Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/p1lettresintress03clem

TORONTO

LETTRES
DU PAPE
CLÉMENT XIV
(*GANGANELLI*),

Traduites de l'Italien & du Latin;

AVEC

Des DISCOURS, PANÉGYRIQUE, & autres Pieces intéreſſantes de ce Pape, nouvellement recueillies :

ON Y A JOINT

Des Particularités ſur ſa Vie Privée, & des Anecdotes, traduites de l'Italien ; avec un Eloge de ce même Pape, imprimé en Latin, à Rome.

TOME III, *Premiere Partie.*

A PARIS,

Chez LOTTIN LE JEUNE, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AVIS

DU LIBRAIRE.

LOrſque je donnai les nouvelles Editions des deux premiers volumes de ce Recueil, je me fis un devoir de n'y point ajouter de nouvelles Lettres, quoiqu'on en eût reçu pluſieurs dans le cours de leur réimpreſſion. Je m'impoſai cette loi, pour ne point obliger les perſonnes qui voudroient avoir l'Ouvrage entier, d'en acheter coup ſur coup pluſieurs exemplaires ; & afin que le ſupplément pût ſervir indifféremment à completter toutes ces Editions.

AVERTISSEMENT.

CE volume n'a besoin ni de préface ni d'apologie, pour mériter les suffrages du public : outre qu'il est la suite d'un livre déja traduit en plusieurs langues, repandu dans tous les pays, estimé dans toutes les cours ; il porte tellement l'empreinte de l'immortel Ganganelli, qu'on reconnoît à chaque page, son ame, son cœur, son génie. J'en atteste le portrait historique de cet illustre Pontife ; portrait sorti de la plume vigoureuse d'un savant d'Italie, qui eut le bonheur de connoître particuliérement Ganganelli, & qui le présente ainsi dans une lettre datée du 20 novembre 1776. Je prie mes lecteurs d'y faire attention ; & ils trouveront entre la personne de Clément XIV & ses lettres que j'ai publiées, la plus parfaite conformité.

Un juste discernement, l'art de contenir ses passions, une droiture de cœur, une vue étendue formerent la premiere & véritable philoso-

Giusto criterio, possesso delle proprie passioni, rettitudine di cuore, estensione di viste formavan la filosofia propria, e primigenia di Gan-

ganelli. Qualche penombra gli avea recato il Scotismo in cui era stato rallevato, e la ristretezza della sua camera avea limitato la grandezza del suo cuore.

Non è pero che dal chiostro non avesse anche guadagnato qualche profitto. Deve a quello la moderazione del suo gran' spirito, che in giovinenza fu veramente curioso, tuttoche accompagnato sempre da innocenza di costume; deve il disinteresse natod all' avere avuta nutrice la Religione; e deve la prudente dissimulazione, e la fuga d'egli onori, diventata in lui sistematica, per non esser bersaglio delle persecuzioni. La Lettura de più famosi libri (principal-

phie de Ganganelli. Elleavoitétéombragé par celle de Scot dans laquelle il fut élevé ; & l'on pourroit dire que la petiteſſe de ſa cellule avoit en quelque ſorte, limité la grandeur de ſon ame.

Cependant il faut convenir qu'il devoit au cloître la modération d'un eſprit vaſte, qui alloit trop loin dans ſa jeuneſſe, quoiqu'il fût toujours accompagné des plus excellentes mœurs ; qu'il lui devoit le déſintéreſſement que lui inſpira la Religion dont il étoit l'éleve ; la prudence de ſe taire, enfin la fuite des honneurs devenue en lui ſyſtêmatique, pour ne donner priſe ni à la perſécution, ni à l'envie. La lecture des bons livres (ſur-tout des livres François), la converſation des hommes d'eſprit,

une certaine familiarité avec la vérité, lui rendirent ce que la vie retirée avoit pu lui ôter.

Une mémoire excellente en avoit fait un des hommes les plus célebres dans la partie chronologique de l'hiſtoire de l'Egliſe ; & cette ſcience tenoit un rang diſtingué dans ſa théologie.

Voyant qu'il ne pouvoit compter ſur les ſutilités des Péripatéticiens ; juſtement rejettées dans un ſiecle où l'on ſait analyſer & raiſonner, il porta un eſprit d'obſervation ſur les différens gouvernemens de l'univers, & ſur les diverſes Nations : ce qui l'avoit rempli des plus beaux théorêmes de politique & d'économie. Je l'ai ſouvent entendu diſcourir avec plaiſir ſur ces ſortes de matieres.

mente Francezi) la converſazione degli uomini di ſpirito, ed una certa famigliarità preſa colla verità, gli ridono in parte che gli avea tolto il chioſtro.

La memora che avea feliciſſima, l'avea reſo eccellente nella ſtoria cronologica della chieſa, e faceva parte della ſua Teologia.

Veggendo di non poter contare ſulle triche peripatetiche sfatate dal ſecolo d'ella ragione, e dell' analiſi, lo ſpirito d'oſſervazione che portato avea ſu i vari governi eſteri e nazionali, l'avea fornito di bei teoremi di politica, e di economia. Io l'ho ſentito ſempre à ragionar volontieri ſu queſte materie.

La docilità del ſuo cuore non le voleva pervicace nell' antiche pratiche, e perciò conoſceva la neceſſità di conformarſi al genio non ſcoretto della preſente ſocietà.

La diſtinzione che ſapeva fare tra il domma, la diſciplina, e le opinioni ultramontane, li aveva dato il corragio di venire a molti tagli piacevoli all' impero. La dolcezza del ſuo temperamento omologata allo ſpirito del Vangelo gli avea iſpirato i ſentimenti di pace, e di tolleranza.

La vivacità del ſuo ſpirito era tal volta legata da qualche aſſalto ipocondriaco, onde alla gaiezza naturale aggiugneva qualche doſe di artificiale.

La celia del diſ-

La docilité de ſon cœur ne l'aſſervit point aux anciens uſages ; il ſentoit la néceſſité de ſe conformer, ſelon les regles de la diſcrétion, au génie de la ſociété.

La diſtinction qu'il ſavoit faire du dogme, de la diſcipline & des opinions Ultramontaines, l'avoit élevé au deſſus des préjugés nationaux, ce qui le rendit cher à tous les Souverains. La douceur de ſon caractere, amalgamée à l'eſprit de l'Evangile, lui avoit inſpiré des ſentimens de paix & de tolérance.

Si la vivacité de ſon eſprit ſe reſſentoit par fois de quelqu'accès de mélancolie, alors à ſa gaieté naturelle, il joignoit quelque doſe de gaieté artificielle.

Le choix des en-

tretiens, de légeres saillies, quelques railleries amusantes, formoient ses délassemens toujours honnêtes. Il parloit de beaucoup de choses, mais en peu de mots. Il haïssoit autant la dispute, qu'il aimoit à raisonner; & des faits qu'il racontoit, venoient souvent à l'appui de ses raisonnemens.

Il se fit une habitude de commander à son esprit, autant par ses efforts que par une vertu qui lui étoit naturelle; concentrant en lui même sa vivacité, de peur que dans la chaleur du discours, ou par inadvertence, il ne vînt à laisser échapper ce qu'il vouloit qu'on ignorât: aussi ne connut-il jamais la haine ni le fanatisme.

corso, le leggiere percosse, e qualche grocoso inganno formavan gran' parte del suo onesto divertimento. I suoi discorsi erano molti ma brevi; amava molti argomenti, ma poco amava intraltenersi à lungo sugli stessi; e i raconti di molti casi erano spesso l'oggetto de suoi ragionamenti.

La moderazione del suo spirito artificiale, e virtuosa diviene in lui un abito, ed estingueva talvolta il suo fuoco onnimamente, conoscendo il bisogno di tenerlo affatto rinchiuso, perche inavedutamente, e violentemente non scopiasse. Era per conseguenza da lui escluso l'odio, ed il fanatismo.

Qui prouve mieux que ce portrait digne de Tacite, qu'on n'a pas fait parler Ganganelli, lorsqu'on a publié des lettres où l'on trouve une connoissance parfaite des livres françois, & des nations étrangeres, ainsi que des réflexions solides contre le faux zele, contre la fausse dévotion; enfin où l'on trouve l'amour de la paix, & d'une tolérance conforme à l'évangile ?

Son excellence, Mgr Monino, ci-devant ministre de la cour d'Espagne auprès du Saint-Siege, vient à l'appui de ces mêmes lettres, en me marquant expressément dans un épître toute écrite de sa main, datée de Rome, le 10 octobre 1776, *Que si elles n'étoient pas une production de Ganganelli, il faudroit que l'auteur eût eu son esprit, sa doctrine, ses maximes, son caractere, sa gaieté naturelle, sa vivacité dont il a été témoin oculaire dans de longs & fréquens entretiens.*

Si j'ai rendu Clément XIV avec tant de précision & d'énergie, moi sur-tout qui n'eus le bonheur de lui parler que trois fois dans ma vie, il faut avouer que c'est devenir grand homme en peu de temps, & qu'il n'y eut jamais d'exemple d'un pareil phénomene.

Au reste, ce qu'on ne dira pas fait après coup, c'est la dédicace d'une these au P. Ganganelli, & soutenue solemnel-

lement à Turin en 1749. On vantoit dès-lors dans cet éloge les fruits sottis de la plume de ce savant religieux, parmi lesquels on doit compter un petit ouvrage écrit à la réquisition du Cardinal Cibo, & des *Réflexions sur l'homme, sur le zele, sur le style, sur les bibliotheques, sur les diverses nations, &c.* Ces réflexions, quoique retouchées quelques années après, par le P. Ganganelli lui-même, & envoyées à divers amis, subsistoient déja avant la dédicace de la these qui en parle ainsi : *Dissertissimis ac doctissimis tuis ita delectantur scriptis, tum præceptores, tum discipuli, ut omnium jan terantur manibus, ac per orbem seraphicum, absque præli adminiculo, sed solâ celeberrimi autoris famâ, tanquam velocissimis deportata pennis, longè latèque circumferantur.*

Pour peu qu'on veuille analyser cette épître dédicatoire qui se trouve toute entiere à la suite des lettres, on sera convaincu que *la sagesse, la gaieté, la douceur, l'affabilité, enfin l'éloquence & le savoir* qui brillent dans les lettres de Ganganelli, ne sont point imaginaires.

Il y a encore d'autres pieces de comparaison. Son magnifique discours prononcé au chapitre général de son ordre, en 1741, à la louange de Benoît XIV.

(Lambertini) ouvrage sans doute qu'on ne s'avisera pas de nier, prouve à chaque phrase, que Ganganelli avoit réellement une juste idée de la véritable éloquence ; & qu'il n'en parla dans ses lettres, qu'en maître qui en connoissoit parfaitement les regles.

J'aurois d'ailleurs gardé l'*Incognito*, (ce qui n'étoit pas difficile), si j'avois usé d'une pieuse fraude, pour mettre sous un nom respectable un ouvrage rempli de la plus solide religion ; mais je me suis montré, parce que je suis vrai.

Ce n'est pas connoître les Italiens ; c'est même outrager Rome, que de vouloir persuader au public, que les lettres de Ganganelli ne peuvent être une production ultramontaine, parce qu'on y combat le faux zele, la fausse piété, & qu'on y parle des diverses nations.

L'Italie renferme les hommes les moins superstitieux, & les plus éclairés, non-seulement dans le sacré college, dans la prélature, dans les ordres religieux, mais encore dans tous les états ; & il sort tous les jours de ce pays fécond en lumieres, des ouvrages excellens sur la saine théologie, sur les regles du zele, & la vraie dévotion. On va imprimer incessamment en François le traité de Muratori, *Della Devozione Regolata*, qu'on

peut appeller le renverſement de toutes les ſuperſtitions ; & autant il alarmera les faux dévots, autant il intéreſſera ceux qui ont une piété ſolide. Celui qui l'a traduit connoît parfaitement les deux langues ; & il ne pouvoit employer cette connoiſſance plus à propos & plus utilement.

Mais qu'ai-je beſoin de remonter juſqu'à Muratori, pour prouver que l'Italie connoît parfaitement les abus du zele & de la dévotion ? Un jeune prince (1) auſſi aimable que vertueux, qu'on cite avec raiſon comme un prodige de ſcience & de génie, vient de prononcer au milieu de Rome même un magnifique diſcours à la louange des lettres, où il s'éleve avec la plus ſublime énergie contre le fanatiſme & contre la ſuperſtition : Diſcours ſolemnellement approuvé par le R. P. *Ricchini*, Dominicain, maître du ſacré palais, dont chaque page exalte les connoiſſances de notre ſiecle, & préconiſe des ouvrages françois, qu'on n'oſeroit peut-être ici louer, ſans ſe rendre coupable aux yeux des gens peu inſtruits.

Mais, loin d'inſiſter davantage à répéter des preuves qui ſe trouvent raſſemblées dans deux petites brochures impri-

---

[1] Le Prince Louis de Gonzague, de Caſtiglione.

mées chez *Monory*, je me contente de dire qu'on ne peut attaquer cet excellent recueil dans ce qu'il avance contre les excès du zele & de la dévotion, sans faire le procès aux PP. *Bourdaloue*, *Cheminais* & *de Neuville*. Il n'y a rien de plus fort que la maniere dont ils attaquent la *piété superbe*, *la piété ridicule*, *la piété obstinée*; que les couleurs avec lesquelles ils représentent certaines bigotes enthousiastes, *qui preferent les conseils de l'évangile aux préceptes, & qui sont devotes, sans être réellement chrétiennes.*

On trouvera dans ce volume des lettres écrites à des personnes encore vivantes : ainsi on ne répétera pas davantage que toutes celles qu'on cite, n'éxistent plus, & l'on y verra que Ganganelli envoyoit volontiers la permission de lire des livres défendus, & qu'il a pu conséquemment accorder la liberté de parcourir l'histoire de *Giannone.*

La sincérité qui conduit ma plume, ne m'a point fait retrancher les phrases qu'on pourroit retrouver dans mes ouvrages. J'ai laissé les choses telles qu'elles sont, parce que je mis réellement à contribution les écrits de Ganganelli, dès les premieres années qu'ils me tomberent sous la main. D'ailleurs on ne se dépouille ni de son style, ni de sa maniere de penser, quand

on traduit : & cela eſt tellement vrai, qu'on trouveroit mon *Tableau de la mort*, tout entier dans les *Nuits d'Young*, ſi j'en avois été l'éditeur.

L'édition italienne qu'on n'a dû mettre au jour, que lorſque toute l'Europe auroit connu les lettres dans une langue qui lui eſt familiere, ne tardera pas à paroître. Quant à une édition de ces lettres en italien, qu'on vient d'imprimer à Florence, ce n'eſt qu'une traduction littérale faite ſur le françois même & qui ne ſervira qu'à prouver que l'italien qu'on ſe diſpoſe à mettre au jour, eſt vraiment l'original.

J'ajoute à ces détails auſſi faſtidieux pour des lecteurs que pour moi-même, que ceux qui doutent encore, mais non ceux qui veulent douter, reconnoîtront, s'ils veulent me faire l'honneur de venir me voir, que j'ai réellement en main les témoignages du plus grand poids en faveur de l'autenticité des lettres, quoique je n'aie pu ni dû nommer des perſonnes qui ne veulent pas que leurs noms ſoient imprimés. On lira ſur-tout ce que m'écrit de Rome, en date du 4 Décembre dernier, un homme d'un vrai mérite, & qui y tient un rang diſtingué, *que les détracteurs des lettres ſont la plupart de mauvaiſe foi.*

Voici un exemple qui appuiera cette vé-

rité. Me trouvant dans une respectable & nombreuse compagnie, où l'on attaquoit les lettres en question (car c'étoit devenu une mode); je produisis une lettre toute écrite de la main de Ganganelli, que je venois de recevoir de Rome, lorsqu'un homme d'esprit me dit très-sérieusement: *Bon! ce n'est point ici l'écriture d'un Pape, mais celle d'un Clerc!* comme si les doigts d'un religieux ou d'un cardinal destiné à la papauté, devoient tracer des caracteres aussi brillans que l'arc-en-ciel.

On peut conclure d'après ceci, que l'exhibition du manuscrit Italien, n'auroit pas fait revenir des esprits prévenus.

On n'attaque cet ouvrage que par esprit de parti; & cela est d'autant plus déplacé qu'il n'y en a pas la moindre trace dans les lettres de Ganganelli; & que par amour de la paix, je me suis même abstenu de rapporter des réflexions, & des faits que tout autre éditeur n'eût pas supprimés.

Ganganelli eut toujours tellement à cœur la réunion des protestans, qu'il insiste sans cesse sur l'esprit de paix, de douceur & de charité. On voit que ce sont eux qui sont l'objet de la tolérance évangélique, dont il parle avec tant de modération & d'équité.

On trouvera à la fin de ce volume, aussi agréable qu'intéressant par sa variété, une

véritable relation du Frere François, sur la vie privée de Clément XIV, qu'il ne faut pas confondre avec une fiction qu'on a donnée sous son nom : le public éclairé en saura faire la différence.

Je finis par répéter ce que dit dernièrement un seigneur de la cour : » Quand » de simple religieux, on a le mérite de » parvenir à la papauté, on peut bien avoir » celui d'écrire d'exellentes lettres.

Outre les principes de la plus excellente morale qu'on trouve dans ce recueil, il y a une lettre sur l'obéissance qu'on doit aux rois, vraiment digne d'intéresser toutes les nations, & sur-tout les cœurs François.

On a joint à la troisieme partie de cet ouvrage différens morceaux de Ganganelli, qui ne feront pas moins de plaisir que ses Lettres.

TABLE

TABLE
DES LETTRES

Contenues dans la premiere Partie de ce Troiſieme Volume.

LETTRE CXXXIII *à M. l'Abbé* Frugoni, *Page* 1
LETT. CXXXIV *au même*, 6
LETT. CXXXV *à M. l'Abbé* Nicolini, 8
LETT. CXXXVI *au R. P.* Bledowski, *Provincial des FF. Mineurs Conventuels de la Province de Pologne*, 10
LETT. CXXXVII *à M. l'Abbé* Genoveſi, *Profeſſeur de Morale à Naples*, 12
TABLEAU DE L'HOMME *envoyé à M. l'Abbé* Genoveſi, *avec la Lettre précédente*, 14
LETT. CXXXVIII *au R. P.* Berti, *Auguſtin*, 31
LETT. CXXIX *au même*, 33
LETT. CXL *à Mgr.* Zaluski, *Grand-*

Référendaire de Pologne, 40
LETT. CXLI *à M. l'Abbé* Frugoni, 61
RÉFLEXIONS SUR LE STYLE, *envoyées à M. l'Abbé* Frugoni, *avec la Lettre précédente*, 63
LETT. CXLII *au même*, 71
LETT. CXLIII *au R. P.* Valentin, *de la Doctrine Chrétienne*, 79
LETT. CXLIV *à M. l'Abbé* Isidore Bianchi, *actuellement Secretaire d'Ambassade de la Cour de Naples, à Lisbonne*, 81
LETT. CXLV *au R. P.* Corsi, 83
LETT. CXLVI *à M.* Muratori, 86
LETT. CXLVII *au même*, 88
LETT. CXLVIII *au R. P.* Baudier, *Professeur de Théologie au grand College des FF. Mineurs Conventuels de Turin, & actuellement Ex-Provincial à Chambery*, 89
LETT. CXLIX *au R. P.* Crutto, *Mineur Conventuel à Turin*, 90
LETT. CL *au R. P.* Baudier, *Professeur au college des FF. Mineurs conventuels à Turin*, 91

LETT. CLI *au R. P.* Caldani, *Franciscain*, 93
LETT. CLII *au R. P.* Gentis, *Dominicain, Evêque d'Anvers*, 101
LETT. CLIII *à M.* Bianchi, *Médecin à Rimini*, 104
LETT. CLIV *au même*, 108
LETT. CLV *au même*, 110
LETT. CLVI *au R. P.* Sbaraglia, *Définiteur perpétuel des Mineurs conventuels à Bologne*, 113
LETT. CLVII *au même*, 115
LETT. CLVIII *à M. l'Abbé****, 116
LETT. CLIX *au Duc de* Mattalone-Caraffa, 120
LETT. CLX *au même*, 121
LETT. CLXI *à M. l'Abbé* Ruggieri, 122
LETT. CLXII *au même*, 123
LETT. CLXIII *au R. P. D****. 124
LETT. CLXIV *au R. P.* Edmonde Rein, *Profès de l'ordre de Cîteaux, à Ebrac, actuellement Conseiller Ecclésiastique de Fulde, & Bailli à Ebrac*, 125
LETT. CLXV *au même*, 127
LETT. CLXVI *au même*, 129

LETT. CLXVII *au même*, 128
LETT. CLXVIII *au même*, 129
LETT. CLXIX *au même*, 130
LETT. CLXX *au même*, 131
LETT. CLXXI *au même*, 132
LETT. CLXXII *au même*, *ibid.*
LETT. CLXXIII *au même*, 134
LETT. CLXXIV *au R. P***. à Milan*, 135
LETT. CLXXV *au même*, 137
LETT. CLXXVI *au Supérieur d'une Communauté de Paris*, 140
LETT. CLXXVII *au R. P * * **, 142
LETT. CLXXVIII *au R. P. S * * **. 144
LETT. CLXXIX *au même*, 146
LETT. CLXXX *au Chevalier * ***, 147
LETT. CLXXXI *à M* * **, 149
LETT. CLXXXII *écrite pendant sa maladie, à un Religieux de ses amis*, 151
LETT. CLXXXIII *au même*, 154
AUTRES LETTRES en forme de Brefs adressés à différentes Personnes.

LETT. CLXXXIV *au R. P.* Pischault, *Général des Chanoines Réguliers de l'Ordre de la Sainte Trinité* (dits Mathurins), 157

LETT. CLXXXV *à M.* Baron, *Secrétaire de l'Académie d'Amiens, qui avoit envoyé à Sa Sainteté l'anagramme de son nom*, 159

LETT. CLXXXVI *à l'Abbesse, & aux Religieuses du monastere de Ste. Claire de Moulins, Dioceſe d'Autun*, ibid.

LETT. CLXXXVII *au R. P.* Chastenet de Puisegur, *Général de la Doctrine Chrétienne*, 161

LETT. CLXXXVIII *au R. P.* Jean-Baptiste Martini, *de l'Ordre des FF. Mineurs conventuels de S. François*, 163

LETT. CLXXXIX *à M. de* Havern, *Chevalier-Conseiller au Conseil Suprême de Guerre, & Gentilhomme de la Cour Impériale*, 165

LETT. CLXXXX *à M.* Moline, *Avocat à Paris*, 166

LETT. CLXXXXI *à M.* Mignonneau

Commissaire des Gardes-du-Corps du Roi de France, 167
EPITRE DÉDICATOIRE D'UNE THESE DE THÉOLOGIE, *soutenue dans le Couvent de Saint François à Turin, le 13 Septembre 1749, par le F.* Claude-Antoine VELLET, *Religieux du même Ordre, sous la direction du R. P.* BAUDIER, *de Chamberi, Professeur*, avec le Latin à côté, 171

Fin de la Table de la Premiere Partie.

LETTRES

LETTRES
INTÉRESSANTES
DU PAPE
CLÉMENT XIV.

LETTRE CXXXIII.

A M. l'Abbé FRUGONI.

MONSIEUR,

Je ſuis étonné que vous m'ayez choiſi de préférence, pour m'adreſſer vos dernieres poéſies, à moi qui ne connois l'art poétique que pour en parler d'une maniere vague, c'eſt-à-dire à la façon de ceux qui n'en ont pas fait leur étude. Cela ne m'empêche pas cependant de ſavoir admirer tout ce que vous donnez au Public, & de ſentir mon eſprit s'allumer à la lecture d'une belle poéſie. Il y a des

odes qu'on ne peut lire sans participer au génie qui les compose.

Je compare la poésie à ces flammes émaillées, qu'on voit briller dans certains feux d'artifice, & qu'un n'apperçoit bien que lorsqu'on en est vivement affecté.

D'ailleurs il faudroit être insensible aux beautés de la nature, pour ne pas être touché des images que les grands Poëtes exposent à notre vue. Il y en a, par exemple, dans notre Métastase, & dans vos ouvrages, mon cher Abbé, qui remueroient l'ame la plus engourdie. C'est un nouveau monde enrichi de nouveaux agrémens, & qui a d'autant plus d'avantages sur nos plus belles fleurs, que celles-ci se fanent au bout de quelques jours, & que de magnifiques vers vont à la postérité.

Je m'essayai, étant au college, à faire quelques petites poésies champêtres; mais j'en fus si peu content, que j'avois le mérite de les brûler, à mesure que je les composois. Ce qui m'en restoit, c'est que cela me rendoit l'expression facile, & que cela me donnoit des idées.

Il en est de la poésie, comme de bons instrumens qui ne veulent être touchés que par des hommes habiles. Un mauvais ouvrage en vers, est un morceau de

muſique exécuté par un mauvais violon. Tout cela écorche l'ame, révolte le goût, & fait *grincer* l'eſprit. Il n'y a point d'homme ſenſible aux élans du génie, que la beauté des pſeaumes ne rende enthouſiaſte, malgré lui. Je vous avoue que je ſuis poëte toutes les fois que je récite les pſeaumes.

Quelle énergie, quels tableaux, quelle majeſté ! On ne tient plus à la matiere ; on n'eſt plus ſoi-même ; on eſt le prophete ; diſons mieux, on eſt divin.

Mais combien ne doit-on pas être affligé, quand on voit la poéſie, qui n'étoit originairement deſtinée qu'à chanter l'Eternel, (puiſque Moïſe, qui en fait un ſi magnifique uſage, eſt le plus ancien des écrivains), deſcendre d'une telle ſublimité, pour venir diviniſer quelques mortels, ſouvent plus animaux que les animaux mêmes.

Les poëtes, pour l'honneur de la poéſie qui les rendoit ſi ſublimes, n'auroient jamais dû la profaner. Ils en auroient eu beaucoup plus de conſidération, & plus de gloire ; & tout le monde ne ſe fût pas mis ſur les rangs pour verſifier à tort & à travers. Chacun a voulu chanter en vers l'objet de ſa paſſion ; & l'on a vu éclore de toutes parts des poéſies auſſi indécentes que ridicules.

Toute ſcience qui dépaſſe ſa ſphere ; entraîne à ſa ſuite mille inconvéniens. Le Créateur a aſſigné des bornes à toutes choſes ; & il a voulu, pour l'harmonie de l'univers & des eſprits, qu'on les reſpectât. Sans cela il y auroit une confuſion énorme dans l'univers.

Les écarts de l'incrédulité viennent de ce qu'on a voulu donner à la philoſophie les attributs de la théologie, & de ce qu'on a prétendu que la théologie devoit procéder par démonſtrations, comme les mathématiques.

Il en a été de même de la poéſie, qui divine dans ſon principe, en ce qu'elle n'avoit que Dieu pour objet, eſt devenue toute terreſtre, par l'abus qu'on en fait. On a même été aſſez impie pour l'employer contre Dieu même, tandis que ſon inſtitution n'a d'autre fin que de rendre hommage à l'Éternel, & que c'eſt réellement ſon plus beau titre.

C'eſt jetter des diamans dans du ſable, que d'adreſſer de beaux vers à des objets périſſables. On dénature alors la poéſie, & le poëte ſe rend vraiment mépriſable.

Les ſciences, comme les arts, n'ont aucune grandeur réelle, ſi ce n'eſt lorſqu'elles remontent à leur ſource.

Vous ne vous attendiez pas, mon cher Abbé, qu'une piece de vers vous

vaudroit un ſermon, d'autant mieux qu'on ne prêche pas ordinairement ſur le Parnaſſe, & que les licences poétiques donnent ſouvent aux poëtes beaucoup plus de liberté qu'ils n'en devroient prendre.

Si toutes vos poéſies ſont comme celle que vous venez de m'adreſſer, j'applaudis au génie qui vous a rendu poëte. Je la communiquerai à notre ami commun, ſelon vos deſirs; & je ſuis perſuadé qu'il en ſera auſſi content que moi.

Il faut avouer que le pays que vous habitez (le Parmeſan) contribue beaucoup à exciter la verve. Je l'ai traverſé plus d'une fois avec le plus grand plaiſir, & en ſentant que ſi j'avois réellement été poëte, j'y aurois célébré ces belles plaines, ces magnifiques troupeaux qui en font l'ornement. Auſſi s'apperçoit-on que vous avez fait paſſer dans vos poéſies ce qu'il y a de plus riant à Parme, à Colorno & dans leurs environs.

Voilà de la proſe bien chétive pour de beaux vers; mais comme un poëte tel que vous, a le talent de tout embellir, vous donnerez des ornemens à cette lettre, & vous la mettrez dans le cas de pouvoir vous faire agréer avec plaiſir toute l'eſtime & toute l'amitié avec leſquelles je ſuis, &c.

A Rome, ce 10 Mars 1753.

LETTRE CXXXIV.

Au même.

JE crois, mon cher Abbé, que vous voulez absolument me rendre poëte, en m'attachant par vos vers délicieux; mais c'est une entreprise qui ne réussira point. Je savoure plus que personne votre poésie; mais je n'ai ni ce feu, qu'on trouve sur le mont-Parnasse, ni cette verve qui est souvent plus enflammée que le Vésuve même.

Je crois que le sujet pour lequel vous vous intéressez, réussira à Naples. Je l'ai fortement recommandé au Prince San-Sévéro, protecteur des sciences & des arts, & qui est aussi obligeant qu'il est savant; mais il faudra que votre protégé travaille, sur-tout dans les commencemens. J'ai employé tout mon esprit à lui persuader que la profession de sculpteur ne souffre point la médiocrité, & qu'il faut avoir deux ames, pour en mettre au moins une dans les ouvrages qu'on fait.

Je voudrois bien qu'il ressuscitât un jour ces grands artistes qui ont rendu presque parlantes nos plus belles statues. Le sculpteur a l'avantage du relief, que n'a pas le

peintre ; mais le peintre en revanche a la reſſource du coloris, & voilà comment les arts chacun dans ſon eſpece, ont leurs avantages & leurs inconvéniens.

S'il étoit poſſible que vous me fiſſiez un cantique à la louange d'un Saint que de bonnes Religieuſes veulent célébrer le jour de ſa fête, vous m'obligeriez ſenſiblement.

Il s'agit de S. Cajétan dont vous devez ſavoir la vie ; car je ſuppoſe que vous devez connoître d'autres divinités que celles du Parnaſſe.

Vous m'enverrez cela, je vous prie, le plutôt que vous pourrez. C'eſt pour être mis en muſique, & chanté à pluſieurs voix, non dans l'égliſe, mais dans le couvent ; ainſi c'eſt de l'Italien tout pur que l'on veut avoir,

Penſez que malgré toute votre diligence, vous n'empêcherez pas celles qui deſirent ardemment ce cantique, de s'impatienter.

Cinq ou ſix ſtrophes ſuffiront, & ſurtout de votre main, attendu que par votre préciſion, comme par votre énergie, vous dites beaucoup de choſes & très-fortement en peu de mots.

C'eſt un beau talent que celui d'être précis, & de réduire dans un très-petit cadre une multitude d'objets & de beautés.

La prose est très-défectueuse quand elle est lâche ; mais cela n'est pas supportable en poésie. Il n'y faut pas une épithete inutile ; & il est à propos, autant qu'il est possible, que chaque mot soit une pensée : c'est ce qui rend le Tasse un poëte admirable. Il donne tout l'essor à son génie, en resserrant merveilleusement ses pensées. Il n'en est pas de même de l'Arioste & du Dante, qui font alternativement passer leurs lecteurs dans les champs les plus fleuris & dans les campagnes les plus arides. Leur lecture ressemble réellement à un long voyage dans lequel on trouve des endroits agréables & d'autres fastidieux.

C'est pour vous complaire que je parle si long-temps poésie ; comme c'est pour me procurer le plus grand plaisir, que je vous assure de l'estime inviolable que je vous ai vouée, & avec laquelle je suis, &c.

LETTRE CXXXV.

A M. l'Abbé NICOLINI.

PErmettez-moi de n'être pas de votre avis sur l'histoire qui excite votre admiration. Je la trouve écrite avec trop de chaleur ; & il y a tout lieu de croire qu'un

hiſtorien s'eſt abandonné à ſon imagination, quand il écrit auſſi vivement.

Le flegme eſt néceſſaire chez un Auteur qui doit voir les choſes de ſang froid, & les peſer avec équité. Une hiſtoire n'eſt pas un poëme. Il y faut quelques fleurs, peu de réflexions, beaucoup de portraits, mais ſur-tout une noble ſimplicité.

Cependant ſi un hiſtorien n'a pas tout à la fois du bon ſens, de l'eſprit, de l'ame & du génie, il ne ſera qu'un écrivain imparfait. Le bon ſens lui eſt néceſſaire pour bien choiſir les faits, l'eſprit pour les expoſer, l'ame pour les animer, le génie pour en faire ſortir des lumieres & des inſtructions.

La plupart des hiſtoires ſont plus ou moins exactes, ſelon l'eſprit des hiſtoriens. Un homme qui eſt tout de feu, rend un fait bien différemment qu'un homme qui eſt à la glace. Cela ne ſe reſſemble pas; & voilà d'où vient qu'on entend, ou qu'on lit tous les jours des choſes exagérées, ſans que celui qui les rapporte ait intention de tromper; mais entraîné par une imagination fougueuſe, il enfle ſes récits, de maniere à les défigurer.

Il n'y a pas deux perſonnes qui voient le même objet de la même maniere, & qui s'expriment également dans leurs récits. L'ame eſt auſſi admirable dans ſes

variétés que dans ſes perceptions. Toute ſpirituelle & toute ſimple qu'elle eſt, elle ſe multiplie, comme ſi elle étoit réellement diviſible. Quand je penſe que c'eſt d'elle que ſortent tous ces ouvrages qui rempliſſent nos bibliotheques, je ne puis m'empêcher de m'admirer moi-même, & de m'applaudir de poſſéder en moi le germe de tant de connoiſſances & d'idées; & ce ſentiment eſt encore bien plus vif, quand je fais réflexion que c'eſt cette même ame qui me procure le bonheur de vous connoître, de vous eſtimer, & de pouvoir vous dire, combien je ſuis, &c.

A Rome, ce 23 Février 1754.

LETTRE CXXXVI.

Au R. P. BLEDOWSKI, Provincial des FF. Mineurs Conventuels de la Province de Pologne.

MON REVEREND PERE,

Je puis vous certifier qu'il n'y a point de veilles, point de peines, point de moyens que n'ait employé votre R. P. Aſſiſtant, pour terminer, à notre ſatisfaction, l'affaire des Mineurs conventuels contre les Réformés, portée devant la

congrégation des évêques & des réguliers. Je ſuis témoin qu'il a combattu, comme Iſmael, d'autant plus que tout le monde étoit contre lui ; & que perſonne ne venoit à ſon ſecours. Je n'ai pas manqué de faire tout ce qui étoit en moi, pour la réuſſite de cette affaire ; mais cela ne doit ſe compter preſque pour rien, en comparaiſon des démarches de votre Pere Aſſiſtant. Vous ne ſauriez croire combien je vous félicite, & combien je me réjouis du gain de ce procès.

Si, par haſard on venoit à tenter de nouvelles attaques, on ne manquera ni d'eſpérance pour en venir à bout, ni de force pour les repouſſer ; ni de courage pour perſévérer.

Que le ciel vous conſerve ; & ſoyez parfaitement convaincu que je ſerai toujours auſſi zélé pour vous & pour vos intérêts, que je vous le promets, en vous aſſurant de tout le reſpect avec lequel je ſuis, &c.

F. LAURENT GANGANELLI,
Conſulteur du Saint-Office.

A Rome, le premier Mars 1755.

LETTRE CXXXVII.

A M. l'Abbé GENOVESI.

A la vue des idées métaphyſiques dont vous avez rempli l'écrit que vous m'avez communiqué, mes penſées ſur cet objet ſe ſont reveillées, & je me ſuis repréſenté, ſelon mes foibles talens, l'homme tel qu'il eſt, & tel qu'il doit être. Je l'ai vu tout à la fois ſi petit & ſi grand, ſi foible & ſi fort, que j'en ai été tout glorieux, & fort humilié.

Vous jugerez vous-même ſi je l'ai bien apperçu. Je joins à cette lettre le tableau que mon ſens intime ou mon imagination m'en a tracé; & ſi vous y trouvez ce que vous deſirez, je ſerai ravi d'avoir pu ſeconder vos intentions, & contribuer à l'ouvrage que vous devez donner ſur l'homme & ſur Dieu.

Il ne s'agit pas tant de dire des choſes neuves ſur cette matiere, que de les bien dire. On dégoûte ſouvent les lecteurs de la métaphyſique, parce qu'on affecte d'être abſtrait. Plus les choſes ſont naturelles & ſimples, plus elles ſont belles. La métaphyſique, pour être dans le vrai, ne doit rendre que ce que nous ſentons, quand il eſt queſtion des facultés de notre

ame ; autrement on se promene dans le pays des chimeres.

La plupart des métaphysiciens, tant anciens que modernes, ont cru devoir se faire des systêmes ; & c'est ce qui a jetté un certain ridicule sur la métaphysique ; car cette science en elle-même est très-simple & très-vraie.

Il n'en est pas des yeux de l'esprit, comme des yeux du corps. Ce que je vois en idée, mon voisin ne le voit pas, nos idées ayant mille causes différentes. Delà vient cette grande diversité d'opinions parmi les Philosophes, & ce qui persuadoit à Malebranche, que nous voyons tout en Dieu ; & à Locke, que toutes nos idées viennent des sens.

J'approuve d'autant mieux vos observations, que vous n'êtes point systématique, & que vous ne voulez assujettir personne à votre maniere de penser : toutes vos idées m'ont paru nettes, vos principes clairs, vos conséquences justes ; de sorte qu'on dira que votre ouvrage est le fruit d'un jugement sain, & d'un raisonnement solide.

Si après l'avoir publié, vous trouvez des contradicteurs, ce sera une preuve que vous ne les aurez pas convaincus, & un avertissement pour que vous ne leur répondiez pas. Il y a parmi les écri-

vains des aboyeurs, & il faut savoir laisser crier. On refondroit tous les hommes, qu'ils ne seroient pas d'accord.

Votre livre devant paroître en latin, j'ai cru devoir vous adresser dans cette langue, qui m'est aussi familiere que l'italien, les observations que vous desirez. Si vous y trouvez quelques morceaux dignes de votre ouvrage, il vous sera facile, en adaptant seulement le style au vôtre, de les encadrer. Vous leur donnerez un mérite réel, par la maniere dont vous vous les approprierez.

Ce sera peut-être la premiere fois qu'une plume d'or, & une plume de plomb auront travaillé le même ouvrage; mais vous l'avez voulu, & je ne puis vous résister quand il est question de vous prouver toute l'étendue de mon estime & de mon attachement.

A Rome, ce 22 Juin 1755.

TABLEAU DE L'HOMME.

L'Homme se présente sous tant d'aspects différens; il réunit tant de contrariétés, qu'il a dû nécessairement paroître une créature toute céleste, ou un être tout animal. Par son ame, il tient à Dieu

de la maniere la plus glorieuſe & la plus intime ; par ſon corps il participe au néant de la façon la plus humiliante & la plus ſenſible. Ici c'eſt un jour qui réjouit par ſa pureté, là une nuit qui effraie par ſes ténebres.

De ces divers points de vue il réſulte que l'homme de Lucrece n'eſt point celui de Deſcartes, ni l'homme de Spinoſa celui de Paſcal : & que ſi l'on veut nous définir d'après nos qualités & nos imperfections, il faut interroger la Religion pour ſavoir préciſément qui nous ſommes.

Le Chriſtianiſme, à l'abri de tous les écueils, comme tenant toujours un juſte milieu, nous montre l'homme ſur la terre, & dans le ſein de Dieu, comme dans un double centre d'où nous ſommes tous ſortis, & où nous devons tous rentrer.

Les regards que tout enfant jette vers le Ciel dès le moment qu'il naît, les pleurs dont il arroſe ſon berceau prouvent d'une maniere frappante que ſon origine eſt tout à la fois charnelle & divine. Si ſon ame, ſemblable à une fleur qui ne s'épanouit que par ſucceſſion, ne ſe développe qu'inſenſiblement, c'eſt qu'elle dépend d'un corps pareſſeux dans ſes progreſſions.

Enfin l'inſtant vient où la raiſon perce,

& alors ce n'eſt qu'une étincelle qui produit un incendie ou une lumiere vive & bienfaiſante, ſelon la maniere dont on la gouverne, & ſelon les objets auxquels elle s'attache. Je parle ici des paſſions, des ſens, de l'éducation, qui ſont autant d'influences qui agiſſent ſur l'homme, plus ou moins vivement. Si les choſes ſenſibles le dominent, il devient le triſte jouet de tout ce qui l'environne ; ſi, au contraire les choſes ſpirituelles le gouvernent, il eſt roi de lui-même, & ſa raiſon brille dans tout ſon éclat. Alors Dieu lui ſemble toujours préſent, & les créatures ne ſont à ſes yeux que des biens périſſables dont il faut uſer, comme n'en uſant pas.

La maniere d'élever les hommes, le climat dans lequel ils naiſſent; les impreſſions qu'ils reçoivent ; les objets qui les entourent, forment autant de moules où ils prennent diverſes formes : ainſi l'homme né aux Indes, n'eſt point l'homme de l'Europe : ainſi l'homme élevé par Ariſtote n'eſt point l'homme formé par Newton ; l'eſſence eſt la même, mais les nuances ſont ſi différentes, que c'eſt toute une autre façon de penſer & de percevoir.

Auſſi devons-nous regarder comme l'effet d'une providence toute particuliere

liere le bonheur de naître sous un gouvernement qui rectifie nos pensées, & au sein d'une famille qui nous donne des principes de sagesse.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout homme, dans quelque pays qu'il puisse naître, est redevable envers Dieu, envers le prochain, envers sa patrie, & qu'il doit chercher à s'instruire de la vérité, pour n'être pas la dupe d'une fausse religion; & pour se garantir de la superstition. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que s'il est simple citoyen, il doit travailler par ses sueurs & par ses talens à se rendre utile à la société; & que s'il est d'un rang élevé, il doit payer un tribut au public, ou par son application, ou par sa bienfaisance, ou par sa valeur. Celui qui paie de ces trois manieres est vraiment un grand homme, & la reconnoissance lui doit des statues.

L'homme vit presque toujours dans un pays ennemi, en vivant avec lui-même: un sang qui bouillonne, une imagination qui s'égare, des desirs qui se combattent, des passions qui s'allument, forment une guerre intestine, dont les suites sont souvent les plus funestes. La vie se passe à lutter contre soi-même, quand on veut se gouverner avec sagesse; car il y a deux

hommes en nous, l'homme terreſtre & l'homme ſpirituel, qui ſont ſans ceſſe aux priſes, & qui ne s'accordent qu'autant qu'une raiſon éclairée, & un cœur droit ſervent de pilote & de gouvernail. Ainſi l'homme eſt un objet d'admiration ou de pitié, ſelon la maniere dont il agit.

On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit détailler ſes inconſéquences & ſes contradictions. Son ame, ſon eſprit, ſa raiſon, ſa volonté, ſemblables aux quatre élémens, quoique n'ayant rien en eux-mêmes de matériel, ſe combattent ſans ceſſe; & il en réſulte des tempêtes, des volcans qui défigurent l'image du Créateur; car plus on examine l'homme, & plus on reconnoît qu'on ne peut avoir en ſoi-même autant de grandeur & de majeſté, ſans être l'émanation d'une intelligence ſuprême.

L'homme, quand il enchaîne ſes paſſions, & qu'il ne leur accorde qu'une liberté raiſonnable, mérite les hommages qu'on doit à la vertu, & c'eſt alors qu'il s'annonce pour être vraiment le maître des animaux. Les différens états qui nous ſont offerts, quand notre raiſon peut ſe décider, ſont autant de moyens d'arriver à la perfection; mais il s'agit de les bien choiſir, autrement nous devenons des monſtres dans la ſociété, & nous

troublons l'harmonie qui doit subsister parmi les créatures raisonnables. Mais l'homme, presque toujours séduit par des objets sensibles, se trompe souvent sur sa vocation ; & voilà d'où naît le choc de tant de passions diverses qui le mettent mal avec lui-même, qui troublent les familles, qui agitent les Empires, & qui obscurcissent les vertus.

Ainsi l'on voit rarement l'homme dans son vrai point de vue. On croit que c'est lui ; & ce n'est qu'un assemblage de bisarreries, de goûts & d'opinions qu'il a pris chez ceux qu'il lit, chez ceux qu'il fréquente. Les études mêmes ne servent le plus souvent qu'à le dénaturer, en le dépouillant de tout ce qui lui étoit propre, & en le rendant un personnage factice.

S. Augustin disoit que l'homme, considéré dans son essence & dans tous ses rapports ; est l'énigme la plus difficile à expliquer. En effet, presque toujours dissemblable à lui-même, il échappe au pinceau quand on veut faire son portrait. Par la dépendance où il est d'un corps périssable & charnel, ses pensées s'agitent, comme son sang, & participent à sa fluidité. Il n'y avoit qu'un Dieu qui pût unir aussi intimement une ame indivisible à une substance toute composée de parties, un

esprit immortel à une masse de chair destinée à se réduire en poudre ; enfin des pensées à des sensations, des idées à des fibres, des affections à des nerfs.

Il suffit donc de descendre en nous-mêmes, & de nous considérer, pour voir un prodige toujours renaissant ; mais nous n'y trouvons qu'un abyme effroyable, si Dieu n'y occupe pas le premier rang. Chacun de nous doit lui ériger un thrône dans son propre cœur, autrement il devient un chaos où il n'y a plus ni ordre, ni symmétrie.

L'ame environnée des sens, est comme un roi entouré de ses gardes ; mais si cette sentinelle se laisse forcer, & si elle n'est pas attentive à repousser les vices qui veulent usurper la souveraineté, & se rendre maîtres de la place, l'homme alors éprouve en lui-même la plus cruelle anarchie.

Delà vient qu'il y a tant de matérialistes, & tant de personnes corrompues. On étouffe en soi-même le germe de l'immortalité, & l'ame devient ce qu'elle peut, pourvu qu'on suive le torrent des passions. Elle a beau employer le cri de la conscience, son fidele moniteur ; on se soustrait à l'obéissance qui lui est due ; & l'on déclare une chimere, cette substance toute intellectuelle, qu'on

peut appeller à juste titre la mere de nos pensées, de nos raisonnemens & de nos affections.

L'homme extravague quand il attribue ces étonnantes opérations à la masse inerte de son corps, & qu'il ose en faire honneur à l'âcreté de sa bile, ou à l'agilité de son sang. Il n'y a qu'un Etre spirituel qui puisse produire des idées immatérielles. On rassembleroit tout ce qu'il y a de plus subtile dans l'air & dans le feu, on l'agiteroit en tout sens, qu'on n'en formeroit jamais un syllogisme. La flamme, toute radieuse, toute pénétrante qu'elle est, n'a encore fait éclore ni une seule pensée, ni un seul raisonnement. Eh! comment cette pensée qui fait le tour du monde dans un clin d'œil, qui soumet l'univers à ses observations, qui, du vol le plus rapide, s'éleve jusqu'à l'Etre infini, qui n'a ni situation ni figure, ni couleur, qui commande impérieusement à tout mon corps, & qui s'en fait obéir, seroit-elle une partie de ce même corps?

Etoit-il donc plus difficile à Dieu de créer des esprits, que de la matiere? Eh! pourquoi, s'il est essentiellement tout-puissant, ne produiroit-il pas des êtres intellectuels? eh! pourquoi, si une pensée est réellement spirituelle, l'ame qui l'engendre ne le seroit-elle pas? C'est

bein ici qu'on peut appliquer ce passage d'Horace (1), *fortes creantur fortibus, nec imbellem feroces progenerant Aquilæ columbam.*

Il falloit que l'homme, pour remplir sa destination, selon le plan du Créateur, fût tout à la fois terrestre & spirituel. Sans corps il n'eût pu jouir du monde matériel qu'il devoit habiter : sans ame il n'eût pu connoître Dieu, ni parvenir à le posséder. Comme être mixte, il est tout à la fois subordonné aux élémens, & supérieur à l'univers. C'est lui qui applique les sciences à mille choses agréables & utiles, qui s'en sert avec le plus grand succès pour rectifier ses idées, pour étendre son esprit & pour arriver jusqu'à la connoissance de l'Etre suprême.

La terre sans l'homme, n'est qu'un vaste désert; disons mieux, qu'un tombeau : elle a besoin de sa main pour être cultivée, de sa société pour être habitée; de sorte qu'elle le regarde avec raison comme son maître & comme son souverain. Aussi est-elle attentive à reconnoître son domaine & ses soins; en lui offrant, selon le cours des saisons, les

(1) D'un pere vertueux naissent des enfans vertueux; & l'aigle guerriere n'engendre point la timide colombe.

plus belles fleurs & les plus excellens fruits.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que cet homme à qui la terre obéit : comme à ſon roi, laiſſe par-tout où il paſſe des veſtiges de ſes crimes & de ſes erreurs : on ne voit point de pays qui n'ait été arroſé d'un ſang verſé par la haine ou par le fanatiſme; par l'amour; ou par l'ambition. Les vertus n'ont jamais paru dans le monde, que comme quelques éclairs qu'on apperçoit au ſein des tempêtes.

L'homme cependant n'eſt peut-être pas auſſi méchant qu'on ſe l'imagine : l'oiſiveté l'a conduit à plus d'excès que la perverſité. Les occaſions de faire le mal, ſe multiplient chez un homme qui ne fait rien, & ſi l'on reproche aux femmes d'être parleuſes ou médiſantes; c'eſt que pour l'ordinaire elles ne ſont point occupées. Je n'ai point prétendu peindre l'homme tel qu'il eſt; mais j'en ai dit aſſez pour en donner une juſte idée, & pour le faire convenir lui-même qu'il eſt un tout quand il s'unit à Dieu; & qu'au contraire il n'eſt que néant quand il s'en détache.

La raiſon ſans la Religion, ſemblable à ces exhalaiſons lumineuſes qui ſe forment au ſein de la nuit, n'éclaire que pour conduire à quelque précipice.

Ce ſiecle en offre les plus triſtes exem-

ples, lui qui, malgré l'esprit & les connoissances dont il est décoré, paroît oublier Dieu même, pour courir après des fantômes, & pour les révérer.

Tout le monde devroit naturellement se révolter contre une pareille absurdité; mais le nom de philosophe donné à ceux qui mettent en problême l'immortalité de l'ame, & l'existence de la Divinité, en impose à la multitude, & fait qu'on regarde comme des oracles infaillibles les sophistes les plus pernicieux.

Que l'homme rentre en lui-même, qu'il interroge son ame, son cœur, sa conscience, enfin toutes ses facultés; & il trouvera les plus forts argumens en faveur de la Religion; mais il faut pour cela qu'il enchaîne ses sens, qu'il maîtrise ses passions; car ce sont autant de menteurs, autant d'imposteurs qui ne cessent de préconiser le matérialisme, & de vanter l'amour du plaisir.

Qu'il est triste d'avoir en soi-même de quoi s'élever jusqu'à l'Eternel, de quoi former avec lui le plus sublime entretien, de quoi se rendre immortel, soit en cultivant les sciences, soit en se distinguant par des bienfaits, & d'étouffer des germes aussi précieux?

La plupart des hommes ne sont que des êtres avortés; ou ils retrécissent leur

cœur

cœur, en ne s'attachant qu'à des objets périssables, ou ils étouffent leur esprit, en ne s'occupant que d'inutilités. Les sciences elles-mêmes les plus relevées ne sont plus dignes de notre ame, si elles ne remontent vers Dieu leur principe & leur fin.

Tous ces malheurs viennent de ce que l'homme ne connoît point assez l'excellence de son ame, de ce qu'il place sa vanité dans ce qui ne peut que l'humilier, de ce qu'il est souillé dès sa naissance par la tache du péché. Il n'y a que la mort qui l'attend du moment qu'il respire, qui lui fera parfaitement connoître combien il lui importoit de s'élever au-dessus de tous les objets sensibles; mais la mort ne nous avertit de nos écarts, que lorsqu'il n'est plus temps de nous corriger. Nous croyons encore n'être que dans notre berceau, qu'elle ouvre notre tombeau, & qu'elle nous y fait descendre au moment même que nous formons des projets; il n'est pas concevable combien les instans qui s'écoulent entre les deux extrémités de notre naissance & de notre fin sont rapides. Je les compare à un éclair qui sort d'un nuage pour y rentrer; de sorte qu'on peut dire dans un sens figuré, que tout homme naît & meurt dans l'espace d'un jour. Sa naissance est le crépuscule, son

enfance l'aurore, sa virilité le midi, sa mort le soir. Alors tous les objets disparoissent réellement pour lui, & une nuit éternelle l'enveloppe de ses ténebres, à moins qu'il ne soit éclairé de la lumiere incréée dont les Justes seront remplis.

Ce grand objet ne doit point échapper à l'homme. S'il veut être ce qu'il faut qu'il soit, qu'il se représente souvent la Mort tenant l'urne fatale où toutes les générations sont en poudre. Voilà notre spectacle, si nous voulons vivre en philosophes chrétiens. Ainsi l'homme n'est ici-bas qu'une ombre qui ne fait que passer; & c'est dans l'Eternité qu'on doit le contempler, si l'on veut en avoir une haute idée. C'est sans doute un plus beau spectacle que le firmament même, de voir à sa naissance & à sa mort cette espece de vermisseau qui s'appelle *homme*, passer en un clin-d'œil jusques dans le sein de Dieu, au moment que la terre croule sous ses pieds, & qu'une vie temporelle lui est ôtée pour faire place à une vie toute divine.

Il est étonnant que cet homme, né pour si grandes choses, soit aussi peu curieux de les connoître, & qu'il s'incorpore avec les objets les plus vils & les plus misérables, pendant qu'il est attendu dans un autre monde pour s'identifier avec la Divinité même.

Les philosophes, à raison de l'importance de la chose, ne se sont point assez occupés de cet instant où l'homme n'est plus rien sur la terre, pour être un tout dans l'éternité. Leurs regards ont paru s'arrêter sur un tombeau; & une ame immortelle qu'on doit naturellement suivre en idée, quand elle se dégage des liens qui l'attachoient ici bas, semble n'avoir plus ni existence, ni durée.

Je sais que la nuit du sépulcre est un chaos que nous ne pouvons débrouiller, tant que nous languissons dans cette vallée de larmes. Je sais que, malgré tout ce que la foi nous a révélé de certain sur cet article, nous serons dans la derniere surprise en entrant dans l'éternité. C'est un gouffre où toute notre raison se perd, & que nous ne connoîtrons jamais que lorsque nous le verrons.

A chaque homme que nous voyons disparoître pour aller dans la région des morts, nous devons être assurés que toutes les facultés de son esprit acquierent alors une activité surprenante qui sert à lui faire sentir d'une maniere ineffable son bonheur, ou son malheur éternel.

L'homme passe dans l'autre vie, comme il est venu dans celle-ci, sans savoir où il arrive. Quand on a perdu la perspec-

tive de ce monde auquel on étoit accoutumé, il s'en préſente une autre, mais ſi extraordinaire & ſi ſublime, qu'elle n'a aucun rapport avec celle-ci.

Nous avons beau nous appliquer aux ſciences, nous élever par le moyen de la Religion, juſqu'à l'Etre incréé; cette vie n'eſt, à proprement parler, que la vie du corps, tant nous ſommes tyranniſés par les ſens, & par les beſoins, au lieu que la vie future eſt exactement la vie de l'ame. Elle s'y épanouira comme dans ſon centre; elle ne ſera plus empêchée par une maſſe de chair qui retardoit toutes ſes opérations, & qui la confondoit avec des objets terreſtres, au point qu'on s'y laiſſoit prendre ſi l'on n'avoit le ſoin de faire taire les paſſions. Ainſi il faut réunir le préſent & l'avenir, la terre & le Ciel; enfin ce monde & l'autre, pour connoître parfaitement l'homme; car il appartient réellement à la vie préſente & future, de maniere que nous n'avons que l'ombre de lui-même, ſi nous ne le ſuivons au-delà du tombeau. C'eſt-là qu'il eſt attendu pour connoître ſa grandeur; & qu'il ſe verra comme un nouveau Phénix qui ſort de ſa cendre tout ſuperbe & tout radieux; alors il apprendra que ſa deſtinée n'étoit pas de végéter, mais qu'elle étoit de vivre dans l'Etre des êtres.

Si l'homme étoit attentif à ne ſe conſidérer ici-bas que ſous le point de vue de ce qu'il doit être à la mort, il ſe hâteroit de completter ſon exiſtence par la ferveur de ſes deſirs; il voudroit qu'on lui parlât ſouvent de ce moment heureux où il ſera dépouillé de cette miſérable vie qui retarde ſa gloire & ſa félicité.

La mort pour laquelle on a tant d'averſion, eſt cependant pour l'homme l'inſtant le plus lucide & le plus glorieux, s'il a rempli ſur cette terre ſa tâche avec fidélité ſelon les loix que la Religion preſcrit.

Je me figure l'homme de bien au moment qu'il meurt, comme le ſoleil qui, après avoir été couvert d'un nuage épais, perce enfin à travers les ombres & les brouillards, & s'annonce avec le plus grand éclat; les beſoins de cette vie, ainſi que les paſſions, ſont autant de nuages qui nous obſcurciſſent, & qui nous dérobent à nous-mêmes la vue de nos grandeurs & de nos facultés.

Je ne m'étonne point ſi la mort faiſoit la méditation continuelle des philoſophes chrétiens. Lorſqu'elle eſt bien vue, elle n'offre à l'homme rien que de grand, rien que de conſolant. Mais nous n'en jugeons que par l'horreur des tombeaux, c'eſt-à-dire, par tout ce qui n'a rapport

qu'avec nos corps ; & alors ellenous paroît le ſpectacle le plus affreux. C'eſt ce qui faiſoit dire dire à S. Charles Borromée, que ſi la mort étoit l'ennemie du corps, elle étoit la bonne amie de l'ame, & que l'homme n'entendoit pas bien ſes intérêts, quand il ne la deſiroit pas.

Devrions-nous haïr un moment qui nous comblera de gloire & de félicité ? Le corps eſt un frêle édifice qui doît néceſſairement ſe renverſer, pour que l'ame ſe trouve dans ſon centre. Il eſt comme ces échafauds dont les architectes ſe ſervent pour bâtir un palais, mais qu'ils font diſparoître quand le bâtiment eſt dans ſa perfection.

Il eſt indubitable que la conſcience nous fait ordinairement des reproches, quand nous craignons ſi fortement la mort. Elle eſt ſans doute redoutable à raiſon des jugemens de Dieu, toujours impénétrables ; mais Dieu eſt la miſéricorde même, qui ne veut point la mort du pécheur, & qui nous aſſure qu'il oubliera toutes nos iniquités, fuſſent-elles multipliées comme les grains de ſable de la mer, quand nous reviendrons ſincérement à lui.

La mort, aux yeux de la foi, n'eſt point la deſtruction de l'homme, maisune ſeconde création beaucoup plus admirable que la premiere ; parce qu'au lieu des mi-

seres qui nous ont investi dès la naissance, nous trouverons en mourant des consolations, & des biens que l'œil n'a point vu, & que nous ne pouvons actuellement connoître.

LETTTE CXXXVIII.

Au R. P. BERTI, Augustin.

MON REVEREND PERE,

Vos observations, que j'ai lues avec la plus grande attention, & que j'ai comparées avec la doctrine des Peres, m'ont paru si justes, que je m'y soumets sans replique. Personne n'aime autant que moi la vérité : il n'y a ni amour propre, ni intérêt, ni respect humain qui doivent nous empêcher de l'embrasser. C'est non-seulement renoncer à la probité, mais même à la raison, que de ne vouloir pas se rendre à l'évidence.

C'est l'obstination qui a fait le malheur de tous les ennemis de l'église, comme c'est elle qui fait tous les jours prendre de fausses lueurs pour une vraie lumiere. Les sources où j'avois puisé les sentimens que vous avez combattus, n'étoient que de petits ruisseaux détournés, qui n'avoient

nulle communication avec ce grand, ce magnifique fleuve qui sort du sein de Dieu, qui traverse le champ de l'Eglise, qui en arrose les différentes parties, & qui remonte ensuite vers sa source. Vous avez bien raison de dire qu'il faut se tenir en garde contre la plupart des interpretes & des commentateurs. Ils font quelquefois plier au gré de leurs opinions le texte des Auteurs. J'y aurois été trompé plus d'une fois, si je n'avois confronté les citations.

Le Saint Pere (Benoît XIV), à qui j'ai parlé long-temps de ce qui vous concerne, sera charmé de voir le petit Ecrit que vous m'avez annoncé. Il est toujours plein d'estime pour vous, & il vous regarde avec raison, *comme un des Théologiens qui honorent le plus l'Italie.* Ce furent ses termes.

Je n'ai point remarqué que la doctrine de S. Thomas soit en contradiction avec celle de S. Augustin sur les matieres que combat l'homme en question : il aura rêvé cela comme bien d'autres choses. Si vous avez occasion de lui répondre, il vous sera facile de le terrasser.

Rien n'est plus à craindre pour la Religion, que les faux & les demi-savans. Ils travestissent les vérités, ou ils les énervent, & l'on ne voit sortir de leur plume que des opinions suspectes, ou frivoles.

Ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'eſt qu'ils veulent que leurs ſentimens prévalent, & qu'on ne peut abſolument les faire revenir quand ils ont pris un mauvais parti.

Continuez de nous éclairer de vos lumieres, mais de façon que votre ſanté n'en ſouffre pas. Quelqu'un qui vous vit derniérement, m'a rapporté que vous étiez très-échauffé. Faites mes complimens à votre pere Prieur, duquel je ſuis ainſi que de vous, M. R. P. avec toute l'eſtime & tout l'attachement poſſibles, le très-humble, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, le 11 Février 1756.

LETTRE CXXXIX.

Au même.

MON REVEREND PERE,

Vous me ferez plaiſir de parcourir à loiſir ces trois traités que j'ai travaillés avec zele, & qui n'ont pas toute la perfection que je deſirerois, & qu'ils méritent.

Je les ſoumets à vos lumieres, comme à celles d'un Docteur éclairé qui connoît

parfaitement les Conciles, les Peres, & toute la chaine de la Tradition.

J'ai tâché de rassembler dans le traité de l'Incarnation les grandes preuves qui établissent d'une maniere inconteſtable la vérité de cet auguſte myſtere, en m'attachant à ce qu'il y avoit de plus énergique & de plus capable d'en impoſer aux ſens, & de convaincre la raiſon.

Il m'eût fallu, pour traiter dignement cette matiere, avoir une portion des lumieres dont fut favoriſé S. Jean l'Evangéliſte, cet Apôtre ſublime qui puiſa dans le ſein de Jeſus-Chriſt même, tout ce qu'il nous a dit en peu de mots de ſa divinité & de ſon humanité. Son évangile que nous recitons tous les jours à la fin de la meſſe, eſt le plus magnifique traité ſur l'Incarnation. Tout s'y trouve en abrégé : l'éternité du Verbe, ſa conſubſtantialité, ſa puiſſance, ſon action, enfin ſon union avec notre nature. Il ne s'agit que d'étendre ces grandes vérités avec la force qu'elles exigent, & d'offrir ce magnifique tableau avec des traits propres à exciter notre reconnoiſſance & notre adoration.

J'ai tâché, autant qu'il m'a été poſſible, d'élaguer beaucoup de queſtions inutiles que les théologiens ont coutume d'inſérer dans leurs Traités, & de réfuter les héré-

tiques qui combattent le myſtere ineffable de l'Incarnation, en les atterrant ſous le poids des autorités.

La création de l'univers, l'univers lui-même tel qu'il eſt, les vices comme les vertus, les ténebres comme la lumiere; tout concourt à prouver le myſtere de l'Incarnation : de ſorte que ce n'eſt pas la connoître, que de l'iſoler de tout ce qui conſtitue le monde phyſique & moral. Auſſi l'Apôtre ne parle-t-il point de Jeſus-Chriſt, ſans dire clairement que les choſes terreſtres comme les céleſtes ne ſubſiſtent que par Jeſus-Chriſt. Ce n'étoit point chez lui l'effort d'une imagination exaltée, qui lui faiſoit appercevoir cet Homme-Dieu dans tout ce qui reſpire; mais la connoiſſance intime qu'il avoit de la profondeur & de la ſublimité de notre divine Religion.

S. Paul & S. Jean ſont deux ſources inépuiſables ſur l'Incarnation. Chaque parole qu'ils prononcent au ſujet de Jeſus-Chriſt, eſt un torrent de lumieres pour tout homme qui ſait méditer.

C'eſt d'après les ſublimes idées qu'il nous donnent du Verbe, que j'ai crayonné, ſelon mes foibles lumieres, le Traité que je vous adreſſe. Il me ſemble que ces deux hommes tout céleſtes avoient dit tout ce qu'on peut dire ſur une matiere

qu'on ne pourroit jamais épuiser. On entend par leur organe l'Esprit St.; car il étoit impossible à des mortels de parler de l'Homme-Dieu d'une maniere aussi sublime, & de dire tant de choses en peu de mots, à moins qu'ils ne fussent inspirés. Il est étonnant comment Arius & sa secte oserent paroître, après la maniere avec laquelle le grand apôtre, & l'évangéliste par excellence, prouvent la divinité de Jesus-Christ. Tous les argumens que l'esprit humain pourroit imaginer, perdent leur force lorsqu'on les oppose à l'énergie des épîtres de S. Paul, ainsi qu'à l'évangile & à l'apocalypse de Saint Jean.

Quant aux traités de la Prédestination, & de la Grace que je joins ici, on trouve encore dans l'apôtre tout ce qui en fait la base, & ce qui en démontre la vérité.

On ne peut écrire dignement sur cette double matiere, sans recueillir avec soin tout ce qu'en ont dit S. Paul & S. Augustin, l'un comme un auteur inspiré, & l'autre comme approuvé par l'église qui ne peut errer.

Je n'ai point cherché à accommoder ces deux grandes vérités, selon la foiblesse de notre raison, & selon nos idées, d'autant mieux que la prédestination est un mystere ineffable qu'on doit exposer,

& non pas ſonder ; & que l'accord du libre-arbitre avec la grace, n'eſt pas moins un abyme où l'on ſe perd, ſi l'on veut l'expliquer.

Je commence par déclarer qu'il eſt de foi que Dieu a choiſi les élus de toute éternité par un pur choix de ſa miſéricorde, pour en faire des vaſes d'élection ; & que néanmoins ceux qui ſe perdent ne ſont damnés qu'à raiſon du péché originel, ou des péchés qu'ils ont commis. S. Auguſtin expoſe cette vérité de la maniere la plus ſenſible, en citant pour exemple un enfant qui meurt après avoir reçu la grace du Baptême, & un autre qui expire ſans avoir eu ce bonheur.

Comme il n'y a de mérites que par Jeſus-Chriſt, & que Dieu couronne ſes dons en couronnant les bonnes œuvres des Saints, il m'a paru que le ſentiment qui aſſure que la prédeſtination ſe fait avant les mérites, rentre dans celui qui déclare qu'elle ne ſe fait qu'après. Il faut ſeulement prendre garde, en traitant une matiere ſi délicate, de s'écarter de la foi de l'égliſe conſignée dans les Conciles, d'autant plus que la prédeſtination eſt une ſource d'écueils, pour peu qu'on veuille s'en rapporter à ſa raiſon, & n'écouter que certains docteurs modernes qui s'éloignent de la doctrine de S. Auguſtin.

La grace n'eſt pas un ſujet moins épineux, ſi l'on n'a ſoin de s'en tenir à ce que l'égliſe a tant de fois décidé ſur cette importante matiere qui fait la baſe de notre rédemption, & dont on ne peut trop ſouvent parler, puiſque la grace eſt le fruit de la mort de Jeſus-Chriſt.

Vous verrez que j'ai traité ſéparément, & ſelon toute l'autorité de la tradition, de ſa gratuité, de ſon efficacité, de ſa néceſſité, en faiſant voir que ſous l'impreſſion de la grace la plus forte, l'homme a toujours un pouvoir réel d'y réſiſter.

Ces trois traités ſont le fondement de la religion, d'autant mieux que dans celui de l'Incarnation ſe trouve renfermé le myſtere de la Trinité, & en quelque ſorte celui de l'Egliſe.

J'ai conſervé la méthode ſcholaſtique ſelon l'uſage de nos écoles, mais de maniere que ſi l'on vouloit, on pourroit l'élaguer. Elle n'eſt-là que comme la forme des objections & des réponſes, & pour aider la mémoire de ceux qui ont beſoin de la méthode ſyllogiſtique pour fixer leur mémoire & leur eſprit.

Vous verrez que je me ſuis arrêté où l'on doit s'arrêter, me donnant de garde de vouloir faire parler la raiſon où la foi nous impoſe un ſilence profond.

Vous vous reconnoîtrez vous-même

dans plusieurs endroits, & je me fais gloire de l'avouer. S'il y a quelque chose qui ne soit pas conforme à vos sentimens, vous voudrez bien me le marquer; mais je crains que vous n'ayez pas si-tôt parcouru ces trois traités : vos travaux ne vous laissent guere le loisir de voir ceux des autres.

Monsignor Cérati m'avoit marqué qu'il ne seroit pas fâché de voir mon traité sur la Grace. Vous pourrez le lui communiquer. Il se ressent de la rapidité avec laquelle il a été transcrit par un de mes écoliers, qui écrit bien quand il veut, mais qui alors ne le vouloit pas.

Je vis l'autre jour votre R. P. Général, & il ne fut question que de vous. Je vous marquerai au premier moment le résultat de cette conversation.

On vient de m'apporter votre lettre, & j'apprends avec peine qu'il vous est maintenant impossible de voir les traités en question; j'en suis d'autant plus fâché, que votre avis auroit été pour moi d'une grande autorité. Ce qui me console, c'est que vous m'assurez que dans le cours de l'année vous les lirez à coup sûr. Je ne devrois pas vous envoyer cette lettre; mais elle est prête, & il me semble qu'elle desire elle-même aller jusqu'à vous, comme si elle sentoit l'honneur qu'il y a

de pénétrer dans votre cellule, & de fixer pour quelques momens votre attention. Je voudrois bien véritablement être à sa place, & pouvoir me rendre aussi rapidement auprès de vous, pour vous dire comme elle, & avec elle, que je suis & serai toute ma vie pénétré de respect, d'estime & d'attachement pour votre personne, ainsi que pour vos lumieres & pour vos excellentes qualités.

P. S. Le Cardinal Tamburini me charge de vous dire mille choses de sa part. Il me fait la grace de me vouloir du bien; & s'il étoit permis d'avoir de l'orgueil, 'en aurois beaucoup de vanité; car on peut dire qu'il est l'ornement du sacré College pour ses lumieres & pour ses vertus.

LETTRE CXL.

A Mgr. ZALUSKI, *Grand Référendaire de Pologne.*

MONSEIGNEUR,

La bibliotheque formée par vos soins immortalise votre amour pour les sciences & pour les savans. C'est un des plus beaux monumens qu'on puisse laisser après

après soi, sur-tout lorsque le choix des livres est fait avec goût, & d'une maniere profitable à la religion & à la patrie.

La multitude des écrivains jaloux de se faire une réputation, est cause que nous avons des bibliotheques remplies de répétitions, d'inutilités, d'inepties, d'absurdités.

Chacun, empressé de se mettre sur les rangs pour divulguer ses singularités ou ses rêves, a contribué à former ce chaos d'ouvrages qui existe aujourd'hui dans l'univers. On s'égare dans ce labyrinthe dont vous avez si bien trouvé le fil par votre patience & par votre sagacité. Les seuls catalogues de nos bibliotheques sont immenses, & il faut votre mémoire pour se les rappeller. Il seroit à souhaiter pour l'honneur de l'esprit humain; qu'on réduisît à six mille volumes *in-folio* (car cela suffiroit), tout ce qui a été écrit jusqu'à présent, & qu'on brûlât le reste, excepté quelques extraits qu'on en feroit pour les mettre en *in*-12.

Il en est du génie comme d'un fleuve qui répand la joie & la fécondité tant qu'il ne déborde pas, mais qui devient la ruine du pays quand il sort de son lit, & qu'il cause des inondations.

Ainsi nous avons vu la philosophie s'é-

chapper du cercle que la sageſſe éternelle lui a tracé, & empiéter ſur des choſes qui ne ſont abſolument point de ſon reſſort.

Ces écarts auxquels l'homme ſe livre, tout dangereux qu'ils ſont, prouvent qu'il n'a pas été créé pour ſe borner à cette terre, mais qu'il a réellement une ame qui cherche à percer l'écorce dont elle eſt enveloppée, & à s'étendre dans une autre région que cet univers.

Le cardinal Paléotti diſoit avec raiſon, » qu'il n'y avoit rien de pire & de » meilleur que les livres ; & que lorſ- » qu'il faiſoit attention au grand nom- » bre de productions de toute eſpece, » qui outragent les mœurs & la vérité, » il ne trouvoit rien d'auſſi humiliant » pour l'eſprit humain que la plupart des » bibliotheques ». Il eſt vrai qu'elles contiennent les ſyſtêmes extravagans de je ne ſais combien de prétendus Sages qui ne s'illuſtrerent que par des folies ; qu'elles ſont le réceptacle d'une infinité d'opinions auſſi dangereuſes que bizarres ; enfin le dépôt des erreurs, des maximes ſcandaleuſes & des impiétés que la ſeule perverſité du cœur humain fut capable d'imaginer.

Je ſais que cela eſt en quelque ſorte effacé par les excellens livres dont nous

jouiſſons ; mais qu'il eſt affligeant pour la raiſon, de voir tant de mauvaiſes choſes mêlées avec de bonnes ! Ainſi nos vaſtes bibliotheques peuvent ſe comparer à ces jardins agreſtes où l'on apperçoit quelque fleurs au milieu d'une multitude d'épines ; où l'on découvre quelques arbuſtes à travers des ronces & des cailloux ; & à ces pharmacies où les meilleures drogues ſont mêlées avec des poiſons.

Si les Auteurs avoient ſoin de réfléchir quelques inſtans ſur les ſuites funeſtes & durables d'un ouvrage contraire à la religion & aux mœurs, ils verroient que c'eſt une ſemence de mort qui produira les fruits les plus amers ; & que plus le livre ſera bien écrit, plus il corrompra de lecteurs.

Ainſi vous ne pouvez mieux faire que d'élaguer de la nombreuſe collection qui forme votre bibliotheque, les ouvrages inutiles & dangereux. L'homme eſt aſſez déréglé par lui-même, ſans avoir beſoin d'être excité par la perverſité des autres, à ſuivre ſes mauvais penchans. Il eſt vrai qu'on profite des poiſons mêmes, pour en tirer des remedes efficaces ; mais un livre obſcene ou impie ne peut jamais produire aucun bon effet.

La réfutation même qu'on en peut faire eſt preſque toujours dangereuſe,

en ce qu'elle apprend à le connoître, & qu'elle fait naître le desir de se le procurer, par la raison, comme le dit Horace, qu'*on aime tout ce qui est défendu.*

Mais, sans parler des ouvrages pernicieux, que de livres frivoles ou superflus dans la république des lettres! Nos Peres, qui avoient malheureusement le talent d'être trop féconds, pechent par une diffusion qui ennuie & qui accable : on les quitte souvent après les avoir lus pendant des journées entieres, sans y avoir trouvé que des pensées perdues dans des phrases qui ne finissent point. Mais, pour éviter un pareil défaut, nous donnons dans un autre : nous ne travaillons plus que superficiellement les livres que nous mettons au jour ; & il n'y a plus d'autre substance dans ce qu'on lit aujourd'hui qu'une légere épiderme.

C'est ainsi que tous les siecles se contrarient, & que leur collection forme les plus étranges disparates : encore, si la trop grande diffusion ou la trop courte briéveté ne se trouvoit que dans les livres indifférens ; mais les productions mêmes qui traitent les matieres les plus essentielles, sont trop pesamment ou trop légerement écrites.

Nos Peres mirent en dissertation les sujets les moins intéressans ; & nous

mettons en romans les matieres les plus graves & les plus dignes de notre attention. On se hâte aujourd'hui d'être auteur, & l'on ne donne à ses pensés ni le temps de mûrir, ni même celui de germer. On les jette au hasard presque aussitôt qu'elles viennent d'éclore ; & ce sont des enfans informes qui, ne trouvant point de nourriture, périssent presque au moment qu'ils naissent.

Vous savez mieux cela que personne, Monseigneur, vous qui parfaitement au fait de l'Europe savante & littéraire, connoissez le fort & le foible de vos contemporains. Quand on puise dans les sources de tous les pays, on connoît le génie de toutes les nations, & l'on sait évaluer le siecle ce qu'il vaut.

Je ris quelquefois de l'accouplement bisarre qu'on fait dans les bibliotheques, en plaçant un auteur sublime à côté d'un auteur médiocre, en mettant sur la même ligne l'écrivain le plus sage, & le plus extravagant, le plus pieux, & le plus impie.

C'est l'image du monde, où les plus grands vices se trouvent souvent dans la même maison avec les plus grandes vertus.

Quoi qu'il en soit, une bibliotheque publique est un thréſor pour un pays, d'au-

tant mieux que la religion chrétienne, bien différente des autres religions, ne redoute point la lumiere ; & que plus on l'approfondit, plus on la reconnoît divine. Par cette raison, il seroit à souhaiter que les corps religieux qui ont d'excellentes bibliotheques, les ouvrissent aux curieux : ce seroit une sauve-garde contre l'oisiveté qui étouffe l'esprit d'une multitude de personnes, & qui les précipite dans les plus grands écarts.

J'ai appris de quelques jeunes-gens, qu'ils devoient leur sagesse & leur application pour l'étude aux bibliotheques dont nous jouissons ici. Ils y passoient les heures critiques qu'on donne à la dissipation ainsi qu'au plaisir ; & ils n'en sortoient jamais qu'avec une nouvelle ardeur pour l'étude.

Il est seulement à propos que les bibliothécaires soient attentifs à ne pas prêter tous les livres indistinctement. La prudence exige sur cet article beaucoup de circonspection ; & les réglemens que vous faites à ce sujet, Monseigneur, font beaucoup d'honneur à votre zele & à votre discernement.

Les sciences n'ont jamais fait plus de progrès que depuis l'époque des bibliotheques publiques. On ne voyoit autrefois que quelques savans épars sur le globe du

monde entier ; tout le reſte étoit abſolument ignorant ; & aujourd'hui l'on trouve par-tout des perſonnes très-inſtruites, qui parlent de tout avec beaucoup d'intérêt ; c'eſt-à-dire que les ſciences, comme les pluies pouſſées par des vents impétueux, n'arroſoient alors que quelques contrées ; & que maintenant comme une roſée univerſelle elles diſtillent de toutes parts.

Cependant, malgré les avantages des bibliotheques publiques, on a vu diminuer le nombre des ſavans, & augmenter celui des hommes ſuperficiels. Je crains ſeulement, qu'à force de vouloir trop aiguiſer l'eſprit, & trop analyſer les ſciences, on ne les réduiſe à rien, & qu'on ne retombe dans l'ignorance des ſiecles qui ſuivirent celui d'Auguſte.

Les ſciences comme notre eſprit ont leurs bornes, parce qu'il n'y a que Dieu qui ſoit infini ; & ſuppoſé qu'elles fuſſent immenſes, elles ne pourroient l'être que relativement à celui qui eſt leur plénitude & leur ſource.

C'eſt-là que vous les enviſagez, Monſeigneur ; & c'eſt delà d'où il faut les voir ſortir, pour en avoir une juſte idée. L'homme n'eſt pas aſſez grand par lui-même pour donner aux ſciences toute la nobleſſe & toute la ſublimité qu'on leur

connoît. D'ailleurs elles exiſtent indépendamment de lui ; & loin d'en être le créateur, il ne fait que les mettre en œuvre lorſqu'il les cultive ; comme un ouvrier qui fond des métaux pour en faire des ouvrages magnifiques, ne forme pas la matiere dont il ſe ſert.

Il n'y a point de couleur & de forme qu'on n'ait données aux ſciences, parce que dociles à recevoir les impreſſions de notre eſprit, elles ſe modifient ſelon nos lumieres, c'eſt-à-dire qu'elles ſont ſublimes chez les uns, & brillantes chez les autres. C'eſt une cire dont on fait ce qu'on veut, quand on a le talent de la manier.

Les ſciences reſſemblent aux planettes qui ont chacune leur ſphere : & comme celle qui eſt plus près du ſoleil, la théologie eſt, pour ainſi dire, plus près de Dieu. Le mal de notre ſiecle eſt d'avoir voulu confondre toutes ces différentes ſpheres, ſans penſer que l'une a des caracteres & des propriétés que l'autre n'a pas. On a cru que la théologie devoit ſe traiter comme les mathématiques ; tandis que les incompréhenſibilités d'un Etre autant immenſe qu'infini, ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtrations qu'on touche au doigt & à l'œil.

Si les ſciences, comme vous dites très-bien, Monſeigneur, ne ſont gouvernées

vernées par une main habile, on ne voit à leur suite que des paradoxes & des sophismes ; & c'est delà que sont venus tant de mauvais ouvrages qui se trouvent dans nos bibliotheques, comme des reptiles & des insectes se rencontrent dans les plus superbes jardins. Au moral comme au physique, les ténebres sont toujours voisines de la lumiere, & les poisons proches des meilleurs spécifiques.

Il n'y a point de science où l'homme ait plus souvent erré que dans la théologie ; & cela n'est point étonnant, puisqu'on ne peut que rouler d'abymes en abymes, quand on ose sonder un Etre aussi incompréhensible que Dieu. Toutes les sciences ont leurs mysteres & leurs obscurités ; mais on ne risque rien de tout entreprendre pour les approfondir & pour les éclaircir ; au lieu que dans la théologie on entend la foi dire à tous : Ici arrêtez-vous, & n'allez pas plus loin. Elle est la sentinelle posée par le Tout-Puissant lui-même, pour éprouver notre fidélité, & qui ne nous permet d'entrer, pour ainsi dire, que dans le vestibule de l'Eternel. Si nous sommes assez téméraires pour la forcer, nous nous rendons coupables du crime de leze-Divinité. C'est à la mort seulement que nous trouverons le palais des Cieux ouvert ; & si nous

avons vécu en véritables chrétiens, nous y entrerons sans être arrêtés par aucun obstacle.

L'hérétique comme l'incrédule ont voulu dès cette vie forcer la garde dont je viens de parler ; & pour peine de leur témérité, d'affreuses ténebres se sont emparées de leurs ames, & ils n'ont plus marché que sur des précipices. Cela paroît d'une maniere frappante dans leurs Ecrits. On voit à chaque page qu'ils ont perdu la trace de la vérité, & que leurs prétendus raisonnemens ne sont plus que des labyrinthes où l'on s'égare à chaque pas.

Chacun des Sophistes anciens & modernes a prétendu avoir la vérité ; mais comme elle est une, ils l'ont mutilée de maniere à faire peur, & ils n'ont eu que son ombre, dans le temps qu'ils croyoient la posséder.

Il n'y a point de tempêtes aussi violentes que les écarts de l'esprit humain, quand il ne connoît plus de bornes. Ce ne sont plus que des nuages affreux parsemés de quelques éclairs que les ignorans prennent pour une lumiere vive & pure, mais qui n'aboutissent qu'à éblouir, & très-souvent qu'à aveugler.

Que de livres qui n'ont été écrits qu'à la lueur de ces feux trompeurs, & qu'on ose nous présenter comme des chefs-

d'œuvre ! Tout homme qui travaille un ouvrage, ne doit jamais perdre de vue qu'il écrit ſous les yeux d'un Etre incompréhenſible, mais toujours préſent & toujours agiſſant ; d'un Etre dont on ne peut parler qu'avec la circonſpection qu'exige le culte qu'il a lui-même établi : mais on fait comme notre premier pere ; on croit qu'en touchant à l'arbre défendu, on deviendra ſemblable à l'Eternel même ; & l'on eſt aſſez ſtupidement orgueilleux pour s'imaginer qu'on acquierra une gloire infinie, en méconnoiſſant l'autorité de Dieu même. Eh pourquoi ſera-t-on mis au rang des ſages, ſi l'on oſe franchir un précipice ? & paſſera-t-on pour philoſophe, & pour un écrivain du premier ordre, quand on voudra ſonder les abymes de la Divinité ?

Ce ſont ces inconſéquences qui ont produit tous les mauvais livres dont nous gémiſſons, & avec d'autant plus de fureur, que les paſſions elles-mêmes ont pris la plume pour éterniſer des vices & des erreurs ; comme ſi ce n'étoit pas aſſez que l'homme fût corrompu en lui-même, & qu'il fût néceſſaire qu'il communiquât ſa corruption.

Je vous avoue, Monſeigneur, que ces réflexions me ſaiſiſſent malgré moi toutes les fois que j'entre dans quelque

vaſte bibliotheque. Voilà, dis-je en moi-même, l'aſſemblage de quelques ſages, & de beaucoup de foux, dont les délires ſont ici conſervés comme les choſes les plus délicieuſes & les plus ſublimes.

Ce qui me conſole enſuite, c'eſt que plus il y a eu d'erreurs dans le monde, & plus la vérité eſt triomphante ; elle ſort du ſein des contradictions avec le plus grand éclat ; & ſi tous les hommes ne l'apperçoivent pas, c'eſt qu'ils ſont mal diſpoſés, ou que Dieu les frappe d'aveuglement en punition de leur témérité.

D'ailleurs, il en eſt des eſprits comme des arbres, dont les uns reſtent ſauvages & les autres ſont entés : auſſi les premiers ne donnent que des fruits amers, tandis que les ſeconds produiſent ce qu'il y a de plus délicieux au goût, & de plus agréable à la vue. C'eſt avec la ſaine philoſophie qu'on ente les eſprits ; je dis ſaine, parce qu'il ne faut pas la confondre avec une fauſſe ſcience qui ſe pare de ſon nom.

Toutes ces réflexions ne vous ont sûrement point échappé ; mais lorſque vous avez daigné me demander mon avis ſur l'utilité des bibliotheques, & ſur la qualité des ouvrages qui les défigurent ou qui les décorent, vous avez ſimplement voulu voir ſi mon opinion étoit conforme à la vôtre.

Il n'y a rien dans ce monde qui ne se présente sous deux aspects différens. Les abus sont toujours à côté des meilleures choses ; la sagesse consiste à retenir non ce qui est sans inconvénient, puisqu'il y en a par-tout, mais ce qui en renferme le moins. Or les bibliotheques sont d'une ressource infinie, & il faudroit s'être absolument dévoué à l'ignorance, pour n'en pas connoître les avantages, pour ne pas les préconiser.

C'est l'armoire d'une pharmacie, où j'apperçois les plus cruels poisons, au milieu des drogues les plus excellentes. L'ivraie est par-tout ici-bas mêlée avec le bon grain : heureux celui qui sait discerner le bien du mal ! Le même ouvrage contient souvent les plus grandes vérités & les plus grandes erreurs ; & c'est pour cela qu'il seroit à désirer que des mains habiles fissent la dissection de ces livres, en rejettant tout ce qu'ils contiennent de dangereux.

Votre projet, Monseigneur, seroit excellent, s'il pouvoit être exécuté. Je parle des ouvrages parfaits dans votre langue, & qu'il seroit à propos de traduire pour les rendre intéressans, & pour les tirer de leur obscurité, d'autant mieux que la nation Polonoise a toujours eu des hommes de génie & très-éloquens.

C'eſt un travail qu'un particulier ne peut pas entreprendre, mais auquel la république pourroit aſſujettir quelques corps religieux. Il y a des milliers de bouquins qui ne ſemblent plus dévoués qu'à la pouſſiere & à l'oubli, & dont on tireroit le meilleur parti, ſi l'on en conſervoit toutes les penſées, en leur donnant de nouvelles expreſſions. Nous avons nombre d'auteurs Italiens qui ſe trouvent dans ce cas, & qui, pour avoir vieilli, ne ſont plus connus que de quelques érudits, & encore n'en ont-ils ſouvent lu que les titres.

Il faudroit ſouvent réduire des *in-folio* à des *in-douze*, parce que, comme je l'ai déjà dit, nos peres avoient ſur-tout en partage une accablante diffuſion; & alors on ne devroit pas ſeulement employer des hommes qui n'euſſent que du ſtyle, mais des perſonnes qui euſſent tout à la fois de la ſcience & du goût.

On n'a jamais plus lu que dans ce ſiecle-ci, & peut-être n'a-t-on jamais lu auſſi mal. On ne veut connoître les ouvrages que ſuperficiellement, pour avoir droit de parler de tout, & le plus ſouvent pour avoir la triſte ſatisfaction d'élever des diſputes. Ce double abus eſt cauſe que les livres deviennent la proie d'une multitude de liſeurs, qui n'en profitent

que pour apprendre des superfluités, ou pour se rendre l'esprit faux ; car à force d'aimer les controverses, ou l'on finit par croire que tout est problématique, ou l'on demeure avec opiniâtreté dans quelque faux sentiment.

Il seroit à propos que les hommes ne choisissent que les livres relatifs à leur profession, à leur bonheur, & au goût qu'ils doivent avoir naturellement pour l'ordre & pour la vérité ; mais comme si la vie avoit des multitudes de jours & d'années, qu'on pût sacrifier à la folie & à la curiosité, ils lisent indistinctement tout ce qui leur tombe sous la main. Ils ne s'imaginent pas lorsqu'ils lisent, que la lecture qu'ils font jettera des racines dans leur esprit & dans leur cœur ; & cependant, après avoir lu quinze ou vingt ans, s'il veulent rentrer sérieusement en eux-mêmes, ils reconnoissent que leur esprit n'est plus ce qu'il étoit, mais qu'il est devenu le résultat de tous les ouvrages qu'ils ont parcourus. Delà viennent, & cette confusion générale d'idées, qu'on trouve chez le même homme, & ces inconséquences & ees contrariétes qui le font tourner à tout vent.

La lecture est une nutrition qui forme le suc de notre esprit, si l'on peut parler de la sorte, de même que les alimens cor-

porels composent le chyle qui sert à notre conservation. L'ame veut être alimentée comme le corps, quoique d'une maniere toute différente ; & quand elle ne se repaît pas de lecture, elle va chercher sa subsistance dans des affaires & des entretiens. Les ames qui languissent sont ordinairement celles qui ne se nourrissent que de riens ; au lieu qu'on remarque de l'embonpoint & de la vigueur chez celles qui cultivent les bons livres.

Les bonnes bibliotheques pour une ame qui connoît ses besoins, & qui desire se rassasier, sont une table délicieuse où elle savoure le génie des plus fameux écrivains, & où elle s'en pénetre. On ne tient plus à la terre quand on a lu certains ouvrages, & qu'on a du goût pour les hautes sciences.

Les belles-lettres ne sont que des friandises pour l'esprit ; mais les sciences sublimes sont des mets pleins de substance & de saveur ; & pour satisfaire l'ame & l'esprit tout à la fois, on fait très-bien, quand on le peut, de lire des livres récréatifs & des livres profonds. Si l'on n'est que profond, on n'est point aimable ; si l'on n'est qu'aimable, on n'est que superficiel. Il faut joindre ce qui est agréable à ce qui est essentiel, selon le conseil de l'apô-

tre (1) : *Quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ, hæc cogitate.*

Il n'y a rien de plus triste que de passer sa vie à mal lire. On ne lit bien, que lorsqu'on s'applique à des lectures qui satisfont les facultés de l'ame & qui les maintiennent dans l'ordre que Dieu leur a prescrit.

Je voudrois qu'on apprît aux jeunes-gens à lire avec réflexion & avec profit. Ils finissent ordinairement leurs études sans savoir profiter d'une lecture, parce qu'on ne s'attache qu'à exercer leur mémoire ; de sorte qu'ils s'imaginent avoir bien lu, quand ils ont retenu ce qui les a frappé.

L'opération de l'ame qui recueille les pensées des autres, pour les digérer & pour les faire passer dans sa substance, si elles en méritent la peine, est absolument inconnue à la plupart des jeunes-gens. Ils ne savent pas qu'un bon livre est fait pour être savouré, & pour nourrir l'esprit ainsi que le cœur : & on lit toute la vie, sans en devenir meilleur.

C'est un grand & rare talent que celui de bien élever la jeunesse, & une science

(1) Tout ce qui est aimable, tout ce qui est d'édification & de bonne odeur, que ce soit-là ce qui occupe vos pensées.

bien utile de savoir lire avec profit ; mais de maniere qu'on demeure toujours soi-même, & qu'on ne se multiplie pas en autant d'individus qu'il y a d'auteurs qu'on étudie : alors on deviendroit un assemblage bizarre de sentimens & d'idées, qu'on auroit puisés çà & là.

Les lectures, pour être utiles, doivent être subordonnées à notre esprit, de maniere qu'il puisse en juger, en les comparant avec les lumieres de la raison & de la religion, deux colomnes sur lesquelles tous nos jugemens doivent s'appuyer.

Pendant votre séjour à Paris (qui est un pays où les auteurs ne manquent pas) vous pourriez, Monseigneur, trouver quelque écrivain célebre qui nous donnât un bon ouvrage sur la maniere de bien lire. Ce livre seroit très-utile, s'il étoit travaillé de la maniere dont je le conçois, & s'il devenoit une bousole sûre pour tous ceux qui veulent étudier avec profit; mais il seroit nécessaire qu'il y eût des vues, des principes & des regles dont l'application fût facile ; car dans tout ce qu'on entreprend, il ne faut point d'efforts d'esprit pour y réussir.

Une lecture qui tire notre esprit de sa sphere, pour le jetter dans des tourbillons où il s'égare, est une lecture très-

dangereuſe. Il faut s'interroger toutes les fois qu'on a lu, pour examiner ſi les idées & les ſentimens y ont gagné ou perdu ; car nous avons en nous-mêmes un moniteur ſecret, & une raiſon qui nous rendent un compte fidele de ce qui ſe paſſe en nous, quand mettant les préjugés & les paſſions à l'écart, nous nous appliquons à nous conſulter nous-mêmes.

Tout livre qui ne nous ſert pas à bien caſer nos idées, comme à bien régler nos deſirs, eſt au moins un livre iuutile, s'il n'eſt pas dangereux ; car il faut ſavoir trouver de l'utilité juſques dans nos amuſemens.

Notre ame, toute ſpirituelle qu'elle eſt, reſſemble à un fieuve qui coule toujours, & qui entraîne avec lui de l'écume & du gravier ; mais auſſi quelquefois des paillettes d'or.

Vous ſercz ſans doute étonné de la diffuſion d'une pareille Lettre, qui contient peu de choſes & beaucoup de mots ; mais ce ſont vos bontés qui m'autoriſent à commettre de pareils excès.

Vous me reprochez par votre derniere, Monſeigneur, que je ne vous écris jamais aſſez longuement ; & j'ai oſé vous faire voir aujourd'hui que pour être obéiſſant, j'étois importun.

Ce qui me raſſure, c'eſt que vous ne

lirez pas cette lettre dans votre magnifique bibliotheque ; elle eſt à tous égards indigne d'y entrer ; elle formeroit un contraſte trop révoltant avec les bonnes choſes qui s'y trouvent.

Je n'ai jamais rien écrit qui mérite d'entrer dans le temple du Goût ; mais j'ai écrit pluſieurs lettres qui pourroient trouver place dans le temple de l'Amitié.

Daignez conſidérer celle-ci ſous ce point de vue, s'il eſt permis de ſe dire votre ami, dans le temps qu'on eſt avec autant de vénération que je ſuis, Monſeigneur, votre très-humble, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 2 Mars 1757.

P. S. Si vous étiez friand d'éloges & d'hommes, je vous exhorterois à venir revoir Rome en quittant Paris. Ce n'eſt pas tout-à-fait votre chemin pour retourner en Pologne ; mais abſent comme préſent, vous êtes toujours dans votre patrie. Le privilege des Savans eſt d'être partout ; le ſavoir leur donne une ſorte d'immenſité qui les place dans mille lieux différens.

D'ailleurs, vous avez à Cracovie un autre vous-même, pour les connoiſſances & pour les talens, dans l'Evêque votre

illustre frere, qui partage avec vous l'honneur de fonder une bibliotheque publique au milieu de vos concitoyens. Quand vous le rejoindrez, Monseigneur, je vous prie de lui recommander tous mes confreres qui sont en Pologne, pour qu'il les honore spécialement de sa protection, & surtout le R. P. Bledowski.

LETTRE CXLI.

A M. l'Abbé FRUGONI.

C'Est de la bibliotheque de son éminence M. le cardinal Passionéi, que je vous envoie ces réflexions * écrites très à la hâte, comme il sera facile de vous en appercevoir. Si vous y trouvez quelque chose qui puisse vous convenir, tant mieux pour vous; si vous n'y trouvez rien, tant pis pour moi.

Ce ne sera pas la premiere fois que j'aurai écrit des choses bonnes à rayer. Je vous avouerai même que je rature souvent, & c'est ce qui m'a dégoûté de composer quelqu'ouvrage, joint à la crainte

(*) Ces *Réflexions* dont parle le P. Ganganelli, sont les *Réflexions sur le Style*, qu'on trouvera à la suite de cette lettre.

de groſſir la multitude des écrivains du ſiecle, mille fois déja trop nombreuſe.

Cela va pour les ſiecles où l'on n'écrivoit point; car il eſt à propos de prendre tous les âges collectivement, pour les excuſer les uns par les autres, & pour trouver une compenſation d'ombres & de lumieres, de vices & de vertus.

C'eſt toujours avec le plus vif empreſſement que je vais me rendre dans cette riche & magnifique bibliotheque, qui vous eſt parfaitement connue, quoique je m'y trouve ſi petit que j'ai honte de moi-même. Tant d'excellens auteurs dont je me vois ici environné, ſemblent me reprocher mon incapacité; heureuſement qu'il n'y a que moi qui les entends, ſans cela je ſerois ttop humilié.

Cette bibliotheque groſſit chaque jour par les ſoins que M. le Cardinal prend de l'augmenter. Il en a fait ſes délices & ſon thréſor, & ce ſeroit l'anéantir que de vouloir l'en priver. C'eſt une belle paſſion que celle des bons livres, ſur-tout lorſqu'on les fait paſſer dans ſa mémoire & & dans ſon cœur.

Les étrangers de tous les pays ne contribuent pas moins que les livres à augmenter les lumieres du cardinal Paſſionéi. Il n'en vient point à Rome d'une certaine

considération, qui ne s'empresse de le visiter & de lui apporter les connoissances qu'il peut avoir. Nous avons vu jusqu'à des Dames Françoises, renommées par leurs ouvrages & par leur esprit, se procurer l'avantage de le fréquenter, & en recevoir les politesses qui leur étoient dues.

Pour moi, je me tiens ici dans un petit coin, me contentant d'admirer : c'est le seul rôle qui convient à un simple religieux.

Il n'en seroit pas de même de vous, si vous vouliez venir jusqu'ici. M. le Cardinal, qui vous estime d'une maniere toute particuliere, se feroit une fête de vous recevoir, comme je m'en fais une de vous assurer de l'inviolable & respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 26 Juin 1758.

RÉFLEXIONS SUR LE STYLE,

Envoyées à M. l'Abbé Frugoni, *avec la lettre précédente.*

LE Style étant la maniere d'exprimer les pensées & de leur donner des couleurs, on doit particuliérement s'appli-

quer à le rendre analogue aux différens genres d'écrire. Il y a telle composition qui exige le style temperé, & telle autre le style sublime.

Chaque écrivain a un style qui lui est particulier ; & quelque adresse qu'il ait pour le varier, les connoisseurs ne s'y trompent pas. Le Créateur, en ne faisant pas deux choses qui se ressemblent, a diversifié, comme nos physionomies, nos opinions & nos idées, ainsi que la maniere de les rendre. Il a voulu que chaque esprit portât une empreinte qui lui fût propre ; & cette merveilleuse différence, qui caractérise chaque individu, prouve la fécondité infinie d'un être à qui rien ne coûte, & qui fait tout ce qui lui plaît.

On ne peut mieux comparer les auteurs qu'aux sculpteurs & aux peintres. La plume des écrivains est le ciseau des statuaires, & le pinceau de ceux qui s'appliquent à peindre & à dessiner. Ainsi chaque livre, chaque discours, chaque lettre est un tableau & un ouvrage en relief. Si le style est saillant, il peut se comparer à ce qui est sculpté ; si au contraire il a du coloris, on peut dire que c'est une peinture vivement exprimée.

D'après ces comparaisons, une bibliotheque est une galerie, où tous les livres

sont

ſont autant de portraits. Les uns paroiſſent l'emblême du cœur, les autres donnent du corps à l'eſprit, ceux-ci rendent palpable l'ame toute impalpable qu'elle eſt, ceux-là embelliſſent l'imagination des traits les plus vifs.

Tout écrivain profond ſe met en garde contre un ſtyle éblouiſſant. On n'a beſoin que d'un ſtyle ſimple, quand on parle de choſes ſcientifiques, à moins qu'on ne veuille ſéduire des lecteurs; mais alors on eſt charlatan, au lieu d'être ſavant.

Le ſtyle eſt une eſpece de magie, qu'on n'emploie que trop ſouvent avec ſuccès, pour faire recevoir des paradoxes comme des vérités; des ſophiſmes, comme d'excellens raiſonnemens. C'eſt par ces ſtratagêmes que la plupart des incrédules & des hérétiques diſtillerent ſubtilement leur venin. On trouva leurs ouvrages ſi bien écrits, qu'on oublia les choſes en faveur des mots, & qu'une phraſe parfaitement cadencée leur procura nombre d'admirateurs.

Il y a ces ouvrages qui demandent un ſtyle mâle, telles ſont les harangues, les plaidoyers; & d'autres, un ſtyle onctueux, telles ſont les prieres & les livres de piété.

L'hiſtoire étant un tableau où il faut

des lumieres, des ombres & souvent de grands traits, on doit l'écrire avec force, avec vérité, en ménageant des points de vue tantôt plus clairs, tantôt plus rembrunis, en semant des fleurs avec discrétion, & toujours en montrant les vertus aimables & les vices dans leur difformité.

Je ne parle point ici des romans, dont le meilleur ne vaut rien; parce que semblables à la plupart de nos pieces de théatre, ils sont presque tous giganteſques, ou ils ont presque tous le même dénouement. D'ailleurs, il est moralement impossible qu'un auteur qui se jette dans le faux pour persuader le vrai, ne fasse un double personnage, & que par conséquent il ne soit hors du naturel.

Le style des ouvrages académiques doit être brillant, parce qu'ils sont uniquement du ressort de l'esprit. Il leur faut de ces météores qui éblouissent, de ces cascades qui étonnent, de ces jours ménagés avec adresse, qui offrent à la vue quelque spectacle charmant. Les mots doivent y être si bien enchâssés, qu'ils doivent s'embellir réciproquement, ainsi que toutes les fleurs qui forment un bouquet viennent au secours les unes des autres, pour former un tout agréable & digne de satisfaire les regards. Mais on

fait trop d'efforts d'esprit, afin de se rendre intéressant, & l'on n'offre que des peintures qui ne sont pas naturelles & qui sentent le travail.

Quant au style des sermons, il peche contre toutes les regles, s'il n'est pathétique, nerveux, & sublime. Saint Chrysostôme nous en a montré la marche; lui qui toujours en Dieu, nourri de l'Ecriture-Sainte, & rempli de la connoissance du cœur humain, parle, tonne, ébranle, & ne laisse d'autre réponse aux pécheurs, que des cris & des remords.

Si l'on ne fait qu'instruire lorsqu'on prêche, on n'a que préparé les esprits; si l'on ne fait que toucher, on n'a laissé qu'une impression passagere; mais si l'on a répandu l'onction, en même temps que la lumiere, on a rempli la fonction de prédicateur.

Les panégyriques, comme les oraisons funébres, doivent tenir de la chaire & des académies; mais pour y réussir, l'esprit ne doit y paroître que pour nuancer les phrases, & pour servir de coloris au génie.

Le génie seul doit créer de pareils ouvrages, pour qu'ils soient tout à la fois simples & sublimes, historiques & polémiques, instructifs & touchans. La morale doit en être l'ame, mais en paroissant

venir se placer d'elle-même, pour qu'on n'apperçoive de la part de l'orateur ni effort, ni affectation.

Je n'ai guere lu d'éloges funébres qui fussent bons, parce que dès l'exorde, ou y appelloit l'esprit, & que c'est assez qu'on le cherche, pour qu'il ne se présente point.

On trouveroit souvent sous sa plume ce qu'on fait venir de très-loin; & dès-lors, au lieu d'être environné de ses propres pensées, on se voit entouré de productions étrangeres, qui ont un air languissant ou forcé, comme ces plantes du midi qu'on veut faire venir dans les pays du nord.

Le style des letttes est un style à part, & qui n'étant guere assujerti à d'autres regles qu'à celles que chacun s'est prescrit, selon son esprit, son goût, son caprice, son humeur, n'a positivement rien de déterminé. Chez les femmes, il est ordinairement plus naturel, parce qu'ayant moins vu & moins lu que la plupart des hommes, elles sont dans le cas de n'extraire qu'elles-mêmes, quand elles écrivent.

D'ailleurs, le style des lettres varie selon les rangs qu'on occupe, & selon les personnes avec qui l'on est en relation. Ainsi quand je vous écris, mon cher Abbé,

je prends le ſtyle de la converſation. C'étoit celui de Ciceron quand il écrivoit à ſes amis ; mais c'eſt un modele dont je ſuis bien loin.

Quoique nous ayons des lettres profondes ſur des matieres intéreſſantes, le genre épiſtolaire exige qu'on ne s'appéſantiſſe point ſur les choſes dont on parle. Dès qu'il doit reſſembler à la converſation, il faut néceſſairement qu'il ſoit ſimple & léger.

Les lettres qui ont un ſtyle trop fleuri, ſont ordinairement étudiées, & ce ne ſont pas les meilleures. La plume dans toutes les épîtres qu'on s'écrit de bonne amitié, court ordinairement ſans contrainte ; s'il ſe rencontre une fleur ſur le paſſage, on la cueille ; mais on ne s'arrête point pour la chercher.

Notre S. Pere (Benoît XIV.) a le talent d'écrire une lettre avec beaucoup plus de préciſion que nous n'en mettons dans notre langue. J'en ai vu quelques-unes où il ſemble qu'il n'y ait que des penſées, & point de mots. C'eſt l'effet d'une imagination auſſi vive qu'enjouée, qui ne s'exprime que par des ſaillies.

Nous avons des regles générales ſur tous les différens ſtyles ; mais un principe ſûr, c'eſt que chacun a le ſien, & qu'il eſt ſouvent à propos de le conſerver. La nature qu'on étouffe ordinairement ſous les pré-

ceptes, se trouve remplacée par l'art, & l'on ne rencoutre plus que des esprits factices. Il y auroit beaucoup moins de monotonie dans les écrits, si l'on ne s'assujettissoit pas trop servilement à ce qu'on apprend dans les Colleges. Il est d'heureux efforts qui secouent le joug des regles, & c'est presque toujours le partage des génies. Tout homme qui compose avec trop de méthode, travaille pour l'ordinaire très-froidement : quand l'esprit étincelle & pétille, il séteint, si on lui donne des entraves.

Je ne vois pas la raison pour laquelle tous les sermons doivent être assujettis à la même forme.

L'éloquence de la chaire prendroit un vol plus hardi, si elle se tracoit elle-même le plan qui lui convient. Je crois que si j'avois prêché, je ne me serois astreint ni à diviser, ni à sousdiviser : nous ne voyons point cette contrainte dans les Peres, qui furent les hommes les plus éloquens,

Quand l'esprit & le cœur sont remplis & vivement pénétrés de leur sujet, ils savent instruire & toucher, sans une premiere & une seconde partie.

Tout discours a sans doute besoin d'une géométrie naturelle, pour avoir de l'ordre, & pour ne pas devenir un tout in-

forme, qui révolte des auditeurs, mais il suffit d'avoir l'esprit juste, & l'on peut se flatter qu'on ne se méprendra pas sur cet article. Nous avons tous dans notre raison une excellente logique, il ne s'agit que de la mettre en œuvre.

Je ne prétends pas qu'on ne doive point donner des regles sur l'éloquence & sur la maniere de composer des discours; mais il est dangereux d'y mettre une telle importance, qu'on ne puisse pas quelquefois s'en écarter.

Les plus grands peintres se firent des regles à eux-mêmes, & il faut tâcher de devenir soi-même modele, au lieu de toujours imiter.

LETTRE CXLII.

Au même.

NE vous imaginez donc pas que j'aie approfondi les sciences : hélas ! je n'ai fait que les effleurer. Soit les bornes de mon génie, soit les obligations de mon état, il ne m'a pas été possible de me livrer au plaisir que j'aurois ressenti de pouvoir les cultiver. Une philosophie gothique, comme vous savez, a été mon étude ; & si par intervalle, j'ai voulu connoître Des-

cartes & Newton, je n'ai fait que les entrevoir, encore a-t-il fallu quelquefois prendre sur mon sommeil le temps de me donner cette satisfaction.

J'ai prêché quelques sermons, mais à la hâte, & sans en faire mon occupation. La théologie est venue ensuite s'emparer de moi, & je vous avoue que j'en ai été charmé, ayant toujours beaucoup aimé tout ce qui nous rappelle directement à Dieu

Quant à cette science si digne de nos recherches & de notre application, lorsqu'elle est dégagée des opinions & des inutilités dont la barbarie des écoles l'avoit surchargée, je l'étudie autant que je puis, la trouvant toujours plus satisfaisante, sublime, & plus digne de mon attention.

C'est même la haute estime que j'ai conçue pour elle, qui m'a engagé à composer, ou plutôt à refondre quelques traités. Tout cela joint à la place de consulteur dont on m'a pourvu, ne m'a permis de faire que quelques légeres excursions dans la littérature étrangere dont j'ai pris assez de connoissances pour en pouvoir parler.

Voilà tout mon mérite. Vous voyez qu'il est bien mince, & qu'il faudroit que j'eusse bien de l'orgueil en partage, si j'étois assez ridicule pour en tirer vanité.

Il est vrai que j'aime extraordinairement le travail, & que si cela peut suppléer à la science & au génie, je vaux quelque chose de ce côté-là. Chacun trace ici son sillon comme il peut.

J'aurois volontiers étudié les mathématiques, dont je n'ai que quelqu'idée, en ayant pris quelque teinture à la dérobée, mais très-légérement.

Au reste, c'en est beaucoup plus qu'il n'en faut pour se sauver. Le ciel n'a été promis ni aux physiciens, ni aux mathématiciens; mais à ceux qui aimeront Dieu, le prochain, & qui accompliront ce que l'évangile & l'église nous ordonnent d'observer.

Les voyages m'ont manqué : avec le desir que j'avois eu de voir les pays étrangers, je me serois instruit d'autant mieux que vous me connoissez d'un caractere brûlant d'apprendre, & qui aime à se communiquer. La société des savans est le meilleur livre qu'on puisse ouvrir : quand j'ai eu le bonheur d'en rencontrer, j'en ai tiré tout ce que j'ai pu, même jusqu'à les fatiguer.

J'avouerai néanmoins que j'ai été dédommagé par le commerce de mes compatriotes, l'Italie ayant toujours été en possession d'avoir des hommes célebres en tout genre. On est heureux de naître dans un pays où les lumieres sont par succession,

& d'y trouver toutes les reſſources dont on a beſoin pour s'inſtruire ſur chaque objet. Les nations étrangeres, & les François ſur-tout, en nous apportant leurs livres, leurs uſages, leurs mœurs, nous ont mis en état de les apprécier, & Rome eſt vraiment aujourd'hui le centre de toutes les connoiſſances, comme elle eſt celui de la vérité & de l'unité.

Tout ce que nous avons à regretter, c'eſt que ce ſiecle ne ſoit pas plus docile à la voix de l'égliſe, & que tant de lumieres que Dieu a données à la génération préſente, ne ſervent en partie qu'à former une ligue contre le ciel, comme ſi l'on pouvoit aſſiéger l'Eternel devant qui tous les hommes enſemble ne ſont qu'un atome & qu'un néant.

Mais il falloit que cela fût pour donner plus de luſtre à la religion, pour exercer la foi des juſtes, & pour nous faire connoître que les plus beaux eſprits ſont capables des plus grands égaremens, quand ils laiſſent leurs penſées errer dans le vuide, & qu'elles n'ont pas un point d'appui.

Or, il n'y a que Dieu, comme vous dites très-bien, qui ſoit ce point d'appui, comme il eſt le centre de toute réunion, c'eſt-à-dire, le principe d'où tout émane, & où tout doit retourner.

On s'imagine être plus grand à mesure qu'on cherche à s'éloigner de lui, comme s'il n'étoit pas la source de toute grandeur, & comme s'il y avoit de la foiblesse à s'humilier sous la majesté d'un Etre tout puissant dont on tient le mouvement, la respiration & l'existence.

S. Augustin qui erra si long-temps dans le tourbillon des systêmes hétérodoxes & même impies, ne crut valoir quelque chose, que lorsqu'il revint à la vérité suprême. Il connut par l'agitation de son esprit & de son cœur, qu'il falloit se placer sur la montagne sainte pour bien apprécier les choses, pour se garantir de toute surprise & de toute séduction.

L'esprit de l'homme toujours inquiet, n'a que des idées vagues, que des pensées indécises, s'il n'a pas une autorité qui le fixe. Il faut que dès le moment qu'il entre dans ce monde, il soit un enfant docile aux vérités de la religion, s'il veut être heureux; & s'il veut s'épargner par la suite des recherches qui ne le conduiront qu'à douter de tout, ou qu'à nier ce qu'il y a de plus sûr & de mieux établi.

Comment les hommes ne se dégoûtent-ils pas d'être mécréans, après avoir remarqué que tous ceux qui n'ont pas cru, n'ont donné que des systêmes chimériques, & ont terminé leur carrière sans pou-

voir faire la moindre démonstration contre le christianisme, & sans avoir acquis une autre réputation que celle de sophistes ?

Qui n'auroit pas cru que Collins, Bayle, en se frayant des routes nouvelles, & en se donnant pour des hommes inspirés, qui venoient éclairer l'univers & l'arracher à ses préjugés, passeroient après leur mort pour des dieux, & qu'on leur érigeroit des autels ? Cependant on ne se souvient d'eux que pour déplorer leurs erreurs, ou pour se moquer de leurs absurdités ; & il n'y a personne, quelque peu religieux qu'il soit, qui voulût être aujourd'hui Spinosa.

Telle est la force de la vérité ; on peut l'obscurcir pendant quelque temps, mais on ne peut l'étouffer. Elle s'éleve lorsqu'on la croit absolument éteinte, comme un feu qu'on a cru mort sous la cendre, & qui jette une flamme vive & rapide au moment qu'on ne s'y attend pas.

Nous convenons que dans la doctrine catholique il y a des obscurités ; puisque la foi, selon S. Paul, est la certitude de choses qui ne paroissent point, *argumentum rerum non apparentium* ; mais quitterons-nous un pays où il y a des nuages, pour passer dans un lieu de téné-

bres & d'horreur ? On trouve des points d'appui en suivant la religion chrétienne ; mais qui s'en écarte, ne marche qu'à l'aventure sur des ruines & sur des précipices.

C'est ce que je disois dernierement à un Anglois, homme digne de sa nation, par ses connoissances & par l'élévation de son esprit ; mais entraîné par le torrent de l'incrédulité, que je compare à notre Mont-Vésuve, lorsqu'il est dans son éruption.

» Où nous menerez-vous, lui disois-
» je en nous dépouillant de toutes les
» vérités que le christianisme nous pro-
» pose ; vérités sublimes qui nous donnent
» la plus haute idée de Dieu ; vérités
» consolantes qui nous le font apperce-
» voir toujours au milieu de nous, pour
» nous secourir & pour nous sauver ;
» vérités toujours combattues, mais tou-
» jours victorieuses ?

» Quiconque n'a pas le bonheur de les
» croire, descend dans la classe des
» animaux, n'a plus qu'un vil anéantisse-
» ment à attendre. C'étoit bien la peine
» de faire tant de recherches, tant
» d'efforts d'esprit, pour en venir à un
» pareil dénouement ! & voilà cependant
» où aboutissent tous les livres écrits con-
» tre la religion ; voilà où avec vos

» principes philoſophiques vous voulez
» mener tous les hommes. Qui ſe ſeroit
» imaginé qu'il falloit être philoſophe
» pour nous faire vivre en bêtes, &
» pour nous perſuader que nous avons la
» même fin ?

» Alors le bel-eſprit du ſiecle aboutira
» à faire de l'univers une ménagerie,
» dont le lion comme l'animal le plus
» fort, l'éléphant comme le plus gros,
» ſeront les maîtres & les ſouverains. Le
» bel ouvrage ! Oui, Milord, il faudra,
» d'après vos principes, vous détermi-
» ner à regarder comme votre roi le
» léopard ou le rhinocéros ; mais vous
» établiſſez des ſyſtêmes, & lorſqu'on
» vous parle de leurs conſéquences, vous
» éludez la difficulté.

» Dans la religion chrétienne tout eſt
» combiné. Si l'on poſe des principes,
» on ne craint point qu'on en tire des
» conſéquences. C'eſt une religion, me
» direz-vous, bien rigoureuſe pour les
» hommes ? C'eſt une preuve qu'ils ne
» l'ont pas faite : ils l'auroient adoucie
» davantage, s'ils en avoient été les in-
» venteurs. On n'y verroit pas le renon-
» cement à ſoi-même, comme la baſe de
» cetre religion : on y auroit au moins
» permis les mauvais deſirs ».

L'Anglois fut comme Felix dont parle

S. Paul ; il fut ébranlé, & malheureuſement il eſt toujours incrédule.

Cela ne m'empêche pas de l'aimer véritablement, & c'eſt parce que je l'aime que je voudrois le voir bien penſer. Auſſi me rend-il la juſtice que je ne hais perſonne à raiſon de ſes ſentimens, & que les incrédules même les plus obſtinés, quoique je déteſte leurs maximes, ſont sûrs de trouver dans mon cœur toute la charité qu'on doit à ſes freres.

Je ne ſais comment cette lettre vient d'éclore : je ſuis moi-même étonné de ſa longueur ; & cependant fâché de la finir, parce que je voudrois toujours m'entretenir avec vous, dont je ſuis autant par ſentiment que par raiſon, le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, &c.

LETTRE CXLIII.

Au R. P. VALENTIN, de la Doctrine Chrétienne.

JE ſuis fâché, mon R. P., de n'avoir pu vous voir hier au ſoir, comme je le deſirois ; mais il me ſurvint une affaire imprévue, à laquelle je ne pus dérober une ſeule minute, tant elle étoit preſſée.

La perſonne que vous avez vue, vous

a répondu comme elle devoit faire, & je ſuis ſurpris que vous en ſoyez étonné. Vous n'êtes point encore un fait de notre politique italienne, & je vous avoue que je ne la connois guere mieux que vous. La politique n'eſt pas la ſcienne des théologiens ; ils ne connoiſſent d'autres ſubtilités que celles de l'école. Vous me ferez un vrai plaiſir de venir demain matin prendre le chocolat ſur les huit heures : je me ſuis arrangé de maniere à en paſſer une toute entiere avec vous. Je conſignerai à ma porte un ſentinelle, qui écartera les importuns ; car il ſuffit d'être en place pour en être accablé : ce qui eſt bon pour exercer la patience, & pour faire des actes de charité, mais nullement pour les affaires.

Apportez-moi, je vous prie la derniere lettre du P. Caſtan ; je ſerai bien-aiſe de la revoir. Vous connoiſſez les ſentimens que je vous ai voués pour la vie, ainſi qu'à votre Congrégation. Votre affectionné ſerviteur, *le Card. Ganganelli.*

P. S. Celui qui vous remettra cette lettre, m'apportera le Mercure de France que je vous ai demandé, & le petit écrit que je vous ai confié. N'écrivez point à M. l'Evêque d'Orléans ſans m'avoir parlé.

A Rome, ce 13 Août 1768.

LETTRE CXLIV.

A M. l'Abbé ISIDORE BIANCHI, actuellement Secretaire d'Ambaſſade de la cour de Naples, à Lisbonne.

ENfin les deux ouvrages que vous m'aviez promis, me ſont parvenus comme vous le deſiriez ; & je vous rends mille actions de graces de m'avoir procuré une auſſi agréable lecture.

Quant au premier, j'avois déja vu vos ſavantes obſervations ſur le monument d'Albacina, que notre très-cher docteur l'abbé Lami, publia dans ſes nouvelles littéraires de l'année 1763. Il me paroît que vous avez raiſonné ſur l'antiquité comme on raiſonne en mathématiques, par démonſtration, & que vous avez déterminé d'une maniere tout-à-fait triomphante l'ancien territoire de Tuſico.

On voit que le Signor Michel Vannozzi n'a voulu attaquer votre diſſertation que par un motif de jalouſie.

Son indécente critique vous a procuré l'occaſion de faire connoître au public comment les perſonnes bien nées doivent diſputer. Vous n'avez employé dans votre apologie que l'honnêteté & la vé-

rité, pendant que votre adverſaire n'a eu recours qu'à des injures & à des ſubterfuges ; ce qui nous prouve que la controverſe, chez certains écrivains, eſt toujours jointe à la ſatyre.

Je ne me ſuis point encore appliqué à lire votre excellente diſſertation ſur le monument qu'on a trouvé tout récemment à Pompeio. Je ne doute nullement que vous n'ayez terminé victorieuſement la conteſtation qui s'eſt élevée à ce ſujet parmi les antiquaires. Vous aurez ſeulement à redouter les académiciens de Naples, qui ſont tellement jaloux de ce qui leur appartient, que tout étranger eſt coupable à leurs yeux dès qu'il ſe mêle d'écrire ſur les antiquités de Pompeio & d'Hercolano. Vous n'ignorez pas comment ils ont tout récemment traité notre cher & illuſtre abbé Winchelman.

Je vous engage à ne point interrompre vos travaux, & je vous ſupplie de bien vous convaincre que je mettrai à profit toutes les occaſions où je pourrai vous aſſurer de la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis votre dévoué ſerviteur, *Ganganelli.*

A Rome, aux SS. Apôtres, ce 14 Septembre. 1768.

LETTRE CXLV.

Au R. P. CORSI.

M. R. P.

Vous ne pouvez mieux faire que de compoſer un traité de morale, pour le joindre aux traités de théologie dont vous êtes l'auteur. La philoſophie n'expoſe la morale que très-ſuccintement ; & il eſt néceſſaire dans toutes les conditions de connoître à fond ce qui regle nos mœurs, & ce qui nous ſert de bouſſole au milieu des révolutions & des écueils de la vie. La morale, comme la baſe de la probité & du chriſtianiſme, eſt toujours d'uſage; au lieu que les autres ſciences ne peuvent ſervir que dans certaines circonſtances.

Mais ce n'eſt ni chez les philoſophes anciens, ni chez les modernes que vous devez chercher la morale telle qu'elle doit être enſeignée, & telle qu'on doit la pratiquer. Le grand livre où nous trouvons ſon excellence & ſes préceptes, eſt le ſein de Dieu même : nos obligations dérivent de ſa divine volonté ; & par la raiſon qu'il a établi l'ordre le plus merveilleux dans toutes les parties de l'univers dont il réſulte la plus parfaite harmonie, il a

mis entre notre esprit, notre cœur, notre ame, nos passions, nos sens, une telle connexion, que tout ce qui est en nous doit concourir à nous mettre bien avec nous-même & avec le prochain.

On n'insiste point assez sur la morale, cette science qui a des ramifications si étendues & en si grand nombre, que les empires, les cours, les villes, les sociétés, les familles ne se soutiennent que par son heureuse influence, & par la vertu qu'elle a de nous montrer de la maniere la plus claire & la plus préciſe ce que nous devons à Dieu, à nous-mêmes & aux autres.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que parmi tant d'obligations que nous recommande la morale, & auxquelles, par notre nature, comme par notre dépendance, nous sommes assujettis, la charité qui ne subsiste réellement que dans la vraie religion, nous rend elle seule bons parens, bons amis, bons citoyens, bons sujets. Elle renferme en elle-même sous l'extérieur le plus modeste tout ce qu'on peut desirer dans chaque classe où la Providence nous a placés. Les vertus païennes manquoient de la séve divine qui fait produire des fruits dignes de l'éternité La sagesse de nos anciens philosophes n'avoit

point ce principe céleſte qui donne aux ames chrétiennes l'avantage ineſtimable de mériter un bonheur éternel.

C'eſt ce que vous ne pourrez trop inculquer dans le traité de morale que vous voulez travailler, afin d'aller à la ſource des vraies vertus, & de ne pas confondre avec elles ce qui n'en eſt que la repréſentation. Il eſt bon de ſoulager ſon prochain par un mouvement naturel; mais il n'eſt pas bon de ne pas rapporter cette action à Dieu. C'eſt le cas de dire: (1) *Hæc oportuit facere, & illa non omittere;* & de répéter cet axiome ſi connu dans nos écoles: (2) *Bonum ex integra cauſa, malum ex quocumque defectu.*

Les grands préceptes de la morale ſont les mêmes chez toutes les nations, parce qu'ils ſont empreints dans nos cœurs. La même main qui traça l'image de ſa toute-puiſſance dans les Cieux en caracteres de feu, grava dans nos ames nos principaux devoirs. Notre cœur eſt une table du Décalogue que rien n'a pu briſer;

[1] C'étoit là les choſes qu'il falloit pratiquer, ſans omettre les autres.

[2] Le bien réſulte de l'intégrité du principe qui le produit; le mal vient de tout défaut qui s'y trouve.

mais que nos passions effaceroient, si le cri de la conscience ne nous reprochoit nos écarts.

La morale évangélique est particuliérement celle qui convient à l'homme, parce qu'elle lui apprend à sentir sa foiblesse, & à connoître sa grandeur. Elle réunit la terre & le ciel dont nous sommes sortis, & comme portion de limon, & comme image de la Divinité, pour nous présenter un tableau vivant de nos devoirs & de nos destinées. La morale des païens ne produit que de l'orgueil, & celle des chrétiens que la plus plus parfaite humilité. Je m'attends à voir tout cela parfaitement développé dans votre ouvrage. S. Thomas a parlé de la morale, de maniere à exciter la plus vive admiration. Vous le lirez sans doute sur cet article : c'est tout ce que je puis vous dire, en y ajoutant l'estime & l'amitié avec lesquelles, &c.

A Rome, ce 22 Janvier 1747.

LETTRE CXLVI.

A M. MURATORI.

J'Ai parlé au Saint-Pere (Benoît XIV) des contradictions que vous essuyez ; & il

m'a répondu en propres termes, que *plus vous souffriez pour la justice, & plus vous serez cher à Dieu & aux hommes qui sont animés de son véritable esprit.* Il vous adressera lui-même un Bref qui vous assurera, & qui prouvera à vos ennemis qu'il n'a absolument rien trouvé de répréhensible dans vos ouvrages, ni pour le dogme, ni pour la morale; & que ce qui pouvoit l'avoir offusqué, n'avoit pour objet que certains privileges du saint-siege. Il écrira même au cardinal Quérini, qui paroissoit prévenu contre vous sur l'article des fêtes dont vous demandez le retranchement; & je suis persuadé que cette éminence, malgré le zele qui la dévore, se rendra à cette lettre, & reprendra pour vous tous les sentimens que vous méritez.

Pour moi, Mr. je me féliciterai à jamais d'avoir contribué en quelque chose à vous faire rendre la justice qui vous est due, & à faire cesser la persécution qu'on vous suscite, & qui est d'autant plus horrible, qu'il n'y a personne qui défende aussi dignement que vous, notre sainte religion. C'est une terrible chose à soutenir, que la haine des superstitieux. On ne peut les gagner ni par l'autorité, ni par la raison, parce qu'ils prennent pour des dogmes irréfragables toutes les idées

qui passent par leur cerveau. Comptez toujours sur moi, comme sur vous-même; & persuadez-vous bien que mon nom ne sera jamais plus honorablement placé qu'au bas de cette lettre, qui vous assure de tout mon dévouement & de tout mon respect.

A Rome, ce 27 Août 174

LETTRE CXLVII.

Au même.

C'Est m'enrichir de la maniere la plus éclatante & la plus superbe, que de me faire présent de votre dernier ouvrage. Je le placerai de façon qu'il soit toujours présent à mes yeux; & je le lirai avec cette application qui imprime les choses dans l'esprit & dans le cœur. Il est étonnant qu'on ait fait servir la chaire à des déclamations contre votre personne, & contre vos écrits. Ce qui doit vous consoler, c'est que ce sont des loups revêtus de la peau de brebis, & qu'on les connoît par leurs fruits. Je m'entretiendrois plus long-temps avec vous, si je n'étois pas né pour me priver continuellement de tout ce qui peut me faire plus de plaisir; mais si cette lettre n'est pas fort étendue, mon respect,

reſpect, je vous proteſte, ne peut l'être davantage ; car il n'a pas d'autre terme que mon ame même qui ne doit jamais finir.

A Rome, ce 22 Octobre 1748.

LETTRE CXLVIII.

Au R. P. BAUDIER, Profeſſeur de Théologie au Grand Collège des FF. Mineurs Conventuels à Turin, & actuellement Ex-Provincial à Chambery.

SOyez perſuadé, je vous prie, que je n'ai rien plus à cœur que vos propres affaires. Quant à la theſe que vous vous propoſez de me dédier, je vous conjure d'y penſer très-ſérieuſement. Je crois 1°. qu'il n'eſt pas à propos que votre éleve faſſe paroître mon nom à la tête de ſes concluſions théologiques ; 2°. que je ne pourrai pas vous ſervir auſſi efficacement, quand on ſaura que j'ai des raiſons particulieres de m'intéreſſer à vous ; 3°. que je ſuis abſolument indigne de l'honneur que vous voulez me faire. Du reſte, ſoyez convaincu que quelque parti que vous preniez, ſoit que vous exécutiez ce projet,

soit que vous y renonciez, je vous ferai également attaché & dévoué. Je salue tous nos RR. PP. très-humblement, & j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, le 2 Juillet 1749.

LETTRE CXLIX.

Au R. P. CRUTTO, *Mineur Conventuel à Turin.*

JE suis réellement rempli de confusion, quand je pense à la these qu'on veut bien me dédier, au professeur & au soutenant qui daignent me faire cette faveur; mais je vous le dis dans toute la sincérité de mon ame, un pareil honneur méritoit tout un autre personnage que moi, qui suis le moins estimable de tous les hommes.

Je vous prie de m'acquitter envers le R. P. Baudier & son digne éleve, d'autant mieux que c'est à vous que je dois la dédicace en question. Je desire de tout mon cœur qu'il se présente une occasion où je puisse les convaincre de mes sentimens, & leur donner des preuves que je suis à leur service dans tout ce qui dépendra de moi. Je n'oublierai jamais que je vous suis redevable d'avoir été célébré

dans une ville aussi rénommée que la vôtre, & dans un couvent qu'on peut appeller la fleur de votre province. Ordonnez-moi du moins quelque chose en revanche de ce que vous faites aujourd'hui en mon honneur, & me croyez pour toujours avec tout le respect & toute la reconnoissance possibles. Votre, &c.

A Rome, le 27 Septembre 1749.

LETTRE CL.

Au R. P. BAUDIER, Professeur au College des F. F. Mineurs Conventuels à Turin.

PLût à Dieu que mes facultés me permissent de vous rendre toutes les actions de graces que vous méritez pour la magnifique dédicace dont vous m'avez honoré.

Je mettrai au plûtôt sous les yeux même de notre Saint-Pere (Benoît XIV) la these qui répond parfaitement à votre mérite & à vos talens, mais dont je n'étois pas digne. Mon intention n'est pas seulement de la lui faire lire mais de lui prouver combien on est zélé dans notre ordre, même hors les confins de l'état

écclésiastique, pour soutenir les droits du saint-siege. Il en aura une véritable satisfaction, il en tressaillira d'alégresse.

Pour moi, je pense vous avoir donné, ainsi qu'à votre généreux athlete, la preuve la plus complete de connoissance, puisqu'au moment même où vous ferez soutenir cette these à Turin, au milieu des hommes les plus savans, elle recevra ici des applaudissemens solemnels de la bouche même du Saint-Pere, l'oracle de l'église universelle. Je vous prie de me faire connoître en quoi je puis vous être utile, ainsi qu'à votre digne éleve; comment je reconnoîtrai son attention; & par quel moyen je lui prouverai ainsi qu'à vous-même, toute l'étendue de ma gratitude & de mon amitié. Peut-être qu'un heureux hasard me procurera l'occasion de vous voir ici. Ni le temps, ni mes affaires ne me permettent pas actuellement de m'entretenir plus long-temps avec vous. Recevez tous les sentimens avec lesquels, &c.

A Rome, ce 30 Septembre 1749.

LETTRE CLI.

Au R. P. CALDANI, Franciscain.

CRoiriez-vous qu'on a osé me dédier une these ; je dis oser, car il faut plus que du courage, pour m'offrir un pareil encens ; à moi, qui suis le plus chétif mortel que je connoisse, & qui n'ai exactement rien en moi-même pour justifier ceux qui me font, ou cet outrage, ou cet honneur.

Ce qui m'a consolé de cette entreprise, c'est que la these est parfaitement énoncée, & qu'elle a pour sujet ce qu'il y a de plus intéressant pour nous, & de plus admirable aux yeux de la religion ; je veux dire l'église.

Quel vaste champ, quand on l'envisage du côté de la foi ! C'est le domaine de Jesus-Christ même, le prix de son sang, le triomphe de ses souffrances & de sa mission. L'histoire n'a rien d'aussi magnifique à nous offrir, que la formation de l'église ; & ses victoires sur les tyrans, comme sur les passions. Le spectacle de la nature même n'est qu'un objet indigne de nos regards, quand on le met en parallele avec celui de cette société sainte ;

où les lumieres & les vertus effacent l'éclat des astres. Vous m'avez souvent engagé à composer un traité de théologie sur cette matiere si belle, si féconde, si digne de nos recherches & de notre admiration ; mais effrayé par l'immensité du sujet, le pinceau me tombe des mains toutes les fois que je veux esquisser ce grand & superbe tableau. Quand je pense que c'est Dieu lui-même, son verbe, son esprit, qui ont engendré l'église pour en faire un second ciel beaucoup plus lumineux que le premier, & qu'ils lui ont donné toute leur gloire & toute leur pureté, pour servir de flambeau pendant tous les siecles, & dans tous les climats ; je sens que mon courage m'abandonne, & qu'il ne me reste d'existence que pour remercier & pour adorer. Nous ne connoîtrons parfaitement l'église que lorsque nous serons dans le sein de Dieu, dont elle émane, & vers qui elle tend sans cesse, comme vers son souverain bonheur. Le monde est un voile ici-bas, qui nous dérobe ses clartés ; & il faut nécessairement qu'il se déchire, & qu'il disparoisse, pour que nous puissions voir cette divine église dans toute sa beauté, & dans toute son immensité. Que d'hommes puissans en œuvres & en paroles, entre Adam & le dernier des élus qui fermera l'anneau

mystérieux où seront compris tous les esprits célestes & tous les saints ! C'est vraiment cette multitude innombrable dont il est parlé dans l'apocalypse, & que S. Jean apperçut au milieu d'un ravissement qu'on ne peut exprimer.

Cette église, toute immense qu'elle est, subsiste dans le cœur de chaque juste, à raison de la charité, qui le lie intimement avec tous les habitans de la terre & du ciel ; avec les hommes mêmes qui ne sont pas encore nés, & qui, par l'effet d'une miséricorde infinie, doivent un jour appartenir à Jesus-Christ ; car telle est l'union qui attache tous les élus ; que ceux qui sont morts, ainsi que ceux qui vivent, & ceux-mêmes qui n'ont pas encore vu le jour, forment un ensemble qu'on ne peut séparer ; & c'est ce qui prouve, quoique nous y pensions rarement, qu'on a bien de la force & de l'étendue, quand on tient à des liens si puissans. Les particules de l'or, malgré leur étroite & durable jonction, n'ont point ce compacte qu'ont les amis de Dieu, parce que rien ne peut ni les dissoudre, ni les diviser. J'ai souvent pris plaisir à lire de vieilles théologies malgré leur tournure gothique, & j'y ai trouvé les pensées les plus propres à donner la plus haute idée de l'église & de la reli-

gion. Il semble qu'on énerve moins les choses, quand on s'attache moins à la diction, & que les pensées gagnent ce qu'on perd du côté des mots. C'est ce qui fait que les peres de l'église sont si sublimes, quand ils nous parlent de la morale & des dogmes. Leur langage paroît n'avoir rien d'humain; & il n'est pas étonnant, que ce qui est éternel, absorbe ce qui n'est que passager & momentané.

Il faut toute la vie d'un homme, & d'un homme très-pieux & très-savant, pour composer un excellent traité sur l'église. Il s'y trouve tant de prodiges, tant de mysteres, tant de beautés, que l'ame a de la peine à tout réunir, & à en former un ensemble qui soit digne du sujet. Tout ce qui éblouit l'homme, perd son éclat, quand il est question du verbe éternel, & de ses ineffables opérations, dont l'église est le résultat; car elle a reçu sa perfection & sa dignité dans la crêche & sur la croix. Son commencement fut celui de l'univers. Le souffle créateur qui anima le premier homme, fut le germe de l'église, lequel passant d'Adam dans Abel, & successivement dans le cœur de tous les justes, jusqu'à la fin des temps, n'a pu contracter aucune souillure dans la contagion des siecles, des climats & des nations.

Les

Les vices qui environnent l'égliſe, l'obſedent ſans la tacher. Elle ſurnage ſur les iniquités dont ce monde eſt rempli ; & les pécheurs qui ſont dans ſon ſein, ne ſervent qu'à la rendre plus belle & plus vénérable.

L'apocalypſe eſt une mine d'or & de diamans, pour quiconque en auroit la clef, & qui voudroit travailler ſur l'égliſe; mais ce livre eſt rempli d'une ſainte obſcurité qui ne ſe diſſipera qu'à la fin des temps. Les apôtres & les peres ont levé quelque coin de ce voile myſtérieux ; mais ſi légérement, que nous avons toute la peine du monde à y découvrir toutes les clartés céleſtes. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que le ſaint effroi qu'il nous cauſe en le liſant, doit nous avertir qu'il renferme de grands myſteres, & que la vie future qui nous eſt deſtinée, nous fera voir & connoître des choſes bien ſublimes & bien extraordinaires.

Les hommes de chair & de ſang qui n'ont point la foi, ne ſauroient ſe perſuader qne l'égliſe, donr ils ne jugent que par l'extérieur, ſoit auſſi merveilleuſe ; cependant elle enchaîne toutes les choſes viſibles & inviſibles : & le monde lui-même n'a été créé que pour lui donner des enfans. Je me la repréſente comme un arbre, dont la cime touche le ſommet des

Cieux, dont la racine pénetre jusques dans les plus profonds abymes, & contre lequel tous les orages se déchaînent, sans pouvoir ni le flétrir, ni le renverser. Voilà bientôt six mille ans qu'il subsiste sans interruuption, sous les noms d'ancien & de nouveau testament; & c'est sous son ombre que les apôtres comme les patriarches; que les peres comme les prophetes ont opéré leur salut, & celui d'une infinité d'ames qui les ont écouté avec soumission.

Rien de plus foible à l'extérieur que l'église qui a pour chef & pour membres des hommes de chair & de sang, sujets à toutes les passions; qui n'a d'autres armes & d'autre force que ces paroles de Jesus-Christ: *Allez, prêchez toutes les nations; je suis avec vous jusqu'à la consommation des siecles:* mais rien de plus fort dans l'intérieur: car dirigée sans cesse, & éclairée par l'Esprit Saint, Dieu lui-même est son rempart inébranlable. Il étendit sa main toutes les fois qu'elle eut besoin de son secours, & dans le temps que tout paroissoit désespéré.

Elle a dans un sens mystique tout ce qu'a ce monde matériel, un feu central & tout divin qui la vivifie sans interruption; un soleil qui l'éclaire au sein même de la nuit; une fécondité qui la fait germer & fructifier pour le temps & pour

l'éternité ; une rosée miraculeuse qui l'embellit, & qui la rafraîchit comme la nature : elle a ses diamans, ses perles, ses métaux, ses plantes, ses fleurs. Ses sacremens ressemblent aux fleuves ; ses prieres aux douces vapeurs de l'encens : ses bonnes œuvres aux fruits délicieux que la terre produit ; ses ministres aux astres qui nous guident, & qui nous éclairent.

Il y a un tel rapport entre tous les ouvrages de Dieu, une telle harmonie, que ce qui est corporel vient à l'appui de ce qui est spirituel ; que ce qui est visible, s'unit aux choses invisibles pour former un tout qui bénit Dieu, & fait connoître son excellence & ses grandeurs.

Je vous avoue que l'église est mon univers. Elle est si ancienne ; elle s'étend si loin ; elle embrasse tant d'objets, que je me perds dans son immensité ; elle ne fait qu'un seul point de tous les siecles & de tous les pays, par la précision avec laquelle elle les réunit ; elle ne forme qu'un seul élu de tous ceux dont elle est la boussole & la mere, par l'identité qu'elle met dans leur croyance, dans leur espérance, dans leur charité. On diroit, en voyant le parfait accord qui regne parmi tous les membres de Jesus-Christ, qu'il n'y a qu'un seul homme qui prie, qu'un seul homme qui agit.

Chaque personne séparée de l'église a des opininions particulieres sur la religion, chaque secte a une façon de penser qui lui est propre ; mais dans la société sainte qui forme les élus, il n'y a qu'*une foi*, *qu'un salut*, *qu'un baptême*.

Voilà tous les articles & tous les points de vue qu'il faut embrasser, quand on veut présenter l'église telle qu'elle est ; cette église qui milite ici-bas sous un chef visible, que le messie a revêtu de son autorité ; qui souffre dans le purgatoire sous la justice d'un Dieu qu'on ne peut voir sans être parfaitement pur ; & qui triomphe dans le ciel, au sein même de la miséricorde & de la véritable gloire.

Ce tableau, tout raccourci qu'il est, peut vous suffire pour l'exécution de votre projet. Avec le secours de l'écriture sainte, des conciles, des peres, de la tradition, on vient à bout de former un traité sur l'église. Mais autre chose est d'enseigner ce qu'on doit savoir à ce sujet, autre chose d'en écrire d'une maniere qui réponde à son excellence & à sa dignité.

S. Augustin nous a fourni d'excellens matériaux sur l'église, sur-tout dans ses écrits polémiques contre les donatistes. Il releva sur leurs ruines de la maniere la plus éclatante, ce superbe édifice qu'ils croyoient renverser : chaque siecle vit

également tomber avec fracas les sectes qui oserent attaquer l'église ; & il n'en resta que des tourbillons de poussiere qui aveuglerent ceux qui ne furent pas attentifs à les dissiper.

Quiconque n'écoute pas l'église, doit, selon l'oracle éternel, être regardé comme un publicain ou comme un païen ; & c'est par-là qu'on doit terminer un traité sur cette matiere, & que je termine ma lettre, vous souhaitant toutes les prospérités que Dieu réserve à ses amis, & qui, quoique souvent présentées sous une apparence d'amertume, n'en sont pas moins des biens à desirer. On ne peut rien ajouter aux sentimens avec lesquels je suis, & que vous méritez. Votre, &c.

LETTRE CLII.

Au R. P. GENTIS, Dominicain, Evêque d'Anvers.

MONSEIGNEUR,

Je me suis acquitté de votre commission avec tout le zele dont je suis capable, quand il s'agit de vous même, de l'ordre respectable dont vous portez l'habit, & de l'excellente dignité dont vous être

revêtu. Je suis fâché qu'il y ait une si grande distance entre les deux pays que nous habitons. Ce qui me console cependant, c'est que nous sommes l'un & l'autre dans la position où Dieu nous veut, vous sur le chandelier de l'église, & moi dans l'obscurité. Je ne vois rien dans le monde qui mérite mieux nos éloges & nos respects que l'épiscopat, soit qu'on le considere dans la source d'où il émane, soit qu'on l'envisage du côté des merveilleux effets qu'il produit. Il a Jesus-Christ, l'auteur de toute sainteté, pour instituteur & pour chef; & par les graces qu'il confere, il unit la terre au ciel. Aussi voyons-nous que les évêques furent toujours dans le plus grand honneur auprès des empereurs & des rois qui eurent le bonheur d'embrasser la religion chrétienne. Ils les regarderent comme leurs oracles dans les décisions de la foi, comme leurs anges tutélaires, capables de les diriger dans tout ce qui a rapport aux biens spirituels.

Le monde s'est malheureusement accoutumé à n'avoir plus la même vénération pour les successeurs des apôtres; & cependant qui les méprise, méprise Jesus-Christ lui-même; car ils sont d'une maniere suréminente les oints du Seigneur.

Vous ferez mieux que personne respecter cette sublime dignité, non par le

faſte que tout bon évêque a en horreur, mais par les vertus qui brillent en vous d'une maniere admirable, & qui ſont les dons de l'Eſprit-Saint.

Il n'y a pas un meilleur moyen de venger l'épiſcopat des outrages que lui fait l'impiété, qu'en ſe montrant doux & humble de cœur, qu'en ſe comportant en un mot comme vous vous comportez à l'égard de vos diocéſains.

Le temps, Monſeigneur, que vous avez paſſé dans l'ordre de S. Dominique, eſt le meilleur noviciat que vous ayez pu faire de l'épiſcopat. On y étudie, on y prêche, on y prie, on y édifie; & l'on n'y trouve que des exemples de ſainteté & des occaſions de travailler à ſon propre ſalut, en travaillant à celui des autres.

Le R. P. Bremond vous eſt toujours ſinguliérement attaché. Il ne parle de vous qu'avec effuſion de cœur. Rien n'eſt plus conſolant pour un général que d'avoir des enfans, qui comme vous, Mgr., apprennent à aimer la religion & à la pratiquer.

Le pays que vous habitez ne vous offrira pas des tableaux auſſi vigoureuſement prononcés que ceux d'Italie, mais il vous offrira néanmoins des chefs-d'œuvre dignes de toute l'attention d'un connoiſſeur. On veut être Rubens, quand on voit ſes ouvrages, comme on deſire être

Michel-Ange, quand on admire ſes productions.

Ce que je craindrois pour tout autre que vous, Monſeigneur, c'eſt qu'Anvers, ſi ſouvent expoſée à être le théatre de la guerre, ne vous mît dans le cas d'être ſouvent interrompu dans votre repos & dans vos fonctions. La Flandre eſt bien différente de notre Italie par ſa ſituation. Mais le ſage ſe fait une ſolitude à lui-même au milieu de ſon propre cœur; & rien ne trouble ſa tranquillité, quand il eſt bien avec Dieu, & qu'il n'attend rien que les graces du ciel. C'eſt votre poſition, comme c'eſt la mienne de vous répéter à tout inſtant les ſentimens de reſpect, d'eſtime & d'attachement avec leſquels j'ai l'honneur d'etre, Monſeigneur, &c.

A Rome, le 6 Novembre 1750.

LETTRE CLIII.

Au Docteur BIANCHI, *à Rimini.*

VOus me faites un plaiſir ſenſible, mon cher docteur, en m'invitant a aller à Rimini, parce que vous me rappellez un lieu où j'ai fait mes premieres études; & vous me cauſez en même temps un vrai

chagrin, en ce que je ne puis effectuer le desir que j'ai d'aller vous embrasser. Je suis lié par un vœu d'obéissance qui attache mon corps au couvent des SS. Apôtres, mais qui n'empêche pas mon ame de voyager & de parcourir toute la bonne ville que vous habitez. Je lisois encore ces jours-ci que Rimini est réellement une cité fameuse, quand on considere son antiquité; que Tite-Live en parle comme d'une colonie qui secourut Rome dans le temps où cette capitale étoit vexée par l'armée d'Annibal; qu'Auguste, ainsi que Tibere, se firent un devoir de l'orner de plusieurs monumens, témoin le pont qui subsiste encore aujourd'hui; que cette ville resta fidelle à ses maîtres jusqu'à la fin de leur empire; & enfin qu'après avoir passé sous la domination des exarques de Ravenne, sous celle des Lombards, des Malatestes (famille illustre d'Italie) elle devint tributaire & sujette des souverains pontifes. C'est dommage que la mer se soit retirée de ses murs à plus d'un mille, & qu'elle ne soit plus aujourd'hui qu'à demi-habitée. Mais que vous dis-je là que vous ne sachiez pas!

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis toujours un de ses habitans par l'attache que j'ai pour elle. Il est naturel d'aimer avec tendresse un pays où l'on a porté ses

premiers pas, & où l'on a passé des années qui sont toujours précieuses, parce qu'elles sont le prélude de la vie. Je parle ici de mon enfance, qui me rappelle ce que j'étois alors, & ce que je ne suis plus. Notre vie est exactement un livre, dont la préface est l'enfance, & chaque feuillet que nous tournons, un jour qui passe pour ne plus se reproduire à nos yeux. Ceux du moins qui en retiennent quelque chose, sont dédommagés de cette rapidité qui nous entraîne, & qui nous ride lorsque nous croyons avoir encore la fraîcheur de la jeunesse. La vie est en plusieurs tomes pour ceux qui ont de belle actions & qui vivent long-temps; & elle n'est qu'une feuille volante pour quiconque ne fait que végéter, ou qui n'a ici bas qu'une courte durée.

Oh, mon cher docteur, que j'aime à faire avec vous de pareilles réflexions! car vous êtes un sage qui voyez les choses du bon œil, & qui connoissez mieux que personne & le néant de la vie, & le bonheur qu'il y a de vivre utilement pour les autres & pour soi-même. C'est le moyen de tromper le temps, qui prend plaisir à se jouer de nous, en croyant tout effacer. Il est beau de faire des œuvres durables pour l'éternité; & sur lesquelles le temps n'ait conséquemment aucune prise.

Je ne sais pas ce que deviendra l'affaire de notre compatriote. Je m'efforce de tout mon cœur de le servir ; mais par sa mauvaise tête il dérange tout ce que je fais. Je l'excuse encore, malgré tous ses torts ; car enfin dépend-il de nous d'avoir des fibres & des organes propres à contribuer à notre bonheur ?

Je vous sais bon gré d'avoir envoyé un autre vous-même à Saint-Archangelo, pour tâcher d'y guérir le bon & vertueux homme auquel nous sommes l'un & l'autre, & avec tant de raison, si fortement attachés. Vous me consolez, en m'apprenant que ce n'est pas un hydropisie de poitrine. Il lui faudra un grand régime, s'il en revient.

L'étranger qui doit m'apporter un livre, n'a point encore paru. Il se sera vraisemblablement arrêté à parcourir toutes les villes qui se succedent jusqu'à Rome, & qui sont comme autant d'antichambres qui annoncent une salle magnifique. Je le recevrai doublement bien, & comme venant de votre part, & comme étant étranger. Mais je gagerois d'avance qu'il arrivera au moment que je serai bien occupé. Cela ne manque jamais, & me fait d'autant plus de peine, qu'alors je n'ai pas le loisir de donner tout le temps que je voudrois à un homme qui m'a fait

la grace de me visiter ; & que cela paroit avoir un air de mauvaise volonté à l'égard de celui qu'on reçoit.

Soyez sûr, mon cher docteur, que vous m'êtes toujours présent, & que mon cœur me répete continuellement les sentimens que je vous ai voués pour la vie, & avec lesquels je suis à toute épreuve. Votre, &c.

A Rome, ce 7 Juin 1758.

LETTRE CLIV.

Au même.

JE serois fâché, mon très-cher docteur, que vous apprissiez par d'autres que par moi-même, ma promotion au cardinalat, chose si inouie, si peu attendue de ma part, qu'il me faut toute ma présence d'esprit, pour me persuader que ce n'est pas un songe. Je reconnois maintenant que vous n'aviez pas tort de me gronder quand je ne voulois pas étudier ; je vous rendrois ici graces de ce que vous fites alors pour moi, si c'étoit un avantage que d'être élevé a des dignités qui nous tirent de nous-mêmes, & qui nous placent malgré nous dans le centre de l'agitation & du tumulte.

Ce qui me rassure, c'est que la seule providence, à l'ombre de laquelle j'ai toujours veillé & dormi, m'a mené par la main, & qu'il n'y a eu ni intrigues, ni même aucun desir de ma part, pour parvenir au rang où l'on vient de me faire monter.

Vous n'auriez pas deviné cette métamorphose, malgré toute votre sagacité. Il me faudra faire maintenant bien des efforts; & je crains malheureusement que ce ne soit en pure perte, non pour me trouver au pair de ceux auxquels le Saint Pere vient de m'associer, mais pour me rendre digne de leurs bontés. Si je ne suis pas leur confrere du côté du mérite, je tâcherai de l'être au moins par mon attention à leur plaire, & à gagner leur bienveillance.

Combien ma mere ne seroit-elle pas étonnée, elle qui ne vouloit pas que j'entrasse dans l'ordre de S. François, si elle voyoit aujourd'hui cet étrange événement! mais elle a subi le sort que nous subirons bientôt, & que je ne perds jamais de vue, dans la crainte d'avoir de l'orgueil. Me voilà cardinal; mais que de cardinaux qui ne sont plus, & dont les personnes & les noms dorment dans la poussiere, & & dans l'oubli!

Dites quelque chose de ma part, &

de la maniere dont vous savez dire tout ce qui vous plaît, à nos amis communs. Assurez-les tous que si je puis les obliger d'une maniere ou de l'autre, ils trouveront toujours en moi le cœur le plus zélé pour leurs intérêts, & le plus disposé à les obliger en tout temps & en tout lieu : & vous sur-tout, mon cher docteur, ne m'épargnez pas ; car vous savez combien Ganganelli, votre serviteur & votre ami, vous fut toujouts attaché.

A Rome, ce 30 Septembre 1759.

LETTRE CLV.

Au même.

M. T. C. *& illustre Docteur,*

Au lieu de me parler de la reconnoissance que vous croyez me devoir, pour le prétendu service que je vous ai rendu, remerciez-vous vous-même, de ce que vous m'avez procuré la plus heureuse occasion de pouvoir vous prouver combien je vous honore & je vous aime. Il n'y a point de termes qui coûtent à mon éminence ; comme il n'y a point de démarches qui soient pénibles, quan il s'agit d'obliger,

ſur-tout un ami tel que vous, dont la liaiſon date d'auſſi loin.

N'allez pas de grace vous imaginer que l'affaire dont vous m'avez chargé, & qui eſt heureuſement terminée à votre ſatisfaction, fût une montagne à gravir. Je n'ai eu malheureuſement que quelques pas à faire pour réuſſir, car je voudrois en faire bien davantage à deſſein de vous témoigner tout mon zele & toute mon affection. Votre nom a fait beaucoup plus que le mien, tout cardinal que je ſuis, pour obtenir ce que vous avez deſiré. La ville de Rimini ſeroit trop glorieuſe ſi toute la gloire que vous méritez, demeuroit concentrée dans ſes murs: mais cette gloire a paſſé par-deſſus ſes tours, & a volé très-au-loin, & cela bien malgré vous: car plus les talens & les vertus ſe cachent & s'humilient, plus la voix de la rénommée prend ſoin de les faire connoître & de les publier; & delà vient qu'il ne paſſe point d'étranger à Rimini qui ne demande à voir le docteur Bianchi, & qui n'y arrive avec des tablettes ſur leſquelles votre nom eſt déja crayonné.

Il faut bien que le mérite ſoit dédommagé des traits que lui portent la calomnie & l'envie: ſans cela, on ſuccomberoit ſous le poids des talens, & l'on redouteroit infiniment le malheur d'en voir.

La providence a si bien arrangé les choses, qu'elle compense le mal par le bien ; & que pour ne pas livrer l'homme de mérite au découragement ou à l'orgueil, elle le met dans une balance qui l'abaisse alternativement. Nous serions trop fiers, si nous n'avions que des prôneurs ; & trop humiliés, si nous ne rencontrions que des détracteurs. Il nous faut un équilibre qui nous soutienne entre la louange & la satyre, pour nous tenir au niveau de l'humanité.

La Sagesse éternelle, mon cher docteur, a vraiment tout disposé avec force & avec douceur : si dans un temps elle nous verse un calice d'amertume, dans un autre elle nous offre le breuvage le plus gracieux. Buvons alternativement dans cette double coupe mystérieuse qu'elle nous présente, & nous éviterons les écueils d'une joie excessive, & l'atteinte d'un chagrin immodéré.

Heureux celui qui a l'ame d'une trempe forte, & qui ne se laisse amollir par aucun contre-temps ! Le juste dont parle Horace fait envie, lorsqu'on en fait la description ; mais celui de l'évangile est le seul que nous devions imiter. Toujours au même degré de bonheur, il ne voit son repos troublé ni par les revers, ni par les calomnies ; parce que son existence

est

eſt intimement unie à l'éternité de Dieu.

Ne vous laſſez point, mon cher docteur, de me procurer des occaſions de vous renouveller cette tendre & pure amitié que j'ai toujours eue pour vous, & qui me comble de joie, quand je puis me dire votre ſerviteur & votre ami.

A Rome, ce 15 Septembre 1763.

LETTRE CLVI.

Au R. P. SBARAGLIA, Définiteur perpétuel des Mineurs Conventuels, à Bologne.

MON REVEREND PERE,

Il m'eſt infiniment glorieux d'apprendre que vous ne m'avez pas oublié, & que vous avez jugé ma chétive perſonne digne de recevoir l'excellent ouvrage dont vous venez de m'enrichir. Il étoit attendu dans cette ville avec la plus grande ardeur; & cela eſt ſi vrai, qu'un de nos plus fameux littérateurs, avide de le dévorer, ne me l'a laiſſé que vingt-quatre heures entre les mains.

Le ſuccès qu'il aura infailliblement vous engagera à coup ſûr à nous donner d'autres

ouvrages, encore plus utiles & plus étendus. J'espere vous offrir un jour en échange, pour peu que j'en aie le oisir, *si otiari licuerit*, un fruit de ma plume, qui tendra à découvrir le vrai sens de S. Augustin, dans les trois livres où il traite de la *Correction*, *& de la Grace*, *de la Prédestination des Saints*, *& du don de la persévérance*. Je tâche d'y découvrir le véritable esprit du saint docteur sur les matieres de la grace.

Si le succès répond à nos vœux, *si votis cuncta respondérint*, je me flatte que mes remarques sur un sujet aussi important, pourront être de quelque utilité. C'est ici un secret que je vous confie, & que vous voudrez bien garder. Favorisez-moi, je vous supplie, de vos lumieres & de vos avis, pour que je puisse traiter une pareille matiere avec intérêt & avec vérité; & souffrez qu'en vous baisant humblement les mains, je vous réitere les sentimens d'attachement, d'estime & de respect avec lesquels je suis, &c.

A Rome, le 1 Juin 1742.

LETTRE CLVII.

Au même.

M. R. P.

Je ſuis obligé de vous confeſſer le peu de mérite qui ſe trouve en moi, & pour vous faire perdre la trop bonne opinion que vous en avez, & pour refuſer le travail auquel vous voulez m'appliquer. Je ne redoute point la peine ; mais encore faut-il avoir la capacité requiſe pour faire un ouvrage digne de ſoutenir l'analyſe de la critique & de la raiſon.

Si j'ai prêté ma plume au deſir du cardinal Cibo, c'eſt qu'il s'agiſſoit d'un ſujet facile à traiter, où l'art oratoire & le goût n'étoient pour rien. Je lis toujours les meilleurs livres poſſibles, & je m'applique ſans relâche à l'hiſtoire chronologique de l'égliſe, comme à l'un des meilleurs appuis de la religion.

Je voudrois bien pouvoir ne point me brouiller avec Ariſtote, & ſur-tout avec Scot, à raiſon de l'ancienne connoiſſance & de la confraternité ; mais à chaque moment je ſuis obligé de les laiſſer en chemin pour prendre des routes plus ſûres & beaucoup mieux allignées. Notre ſiecle

n'eſt pas la ſaiſon des pointilleuſes ſubtilités : on y veut de la ſubſtance & des vérités, plutôt que des diſtinctions & des mots. Eh ! pourquoi s'entortiller pour dire dss choſes ſimples, & ne pas s'énoncer auſſi clairement en philoſophant, qu'en vous aſſurant de la haute eſtime avec laquelle je ſuis de tout mon cœur, &c.

A Rome, le 2 Juillet 1742.

LETTRE CLVIII.

*A M. l'Abbé * * *.*

PUiſque vous me conſultez, mon cher abbé, ſur le diſcours que vous m'avez fait paſſer, je vous dirai qu'il ſent trop le rhétoricien, & qu'il y manque cette forte éloquence qu'on doit employer, quand on parle des maîtres du monde. Il faut tâcher de s'élever en eſprit, autant qu'ils le ſont en dignité, & faire ſortir du ſein de la religion même, de grands traits qui les repréſentent comme les images du Dieu vivant.

Vous avez le plus beau ſujet à traiter. Le reſpect & l'obéiſſance qu'on doit aux rois, prennent leur ſource dans l'Eternel même, qui veut qu'on honore ceux qu'il a revêtus de ſon autorité ; & d'ailleurs

combien de choſes le cœur ne dit-il pas, quand il s'agit de faire l'éloge de nos peres, de nos maîtres, de nos tuteurs! L'exiſtence des peuples n'eſt complette, que lorſquelle eſt intimement unie à celle des princes qui les gouvernent. Alors c'eſt un tout qui retrace l'harmonie du ciel, & qui répand de toutes parts l'alégreſſe & la félicité.

Je ſuis content du morceau qui peint les horreurs de l'anarchie, & qui démontre qu'il n'y a réellement aucun cas, aucune circonſtance, aucun temps, aucune occaſion, où il ſoit permis de ſe révolter contre l'autorité.

L'obéiſſance qu'on doit aux rois & à ceux qui les repréſentent, tient eſſentiellement à celle qu'on rend à Dieu, & plus on eſt chrétien, plus on honore la royauté. Tertullien, dans ſon apologie en faveur du chriſtianiſme, peint les fideles de ſon temps, comme les ſujets les plus attachés à leurs princes, les plus attentifs à prier pour eux, & les plus exacts à payer les impôts. Jeſus-Chriſt met ſur la même ligne, & la ſoumiſſion qu'on doit aux monarques, & celle qu'on doit à l'Eternel: *Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, & à Céſar ce qui appartient à Céſar.* Point d'excuſe, point de prétexte, point de raiſon pour s'en diſ-

penser. J'ai été attendri, je vous l'avoue, en lisant l'article où vous dites qu'il n'a jamais été plus doux d'obéir à ses princes que dans ces temps heureux, où ils se communiquent sans réserve, & où ils s'occupent tous du bonheur de leurs sujets.

Il est vrai que vous avez pu mieux qu'un autre traiter un pareil sujet, puisque vous vivez sous les yeux d'un monarque (*Dom Carlos, alors roi de Naples, actuellement Roi d'Espagne*), qui, par son esprit d'ordre, de clémence & d'équité, fait régner avec lui toutes les vertus. Naples, comme vous le dites très-bien, se félicite moins des beautés que le sol & le climat lui prodiguent en abondance, que d'un regne aussi équitable & aussi doux; c'est par-là que je finirois mon discours : le reste est superflu. Il est important pour un orateur comme pour un poëte, de savoir s'arrêter à propos. Le panégirique de Trajan, tout beau qu'il est, m'a toujours paru trop long. Il y a même à l'égard des plus belles choses, une certaine satiété qui doit nous engager à être sobres dans notre maniere d'écrire & de discourir, quand nous employons les charmes de l'éloquence & les élans du génie. Un parterre est toujours moins étendu qu'un jardin : les fleurs flattent plus agréablement les yeux, lorsqu'on ne les voit qu'en petite quantité.

Le ciel quoiqu'enrichi d'un nombre infini d'étoiles, n'en offre à notre vue qu'un nombre déterminé. Les meilleurs prédicateurs nous laſſent, lorſqu'ils paſſent les bornes d'un diſcours. L'éloquence n'eſt énergique qu'autant qu'elle exprime la chaleur & la rapidité du feu. J'ai entendu reprocher à nos illuminatirns, comme à nos plus beaux feux d'artifice, de durer trop long-temps. L'admiration, ce ſentiment qui ſuſpend l'activité de l'ame & des ſens, eſt toujours d'une courte durée, & l'on eſt aſſuré de n'être plus que foiblement ému, dès qu'il vient à finir. Il y avoit un de nos peres à Pologne qui n'étoit jamais plus d'une demi-heure en chaire, quoiqu'il fût l'homme le plus éloquent; mais l'on diſoit de lui, qu'il n'y paroiſſoit que pour éclairer & pour tonner. C'étoit la plus belle tempête, quand il peignoit les horreurs du péché, & le plus beau ciel, quand il faiſoit voir les charmes de la vertu. Vous trouverez mes notes ſur votre diſcours à la fin du cahier: ſi vous n'en êtes pas content, vous le ferez au moins des ſentimens avec leſquels je ſuis pour la vie, &c.

A Rome, le 7 Novembre 1752.

LETTRE CLIX.

Au Duc de MATTALONE CARAFFA.

ILLUSTRISSIME SEIGNEUR,

Je viens de recevoir dans la minute les livres qu'on vous envoie de Paris, avec ceux que j'avois demandés. Je suis charmé que cette occasion me renouvelle le plaisir que j'eus de vous rendre mes hommages, lorsqu'à votre retour de France vous passâtes par cette capitale. Alors je vous admirai comme un seigneur que l'aménité françoise & le génie napolitain plaçoient parmi nos personnages les plus intéressans & les plus desirés.

Dom Diomede, votre très-cher frere, se porte bien; & le college Clementin m'a rendu les meilleurs témoignages de son application & de sa sagesse. Il n'oublie point qu'il tient par la naissance à la maison Colonna, par les alliances à la maison Borgheſe, & qu'il doit en conséquence travailler doublement à soutenir avec éclat d'aussi grands avantages.

Je rendrai témoignage à qui voudra l'entendre, que les livres venus de Paris à votre adresse, ne sont ni profanes,

ni

ni frivoles ; & que par la raiſon qu'on doit bien juger d'un homme qui aime les bons ouvrages, il eſt impoſſible qu'on n'ait pas de vous la meilleure opinion.

Quant à moi, il me ſeroit impoſſible d'étendre plus loin le reſpect & l'eſtime avec leſquels j'ai l'honneur d'être, Seigneur illuſtriſſime, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 16 Juin 1753.

LETTRE CLX.

Au même.

ON n'a rien retenu à la douane des livres qui vous étoient adreſſés. Outre qu'ils ne ſont pas dans le cas d'être arrêtés, je les aurois réclamés ; & comme conſulteur du Saint-Office, mes remontrances n'euſſent pas été ſans effet.

Je deſire de tout mon cœur, que vous puiſſiez édifier le monde, autant que vous ſavez lui plaire, & que vous ajoutiez à la gloire des grands hommes de votre maiſon & de la nation, celle de leur reſſembler. Le public eſt en droit de vous ſommer de marcher ſur leurs pas. Les grands Seigneurs ont des engagemens, qu'ils ne

peuvent se dispenser de remplir, sans manquer à la patrie, à la postérité, & à la religion sur-tout, qui a droit d'exiger de grands exemples de la part de ceux dont le nom imprime du respect.

Quand on est excité par les motifs de la religion & de l'humanité, on fait des prodiges, on s'arrache des bras de la mollesse, pour passer dans le sein de la véritable grandeur. Si vous trouvez que je sors de ma place en vous insinuant cette morale, je m'y remets sur le champ, en me disant avec tout le respect possible, monsieur le Duc,

Votre très-humble, &c.

A Rome, le 26 Août 1753.

LETTRE CLXI.

A l'Abbé RUGGIERI.

VOici bientôt le moment de répondre sur l'affaire que nous avons entamée, & qui va finir. Il est très-permis de douter de la décision qui sortira de la bouche des députés, d'autant mieux que le frere Laurent, (*il parle ici de lui-même*) fait parfaitement ce que semble promettre le conseil de plusieurs personnes réunies. Un

allemand flatté de l'espoir de gagner un procès pendant au tribunal de Milan, à raison de la bonne volonté que lui avoit montré chacun des juges en particulier, s'écria tout franchement, en entendant prononcer la sentence qui le condamnoit : *Senatores boni viri, sed Senatus mala bestia* : Les Sénateurs sont de braves gens, mais le Sénat est une méchante bête. Réglez-vous là-dessus, & commandez-moi tout ce qu'il vous plaira.

Au Couvent des SS. Apôtres, le 10 de l'an 1759.

LETTRE CLXII.

Au même.

SI je vous ennuie, je suis encore plus ennuié que vous. De grace, mon cher abbé Ruggieri, ne permettez pas que le jour de demain se passe sans avoir l'ordre de la Propagande pour les quatre cents écus en question. Souvenez-vous qu'on écrit à Urbino, que le paiement étoit prêt pour tout endroit où l'on voudroit faire payer. Je ne voudrois pas faire un mauvais personnage à l'égard de certaines gens qui ont la langue longue d'une aune, & les dents les plus aigues.

Si je n'ai pas voulu recevoir avant ſon échéance le papier que j'attends, qu'au moins je le reçoive demain, jour où il écheoit. Votre ſerviteur, & votre ami le Frere Laurent.

Ce 27 Mars 1759, à l'entrée de la nuit.

LETTRE CLXIII.

*Au R. P. D***.*

JE vous apprends tout bas que je viens d'être nommé cardinal. Tâchez de vous gliſſer dans ma cellule ſans être apperçu. J'ai beſoin de votre préſence pour me conſoler : j'ai la plus grande antipathie pour les honneurs ; & l'on me fait le plus grand mal poſſible, en voulant me faire le plus grand bien. Outre que je n'ai point de quoi répondre aux éminentes vertus de ceux dont je vais être confrere, & que de ce côté-là, je mourrai surement inſolvable ; je vois mon repos s'enfuir à tire d'aile. Adieu ; je vous attends ce matin à onze heures.

P. S. Ce qui me conſole, c'eſt que, quand on m'a annoncé ma promotion, j'ai été auſſi ſurpris qu'on le ſera dans Rome. Encore une fois, venez me con-

foler: votre grand collegue, qui n'a réellement d'autre grandeur que ses six pieds, ne manquera pas de s'écrier : *Cela n'est pas possible* ! Il courra vîte aux ..... pour leur apprendre cette nouvelle ; mais ce sont des curieux à qui l'on n'apprend rien.

LETTRE CLXIV.

Au R. P. EDMONDE REIN, Profès de l'Ordre de Cîteaux à Ebrac, actuellement Conseiller Ecclésiastique de Fulde, & Bailli à Ebrac.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

J'ai reçu dans son temps, & lorsque j'étois encore dans la campagne, la lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire, le 12 sept. dernier, dans laquelle vous m'exprimez de la maniere la plus touchante votre vive amitié : comptez, je vous prie, sur le retour le plus sincere de ma part, & sur le desir que j'ai de vous en convaincre efficacement.

Vous êtes heureusement pour moi à la veille de faire mentir le proverbe qui dit, *pro toto mundo Romam non ibo se-*

cundò, (1) puisque la cause de..... nous procurera bientôt le plaisir de vous revoir ici ; alors ma joie n'aura plus de bornes, & j'aurai l'occasion de reconnoître tous les services que vous m'avez rendus. Comme vous avez une très-grande influence dans votre ordre, votre présence fera ici le meilleur effet.

Quand pouvons-nous précisément espérer le bonheur de vous embrasser ? Assurez N. N. de toute ma vénération. J'aime à me persuader que le prince aura reçu dans le courant de mai, ma lettre d'actions de graces. Mettez-vous bien dans l'esprit comme dans le cœur, que je suis irrévocablement pour toute la vie, avec la plus sincere & la plus tendre amitié, votre affectionné, &c.

A Rome, ce 12 Octobre 1759.

LETTRE CLXV.

Au même.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

C'EST réellement un malheur pour pour moi, qui desirerois vous voir conti-

(1) Je ne retournerois pas à Rome pour tout l'or du monde.

nuellement ici, de vous savoir si vivement attaché aux intérêts de l'abbaye d'Ebrac. Les affaires de votre maison ne pourroient-elles donc pas être confiées à quelqu'autre religieux ? Hélas ! non : on y connoît vos talens, votre esprit, votre intégrité, au point qu'il faut que je me fâche contre votre mérite qui vous tient si loin de nous. Ne voilà-t-il pas encore qu'il va vous conduire en France, & nous priver du bonheur de vous voir cette année, comme je l'espérois ?

Je vous souhaite le voyage le plus heureux, la santé la plus florissante, & le succès le plus avantageux : c'est travailler pour soi-même, que de travailler pour son ordre ; motif puissant qui demande tous vos soins, & qui m'engage à vous prouver plus que jamais toute l'affection avec laquelle je suis de tout mon cœur, &c.

LETTRE CLXVI.

Au même.

VOus voilà servi selon vos desirs : je vous envoie la permission de lire, & de retenir les livres défendus avec toute l'extension que vous pouvez souhaiter.

Le cardinal Galli croit obliger votre

ordre, en accordant la liberté à tous les religieux qui le desirent, d'embrasser une regle plus austere; & il pense, outre cela, contribuer à l'amendement du sujet en question, en lui procurant l'occasion de mener une vie mortifiée, pour réformer ses mauvais penchans. Je vous rends ce qu'il m'a dit mot pour mot.

Si je puis vous être de quelqu'autre utilité dans tout ce qui concerne les affaires de votre ordre, employez-moi sans réserve, comme étant de toute mon ame, & pour toujours votre affectionné serviteur.

A Rome, le 14 Mai 1761.

LETTRE CLXVII.

Au même.

LEs trois lettres que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire dans le courant du .., .. mois de décembre dernier, me sont toutes parvenues comme vous le desiriez. J'ai attendu pour répondre aux deux premieres, que j'eusse pris des arrangemens pour vous donner des nouvelles sûres du que vous m'avez demandé; & j'allois vous répondre, quand j'ai reçu votre troisieme épître pleine d'amitié, & de sou-

haits pour ma conſervation. Recevez-en, non tous mes remercîmens, car il y en auroit trop, mais tous ceux que je puis vous tracer ici : perſuadez-vous bien que je ne connois point de bornes à l'amitié que je vous ai vouée, & que je m'eſtimerois le plus heureux des hommes, ſi je pouvois vous en donner des preuves. Venez donc à Rome, pour que j'aie la ſatisfaction de vous embraſſer, & de vous dire & redire combien je ſuis de tout mon cœur, & inclusivement juſqu'au tombeau, votre affectionné ſerviteur.

A Rome, le 15 Juillet 1762.

LETTRE CLXVIII.

Au même.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

La lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire le 28 février dernier, m'a comblé de joie : j'étois alors fort inquiet de votre ſanté, & j'allois même juſqu'à croire que vous m'aviez oublié, ſans pouvoir en deviner la raiſon. Enfin j'ai été heureuſement détrompé.

C'eſt avec raiſon que Seneque dit une choſe qu'on peut appliquer à la circonſ-

tance où vous vous trouvez : *Cum celeritate temporis utendum, velocitate certandum est* (1). L'usage que vous avez fait de . . . . . les momens que vous avez envisagés . . . . . Tout annonce votre esprit, votre dextérité, & que personne ne sait mieux que vous faire les choses à propos.

La fin de cette lettre sera semblable au commencement, pleine de la considération, & de l'attachement, &c.

A Rome, ce 14 Mars 1763.

LETTRE CLXIX.

Au même.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

Je vous envoie, d'après votre demande, la plus ample permission, pour les deux religieux que vous m'avez désignés, de lire les ouvrages prohibés. Je n'ai fait aucune démarche pour la procurer au frere Arnold Fahkner, parce qu'on n'est pas dans l'usage de l'accorder

(1) Lorsque le temps presse, il faut joûter de viteſſe.

à ceux qui n'ont pas un emploi qui le requiert, ni une atteſtation de l'ordinaire.

Je vous rends mille graces des indications que vous me donnez : je vous prie de me continuer cette faveur, & de m'adreſſer vos lettres par la voie de M. l'abbé Scioderon.

A Rome, le 3 Mars 1764.

LETTRE CLXX.

Au même.

AYant été obligé de me rendre auprès de ſa Sainteté, pour lui parler d'une affaire importante; elle me demanda avec un air d'intérêt de vos nouvelles ; & ſur ce que je lui dis que vous deviez vous trouver à Rome au mois de ſeptembre, au cas que le R. P. Abbé vous en accordât la permiſſion ; elle me dit d'un air riant, *nous ſavons cela.*

Je m'informerai avec le plus grand ſoin de l'arrivée du cher Baron, pour lui donner des preuves de mon eſtime. Quant au canonicat de ..... je m'en tiens aux lettres que je vous ai écrites touchant cet article, ainſi que vous devez en fait d'amitié, vous en rapporter à mon cœur qui vous répete avec le plus grand plaiſir, &c.

A Rome, le 4 Mai. 1764.

LETTRE CLXXI.

Au même.

LEs vœux que vous avez formés pour moi au renouvellement de l'année, excitent la plus juſte reconnoiſſance & la plus vive ſenſibilité. Je les défie d'être plus ardens & plus étendus que ceux que j'adreſſe au Ciel, pour tout ce qui peut vous être utile & dans ce monde & dans l'autre. Je vous prie de vouloir bien me rappeller dans le précieux ſouvenir de meſſieurs vos aimables chanoines. Il m'eſt impoſſible de vous rendre toute l'amitié avec laquelle je ſerai éternellement votre affectionné ſerviteur.

A Rome, ce 18 Février 1765.

LETTRE CLXXII.

Au même.

VOtre derniere m'a tellement conſolé & réjoui, que j'ai fait part de ma ſatisfaction à pluſieurs de nos amis, tant j'étois tranſporté du doux plaiſir de recevoir des marques de votre précieuſe amitié, d'autant plus flatteuſe à mes yeux,

que je les mérite moins. Quoique j'aie différé de vous répondre, je n'ai jamais perdu de vue l'attachement qui nous lie depuis plusieurs années, & il n'a pas moins fallu que mes affaires & mes emplois, pour m'empêcher de vous en assurer ; car il n'y a ni temps ni éloignement qui puissent altérer en la moindre chose les sentimens que je vous dois.

Aussi me suis-je souvenu de vous à l'autel, devant celui qui doit être le principe & le lien de tous les vrais amis ; de sorte que si vous êtes loin de mes yeux, vous ne l'êtes sûrement pas de mon cœur. Mon ame sera vraiment satisfaite, quand j'aurai le plaisir de vous voir, de vous entendre & de vous embrasser.

Qui sait ..... ? *non est abbreviata manus Domini :* Le bras de Dieu n'est pas raccourci.

Je me réjouis de vous savoir à Ebrac, content de votre nouvelle dignité ; mais je voudrois savoir, pour ma consolation, quels en sont les charges & les privileges.

J'ai reçu votre lettre par la voie de Naples. Adieu, mon cher Edmonde ; conservez-moi dans votre souvenir ; aimez-moi comme je vous aime, & ne cessez pas de me recommander à Dieu

dans vos oraisons & saints sacrifices. C'est le moyen le plus admirable & le plus sûr de me prouver votre amitié, & d'exciter en moi la reconnoissance & l'affection avec lesquelles je suis, &c.

A Rome, ce 11 *Octobre* 1765.

LETTRE CLXXIII.

Au même.

JE reçois tout présentement votre précieuse lettre, datée du 29 du courant; & je présume que dans ce moment même on doit vous en remettre une de M. le le cardinal - secretaire d'état, à qui je communiquai votre départ pour Rome, malgré l'hiver qui nous menace.

Vous ne pourriez mieux faire, au cas que la résidence qu'il doit à son église en qualité de chanoine, ne soit pas un obstacle, que de vous associer pour compagnon de voyage, le très - cher abbé Balbey, que je salue de tout mon cœur. Alors il seroit bien agréable de répéter tous ensemble le vieux proverbe, que, si les montagnes ne se rencontrent pas, les hommes ont cet avantage.

Je me fais d'avance un vrai plaisir, & une véritable fête de vous embrasser à

Rome pour la troiſieme fois. Votre voyage ne peut manquer d'avoir le plus heureux ſuccès ſi mes deſirs ſont exaucés.

Le ſaint Pere eſt actuellement en villégiature à Caſtelgandolfe ; & cette ſaiſon arrête le cours des différentes affaires ; mais il n'en eſt pas de même de mon amitié pour vous, que rien ne peut interrompre, & qui égale la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis de toute mon ame, votre affectionné ſerviteur.

A Rome, le 14 Octobre 1766.

LETTRE CLXXIV.

*Au R. P. ***. à Milan.*

M. R. P.

Je crois avoir diſſipé toutes les préventions que M. le cardinal.... avoit contre vous. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que j'ai plaidé votre cauſe avec plus de chaleur que ſi c'eût été la mienne propre. Il écrira en Eſpagne en votre faveur, & je ne doute point que les eſpagnols, dont la magnanimité répond à l'équité, ne vous accordent ce que vous avez droit de demander. Il s'agira de bien choiſir votre temps ; car il arrive ſouvent qu'on

nous refuse, uniquement parce que nous ne saisissons pas le moment favorable.

Le séjour que vous devez faire à Milan, vous procurera l'occasion d'y voir de belles choses, qui dans le temps que j'y vivois, m'ont beaucoup affecté : c'est une ville où l'on respire l'aisance & la gaieté, parce qu'on vit sous la domination d'une souveraine qui s'occupe sans relâche du bonheur de ses sujets, & qui ne se croit heureuse, qu'autant qu'ils sont contens.

Je vous exhorte à voir son ministre M. le comte Firmian, qui, par ses connoissances & par ses vertus, honore tout à la fois, la religion, la science & l'humanité.

Dites à notre bon pere Barnabite de ma part, qu'il aura la permission de venir à Rome incessamment, & que je me ferai un vrai plaisir de le voir, pourvu (soit dit entre nous) qu'il soit plus laconique dans ses discours, que dans ses lettres. Il se croit obligé de me faire des complimens à perte d'haleine, à moi qui n'en mérite aucun, & qui voudrois qu'on ne m'en fît jamais.

Vous n'aurez sûrement pas manqué d'aller visiter l'eglise où S. Augustin reçut le sceau du chrétien. C'est un lieu où j'épanchai souvent mon ame, en demandant

à

à Dieu qu'il me donnât une petite étincelle du feu céleſte qui dévoroit ce grand docteur, & qui le rendit ſi zélé pour les intérêts de la grace de Jeſus-Chriſt.

La perſonne dont vous me parlez eſt réellement fort inſtruite; mais elle n'approche pas de notre ami, que je regarde ſans prévention comme un prodige dans la partie des mathématiques & & de l'aſtronomie: ce qu'il y a de bon, c'eſt qu'il le laiſſe dire aux autres, & qu'il ne s'apperçoit pas lui-même de ce qu'il vaut.

Je tâche de réparer les breches que vous avez faites à ma bibliotheque, ſans en pouvoir faire à l'amitié que je vous ai vouée pour la vie, & avec laquelle je ſuis de tout mon cœur, votre affectionné, &c.

A Rome, au Couvent des SS. Apôtres, ce 27 Avril 1768.

LETTRE CLXXV.

Au même.

M. R P.

Je vous avois bien dit que M. le cardinal..... n'étoit plus prévenu. Il a l'ame grande, & conſéquemment fort au-deſſus

de tout ce qui respire la calomnie & la délation. Il n'en est pas de même du ..... dont l'esprit est aussi rétréci que le cœur, & qui morcele les plus grandes choses, pour ne les voir qu'en petit. Il fait de la religion, ce chef-d'œuvre si vaste & si sublime, un composé de toutes les minuties que l'évangile proscrit.

Vous devez vous consoler de quitter les italiens, dès que vous passez chez les espagnols. Ils ont entr'eux beaucoup d'analogie, ce qui se remarque dans leurs mœurs, dans leur imagination & dans leurs écrits. J'ai fait cette observation dans nos chapitres généraux, où nos députés d'Espagne m'ont toujours étonné par leur profondeur & par leur élévation. *Mettez une plume, un pinceau, un compas à la main des Espagnols*, me disoit le cardinal Portocarréro qui avoit des bontés pour moi, *& je vous réponds que leur tête les servira bien quand il s'agira d'exécuter.*

Constituez-moi votre agent pour toutes vos affaires, & pour toutes vos commissions; j'accepte cet emploi, mais aux conditions que je serai compris dans vos prieres, & que vous vous souviendrez devant le Seigneur de ce pauvre Ganganelli qui vous aime si sincérement. Tâchez de ranimer les études parmi vos

confreres : donnez-leur horreur de l'ambition, en leur inſpirant beaucoup d'émulation

J'aime à voir proſpérer mon ordre du côté de la ſcience & de la vertu, comme lui devant tout, & comme ne pouvant jamais l'oublier. J'y ai vu des hommes qui me confondent, qui m'humilent, & qui me ſouffroient avec la plus grande bonté, dans le remps que j'étois plein d'imperfections. Je les porte dans mon cœur, & rien ne peut les en ôter.

Aſſurez tous ceux qui ſe ſouviennent encore de moi, qu'à la différence d'un ſeul chapeau, je ſuis tout ce que j'étois, toujours auſſi ſimple, & toujours auſſi gai.

J'aurai ſoin que la commiſſion qu'on vous a donnée ſe faſſe auprès du P. Pacciaudi (Théatin), dont le mérite m'eſt connu depuis long-temps. Il partage avec pluſieurs de ſes confreres, des connoiſſances auſſi agréables qu'utiles, & qui lui ont attiré l'eſtime de pluſieurs ſouverains.

Je ne vous oblierai point auprès du R. P. Jacquier, qui honore tout à la fois l'ordre des Minimes, la France & l'Italie, comme je m'honore moi-même en vous aſſurant de toute l'eſtime avec laquelle je ſuis votre affectionné, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, le 31 Mai 1758.

LETTRE CLXXVI.

Au Supérieur d'une Communauté de Paris.

M. R. P.

Vous ne pouviez pas vous adreſſer à un homme plus ſincérement ami des ordres religieux : mais je penſe que la commiſſion que vous redoutez, & dont vous vous plaignez ſi vivement, ne s'appliquera qu'à réformer des abus que vous déplorez ſûrement vous-même, & qui ſont inſéparables de l'humanité.

Les ſociétés les plus ſaintes, comme les reſſorts des machines les plus artiſtement travaillées, ſe relâchent imperceptiblement. C'eſt une ſuite de l'humanité : qui doit nous donner la plus foible idée de nous-mêmes, & la plus haute idée de Dieu,

Il ſeroit très-fâcheux qu'on vînt à renverſer les regles fondamentales des ordres religieux, *quod Deus avertat !* (1) Quoi qu'en diſe la malignité, ils ſont une digue contre le torrent des vices &

[1] Dieu nous en préſerve !

des erreurs; mais il faut vous confier en celui qui soutient les édifices bâtis sur la charité, & dans l'auguste maison de Bourbon, qui, protectrice de tous les vrais fideles, mérite à tant de titres, ceux de *de roi très-chrétien*, & de *roi très-catholique*. On ne peut lire l'histoire de l'église sans admirer son zele toujours soutenu, & toujours actif pour les intérêts de la religion.

Je ne suis point surpris de la protection ouverte que vous accorde Mr. l'archevêque de Paris. Il connoît le bien que vous faites dans son diocese, & cela est digne de sa haute piété. Méritez de plus en plus ses bontés, en ne cessant d'instruire & d'édifier, & en réformant vous-même ce qui pourroit vous attirer des reproches de la part de ceux qui ne sont pas bien intentionnés. Le Saint Pere, dont le zele est connu de toute l'église, veille pour vous; & il m'a dit dans la derniere conférence à votre sujet, qu'il seroit auprès des princes votre bouclier, au cas qu'on voulût dénaturer les différens instituts. D'ailleurs, je ne puis me persuader que des évêques qui vous emploient, & qui connoissent votre utilité, travaillent, pour prix de votre salaire, à aggraver votre joug, & à vous humilier. Si je n'écris point aux prélats que vous m'indiquez, c'est que leur

amour pour la religion, m'eſt un garant qu'ils ne nuiront point aux ordres religieux : s'ils avoient à ſe plaindre de vous, je ſuis convaincu, que vous feriez tous vos efforts pour les mettre dans le cas de vous rendre leurs bontés. Je prie le Seigneur, que les choſes ſe pacifient, & que le clergé ſéculier & régulier de France, qui fut toujours ſi célebre, travaille dans un ſaint concert à édifier les fideles, & à déſarmer les incrédules, Les bons exemples ſont les meilleurs argumens qu'on puiſſe offrir à ceux qui attaquent la religion.

Soyez perſuadé que je ſuis dans toute l'effuſion de mon cœur, & avec le plus grand deſir de vous ſavoir tranquille & content, M. R. P. votre affectionné ſerviteur F. Laurent, *Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 21 de l'an 1769.

LETTRE CLXXVII.

*Au R. P. ***.*

PUiſque c'eſt dans mon cœur que vous voulez bien dépoſer vos chagrins, je vous dirai très-cordialement, mon cher confrere & mon cher ami, qu'il ne dépend que de vous de les diminuer. Peut être

votre pere gardien a-t-il mis un peu d'amertume dans les avis qu'il vous a donnés ; mais cela n'empêche pas qu'il n'ait raiſon. Quand on a la regle pour ſoi, l'on eſt bien fort ; & vous ne pouvez la méconnoître dans les reproches qu'il vous fait.

Vous n'avez pas fait vœu d'être muſicien, mais d'être religieux ; &, quoique la muſique ſoit une choſe très-innocente en elle-même, & qu'elle nous exprime cette parfaite harmonie qui regne ſur la terre & dans le ciel, elle devient nuiſible, dès qu'elle vous enleve le temps deſtiné à la lecture & à la priere.

J'aurois plus mauvaiſe grace qu'un autre, de crier contre la muſique, m'étant autrefois appliqué à toucher l'orgue, où je trouvois d'autant plus de plaiſir, que cet admirable inſtrument, toujours conſacré aux louanges du Seigneur, n'eſt jamais employé à des concerts profanes ; mais je me rendis à la regle & à la raiſon.

Je vous conjure donc, mon cher ami, de ne donner à la muſique que le temps de la récréation, & de ne pas toujours avoir votre ame au bout de vos doigts. J'écrirai à votre pere gardien, pour qu'il vous rendre toute ſon amitié, quand j'aurai reçu une lettre par laquelle vous m'aſ-

surerez que vous ne serez musicien que par intervalle, & avec modération.

La piété vous appelle, les sciences vous invitent à quelque chose de plus grand, & mon cœur où vous vivez, autant qu'en vous-même, vous engage à suivre mes conseils.

Allons, mon cher ami; reprenons courage. Le silence, la concorde, l'obéissance, forment la meilleure harmonie qu'un chrétien, & sur-tout un religieux puisse desirer. Je vous embrasse tendrement, fâché de ne pouvoir vous dire à l'oreille combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche, combien je suis votre affectionné serviteur.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 9 Avril 1744.

LETTRE CLXXVIII.

*Au R. P. S.***.*

M. R. P.

Ce jour même, où je pars d'Albano, & où vous devez quitter Rome, je vous réitere mes sentimens d'estime & de respect, tant je vous suis sincérement attaché.

Allant

Allant ce matin à l'église des RR. PP. Réformés, en habit de voyage, sans aucune intention de me faire voir, notre Saint-Pere m'a apperçu, m'a appellé, & a daigné s'entretenir avec moi dans la sacristie, une grosse demi-heure. La conversation n'a roulé que sur notre R. P. Général (*le Pere Jean-Baptiste Costanzo*) pour qui j'ai obtenu la grace qu'il desiroit. Vous ne pouvez vous imaginer avec quelle effusion de cœur le pape m'a exprimé ses sentimens d'estime & d'attachement envers ce digne & respectable religieux.

Je me hâte de lui en faire part pour sa propre consolation, & pour nous confirmer de plus en plus dans l'opinion où nous sommes, que nos suffrages, ainsi que ceux de tous nos amis, ne pouvoient choisir un plus digne sujet.

Fasse le ciel que votre voyage soit heureux, & qu'il ne vous fasse point oublier que je serai jusqu'au dernier soupir de ma vie, comme j'ai toujours été, plein de respect pour vos ordres, plein d'attachement pour votre personne, &c!

A Albano, ce 15 Juin 1753.

LETTRE CLXXIX.

Au même.

M. R. P.

Je me suis en quelque sorte conformé à vos desirs, relativement au R. P. Maître, Costanzo, touchant l'affaire en question; & j'ai parlé pour cet effet au secretaire du Comte de Riviéra, afin qu'il soit pleinement informé des éminentes vertu de ce révérend pere, & qu'il en instruise ensuite Sa Majesté.

Je n'irai pas plus avant, d'autant mieux que ce n'est qu'à votre sollicitation que j'ai agi dans cette affaire, voulant vous montrer que je suis très-éloigné d'apporter aucun obstacle à l'élévation du R. P. Costanzo, au cas que Dieu l'appelle au gouvernement de quelque église.

Cependant je ne verrois pas avec plaisir ce vénérable religieux sortir de l'ordre, ni même de la ville d'Assise, où il est content, & où il jouit de la considération de tous ceux qui le possedent.

Ma maniere de penser correspond parfaitement à la sienne: car je sais, à n'en pouvoir douter, que loin d'ambitionner aucune dignité, il vouloit même faire un vœu de n'en accepter aucune.

Vous pouvez juger par cette conduite que je vous fais, combien je suis réellement attaché à ce digne religieux; & combien je suis sincérement disposé à vous obliger dans tout ce qui dépendra de moi, & à vous prouver toute la tendresse avec laquelle je suis de tout mon cœur votre affectionné *le Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 28 Mars 1761.

LETTRE CLXXX.

*Au Chevalier ***.*

MONSIEUR,

Je suis aussi affligé que vous-même des malheurs dont vous vous plaignez : vous trouverez dans la religion le vrai moyen de les oublier. Quelque chose que puissent dire ses ennemis, ils ne lui enleveront jamais le précieux avantage d'étouffer les chagrins, de relever les espérances, & de rendre le calme & la paix.

La conduite de votre beau-frere est déplorable ; & cependant il faut lui pardonner, parce qu'on est chrétien. Je suis d'avis que vous le rappelliez à lui-même ;

à force de le combler d'honnêtetés : *Caritas omnia suffert.... non irritatur* (1).

Répétez encore une fois, je vous prie, mes longs remercîmens au très-cher cousin pour le très-excellent tabac dont il m'a gratifié. Il me prend par le nez, après m'avoir pris par le cœur ; aussi suis-je tout à lui. Je l'admire avec sa fortune & à son âge, d'avoir trouvé le moyen de vivre en chartreux au milieu d'une maison bruïante & d'une ville tumultueuse.

Vous eûtes un tort réel de ne pas parler dans le temps à M l'abbé de Véri (*l'Auditeur de Rote*) de l'affaire en question. Nous avions auprès de lui trois amis puissants, & qui vous auroient sûrement bien servi, son esprit, son intégrité, & son empressement à obliger : comme vous avez en moi trois titres, pour vous être à jamais dévoué, l'estime, la reconnoissance, & l'amitié avec lesquelles je suis de tout mon cœur votre très-affectionné serviteur, *le Card. Ganganelli.*

A Rome, le 5 Juilet 1768.

---

[1] La charité souffre tout... elle ne s'aigrit point.

LETTRE CLXXXI.

*A M.***.*

MONSIEUR,

Perſonne n'eſt plus porté que moi à excuſer les défauts du prochain ; mais c'en eſt un très-grand à mes yeux que l'empreſſement à vouloir confeſſer. On ne cherche point à s'ingérer dans le miniſtere, quand on en connoît les redoutables fonctions. Le P. *** peut être un bon religieux tant qu'il vous plaira ; mais il aime trop à diriger les conſciences, pour ne pas agir par quelque motif humain. Un digne Prêtre ne ſe charge qu'en tremblant du ſoin de conduire les ames. C'eſt à cela qu'on diſcerne les vrais miniſtres de l'évangile.

Je n'ai encore lu qu'un tiers du livre que vous m'avez fait paſſer. Je voudrois qu'on y eût diſtingué la philoſophie des abus qui la défigurent.

La philoſophie, en tant que l'amour de la ſageſſe, ne peut qu'honorer la raiſon & l'humanité ; & nous nous en ſerions apperçu plus que jamais dans ce ſiecle vraiment fécond en lumieres & en décou-

vertes, si l'on n'en avoit pas malheureusement abusé. Ainsi, c'est l'abus de la philosophie, & non la philosophie en elle-même qu'il faut attaquer. L'homme parfaitement philosophe adore Dieu, honore le culte qu'il a prescrit, & reconnoît avec un célebre écrivain de nos jours; que l'*évangile est le plus beau présent que Dieu ait fait aux hommes.*

Sans la philosophie, je veux dire sans cette science qui combine, qui analyse, qui raisonne, il n'y a ni principes, ni conséquences, ni bons ouvrages, ni bonne législation. Les païens ne furent pas coupables parce qu'ils étoient philosophes; mais parce qu'ayant connu Dieu, comme dit S. Paul, ils ne l'ont pas glorifié.

La philosophie est la base de la vraie religion, la foi étant étayée sur la raison. Aussi je suis très-persuadé que le nom de philosophe, à moins que ce ne soit en dérision, est très-mal appliqué à ceux qui osent attaquer le Christianisme, c'est-à-dire, cette lumiere divine qui rend l'homme ce qu'il doit être, & sans laquelle nous ne sommes qu'un abyme d'orgueil & de corruption.

Le tableau de l'Annonciation ne peut être fini que dans trois mois; mais par ce que j'en ai déja vu, il sera digne de votre attente & du peintre qui le fait.

Je compte voir notre Saint-Pere jeudi, & il saura ce que vous desirez qu'il sache. Je vous souhaite les bonnes fêtes ; & je vous assure que c'en est réellement une pour moi, quand je puis vous assurer de toute mon estime & de tout mon attachement.

A Rome, ce 19 Décembre 1757.

LETTRE CLXXXII.

Ecrite pendant sa maladie, à un religieux de ses amis.

JE suis réellement malade ; & ce qui me console, c'est que je n'ai point été au devant du mal, car j'ai toujours pensé que tout homme doit ménager sa santé.

La dévotion peu éclairée ne convient pas de cette vérité ; & cependant il est indubitable qu'en atterrant les sources de la vie, on s'expose à ne plus remplir ses devoirs, c'est-à-dire, à ne pouvoir aller à la messe quand on doit y aller, à ne pouvoir observer les abstinences prescrites par l'église, parce qu'on a fait des jeunes de surérogation, & qu'on a suivi un zele indiscret.

Les maladies, quand elles ne viennent d'aucun excès, & qu'elles nous ſont envoyées directement de Dieu, ſont la pénitence la plus propre à expier nos fautes & nos erreurs. Elles répandent une amertume ſalutaire ſur les plaiſirs de cette vie; elles rembruniſſent les objets qui paroiſſoient nous éblouir; elles nous détachent inſenſiblement de tout ce qui eſt mortel, & elles nous apprivoiſent avec la mort.

Je n'ai jamais mieux ſenti le néant de moi-même, que depuis l'époque de mon indiſpoſition: j'ai vu que mon corps n'eſt réellement qu'un édifice dont les murs écroulent au moment qu'on s'y attend le moins. Tantôt mon mal eſt aigu, & tantôt il paroit s'endormir; mais ce n'eſt que pour ſe réveiller avec plus de violence.

L'homme, dès le moment qu'il naît, devient tributaire de toutes les infirmités; il eſt expoſé à tous les accidens, & il peut regarder tout ce qui l'environne comme l'occaſion prochaine de ſa ruine. L'ame doit regagner ce que les ſens perdent. Quand le corps s'affoiblit, elle doit le quitter en eſprit, pour s'unir vivement à Dieu; c'eſt l'unique & vrai moyen de s'élever au deſſus des peines & des ſouffrances; car toute la félicité poſſible ſe

trouve en Dieu. La maladie la plus forte n'eſt qu'une légere piqueure pour un philoſophe chrétien, qui ne s'occupe que de choſes ſpirituelles. Si les ſtoïciens ſouffroient conſtamment ſans avoir d'autres motifs qu'un vain orgueil; c'eſt un opprobre pour des chrétiens, qui doivent toujours être ſur le calvaire avec leur chef, de ſuccomber à la violence du mal. Mais, hélas! on donne de beaux préceptes; & l'on n'eſt ſouvent intrépide que dans la ſpéculation. Je parle ici particuliérement de moi-même, qui après m'être dit les choſes les plus capables de me ſoutenir, m'occupe beaucoup plus que je ne devrois de mes douleurs. Cependant plus elles ſont vives, plus je devrois enviſager le ciel, le ſeul endroit où il n'y a ni peines ni maladies.

Vous me ferez plaiſir de venir me voir le plutôt que vous pourrez. Je voudrois que mes deſirs fuſſent des ailes pour vous tranſporter; vous ſeriez tout-à-l'heure ici. J'ai quelque choſe à vous dire qui ne s'écrit point, & qui eſt relatif à ma ſituation. Adieu.

LETTRE CLXXXIII.

Au même.

CE n'eſt plus qu'un ſquelette qui vous écrit, & qui remue à peine des doigts deſſéchés. Si je n'avois enviſagé que la gloire de ce monde, j'aurois dit à la mort, lorſqu'elle me préſenta un calice d'amertume, que ce calice s'éloigne de moi, *tranſeat à me calix iſte;* mais heureuſement je n'ai conſidéré que le ciel, & alors je me ſuis écrié: Que ce calice eſt brillant, & qu'il m'eſt agréable, *quàm præclarus eſt!*

Il eſt certain qu'aux yeux de la foi il n'y a pas un plus grand avantage que celui de s'unir à la mort avant qu'elle frappe ſon dernier coup. Depuis que je la ſens en moi-même, & que je la reſpire, elle n'a plus rien d'effrayant à mes yeux; & mes jours qui diminuent, me deviennent beaucoup plus précieux, en ce qu'ils m'approchent de l'éternité.

Ici mes douleurs trop violentes me forcent à quitter la plume, ne ſachant ni quand, ni ſi je la reprendrai.....

Un moment de calme, après ſept jours & ſept nuits paſſés dans les tourmens, me remet la plume à la main. Ce qui me

consolé, c'eſt que par une faveur toute céleſte mon ame ſe fortifie à meſure que mon corps dépérit. Il n'y a qu'une choſe qui m'afflige réellement, c'eſt de n'avoir pas fait tout le bien que j'aurois dû faire ; & c'eſt pourquoi je vous ſollicite vivement de prier Dieu qu'il me pardonne, & qu'il daigne accepter, en expiation de mes fautes, le peu de vie qui me reſte.

Si j'avois quelques intervalles de tranquillité, car mon eſprit n'eſt pas toujours à moi, j'écrirois à tous les fideles, comme leur pere & comme leur paſteur, pour leur recommander, avant de mourir, la paix & la charité, qui ſont la marque diſtinctive des chrétiens.

J'ai encore un autre engagement que je voudrois remplir envers l'ordre religieux qui m'a ſouffert dans ſon ſein pendant 36 ans ; je deſirerois, par un acte public, le remercier de la charité avec laquelle il a ſupporté mes imperfections.

Je meurs comme j'ai vécu, reconnoiſſant envers tous ceux qui mont fait du bien, & toujours votre ami. Oubliez-moi aux yeux des hommes devant qui je ne ſerai bientôt plus qu'un peu de pouſſiere ; mais ſouvenez-vous de moi devant Dieu, en qui j'ai mis toute mon eſpérance, pour n'être pas confondu dans l'éternité.

Il a voulu me faire connoître d'une

maniere terrible le néant des grandeurs, au milieu des grandeurs mêmes, en m'abreuvant le fiel & d'abſynthe. Que ſon nom ſoit béni : rien ne peut être plus heureux pour le vicaire de Jeſus-Chriſt, que de mourir ſur le calvaire comme ce divin Sauveur.

Si je n'ai plus la conſolation de vous voir je vous attendrai dans l'eternité, où j'eſpere que nous aurons le bonheur ineſtimable de nous retrouver en Dieu, qui ſera alors notre univers, notre élément & notre vie.

Ce 26 Août 1774.

AUTRES LETTRES
EN FORME
DE BREFS,
Adreſſés à différentes Perſonnes.

LETTRE CLXXXIV.

Au R. P. PISCHAULT, *Général des Chanoines Réguliers de l'Ordre de la Sainte Trinité*, (dits Mathurins).

CHER FILS,

C'eſt avec bien du plaiſir que nous avons reçu la lettre dans laquelle vous nous félicitez ſur notre exaltation, malgré notre foibleſſe & notre indignité. Vous nous témoignez toute la joie que vous en avez reſſentie, quoique nous en fuſſions perſuadés à raiſon de notre ancien attachement pour vous & pour tout votre ordre. Notre ſatisfaction a été d'autant plus grande, que vous nous donnez les témoignages les plus gracieux de votre confiance vraiment filiale, & de celle de

tous les religieux dont vous êtes le chef.

Ne doutez pas que nous ne rempliſſions toujours vos eſpérances, & que nous n'ayions continuellement à cœur vos avantages & tous vos intérêts : notre cher fils votre procureur-général vous dira le reſte. En attendant, ſoyez perſuadé que nous irons toujours au devant de tout ce qui vous concerne, afin que vous n'ayez pas à vous plaindre, de notre lenteur ou de notre indifférence à vous obliger. Nous vous demandons en retour le ſecours de vos prieres auprès du Seigneur, afin qu'il nous accorde les graces néceſſaires pour ſoutenir avec courage le pénible fardeau qui nous eſt impoſé. C'eſt dans toute l'effuſion de notre cœur que nous vous accordons, ainſi qu'à tout votre ordre, la bénédiction apoſtolique.

A Rome, le 19 Juillet 1769, la premiere année de notre pontificat.

LETTRE CLXXXV.

A M. BARON, Secretaire de l'Académie d'Amiens, qui avoit envoyé à Sa Sainteté l'anagramme de son nom.

CHER FILS,

Nous avons reçu tout-à-la-fois, & les preuves de votre amour filial qui nous assure de toute la joie que vous avez ressentie à notre exaltation, & l'ingénieuse anagramme de notre nom, laquelle nous a fait un sensible plaisir. Recevez, en témoignage de notre gratitude & de notre tendresse paternelle, notre bénédiction apostolique, comme le gage de toutes les prospérités que nous vous souhaitons.

A Rome, le 9 Août 1769, la premiere année de notre pontificat.

LETTRE CLXXXVI.

A l'Abbesse & aux Religieuses du monastere de Ste. Claire de Moulins, Dioceſe d'Autun.

CHERES FILLES,

Nous avons appris avec reconnoissance que notre élévation au souverain pon-

tificat, malgré notre incapacité, vous avoit causé la plus grande joie, d'autant plus que notre ordre en a reçu un nouvel éclat. Nous voulons en conséquence, malgré les grandes affaires dont nous sommes accablés, vous donner, dans cette lettre, une marque non équivoque de notre bienveillance, espérant qu'elle servira à exciter votre charité, & vous engagera à nous recommander souvent à Dieu. La piété dans laquelle vous vivez, nous répond du succès que vos prieres doivent avoir auprès du Seigneur, qui vous distribue ses richesses abondamment.

Comme on nous a informé que vous aviez fort à cœur la canonisation de notre chere fille en Jesus-Christ la bienheureuse Colette, réformatrice de votre ordre, & la béatification de la vénérable Agnès; nous nous appliquerons à seconder vos desirs, sans nous écarter des loix prescrites en pareil cas. En attendant, nous vous accordons de toute la plénitude de notre cœur, notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Sainte-Marie. Majeure, le 7 Mars 1770, la premiere année de notre pontificat.

LETTRE

LETTRE CLXXXVII.

Au R. P. CHASTENET DE PUISEGUR, Général de la Doctrine Chrétienne.

CHER FILS,

L'affection paternelle que nous avons, & pour vous, & pour votre congrégation, fait que nous prenons toute la part possible à votre seconde élection. En reconnoissance de votre soumission & de votre attachement pour nous & pour le siege apostolique, nous vous assurons que tout ce qui vous concerne nous intéressera toujours vivement. Vous avez un sûr garant de ce que nous vous disons dans la personne de notre cher fils Valentin, prêtre de votre congrégation, dont nous connoissons tout le mérite, & avec qui nous aimons singuliérement à converser. Il a donné des preuves depuis long-temps de son grand zele pour vous & pour votre congrégation. C'est pourquoi nous lui ferons connoître dans les affaires dont il va être chargé, combien nous prenons à cœur vos avantages, & quels sont nos égards, & pour vous, & pour lui. La

cause du vénérable serviteur de Dieu César du Bus, votre fondateur, dont il doit s'occuper, conformément au décret de votre chapitre général, nous offrira l'heureuse occasion de lui accorder les effets d'une bienveillance toute semblable à celle dont l'honoroit notre très-sage prédécesseur Benoît XIV, d'heureuse mémoire; d'autant mieux que nous desirons avec la plus grande ardeur seconder vos entreprises, qui ne tendent qu'à illustrer votre congrégation, qu'à donner au culte divin plus de célébrité, & qu'a posséder au milieu de vous un modele de vertus que vous puissiez imiter. Pour vous assurer de toute notre inclination à vous obliger, nous vous accordons, cher fils, avec toute la tendresse paternelle, notre bénédiction apostolique.

Donné à Castelgandolfe, au diocese d'Albano, sous l'Anneau du Pêcheur, le 10 Octobre 1770, la IIeme année de notre pontificat.

LETTRE CLXXXVIII.

Au R. P. Jean-Baptiſte MARTINI, *de l'Ordre des Freres Mineurs Conventuels de S. François.*

CHER FILS,

Nous venons de recevoir avec bien du plaiſir, à la ſuite du premier volume que vous nous avez envoyé, le ſecond, qui traite de l'hiſtoire de la muſique. Il nous a rappellé l'ancienne amitié qui régnoit entre nous, ainſi que la probité, la candeur & la conſtance que vous avez à ſuivre les regles du cloître; toutes vertus que vous poſſédez dans un degré éminent. Mais puiſque vous joignez à ces motifs d'éloge une connoiſſance auſſi profonde dans la muſique; croyez que ce qui nous a le plus flatté dans votre préſent, c'eſt que cette nouvelle production va faire éclater la ſagacité de votre eſprit, l'étendue de votre ſavoir en ce genre, & qu'elle nous mettra ſouvent à portée de louer en votre perſonne un homme que nous aimons ſinguliérement. Nous deſirons de voir bientôt paroître achevé, & parfait un ouvrage auſſi excellent: ce ſera pour

vous un nouveau sujet de gloire, & pour les autres un moyen d'approfondir les principes & les progrès de cet art charmant, que l'église a solemnellement consacré à la célébration des mysteres divins. En un mot, sachez que notre ancienne bienveillance à votre égard, est toujours la même que vous avez souvent éprouvée par le passé, & que nous ne laisserons jamais échapper les occasions de vous en donner des preuves évidentes & multipliées. Nous tâcherons de vous convaincre de plus en plus que notre amour paternel vous est toujours tout dévoué: & pour vous donner un gage assuré, nous vous accordons avec effusion de cœur notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome à Sainte-MarieMajeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le 12 Janvier 1771, la seconde année de notre pontificat.

LETTRE CLXXXIX.

A M. DE HAVERN, Chevalier-Conseiller au Conseil Suprême de Guerre, & Gentilhomme de la Cour Impériale.

CHER FILS,

Nous avons reçu, comme un présent qui nous a causé le plus grand plaisir, la médaille que vous avez fait graver, à l'occasion du mariage de notre très-cher fils en Jesus-Christ, le prince Ferdinand, archiduc d'Autriche, où l'on voit les portraits de son auguste famille. C'étoit en même temps prouver votre respect pour la maison d'Autriche, & nous manifester votre zele & votre amour pour nous. Car en nous faisant parvenir ce qui pouvoit le plus agréablement flatter nos regards, d'après l'amour paternel que nous lui portons, vous avez joint à un présent si cher à votre cœur, des sentimens remplis de dévouement pour nous & pour le Saint-Siege; sentimens auxquels nous répondons avec cette bienveillance paternelle, que vous desirez ardemment: & pour vous le prouver, nous vous accordons affectueusement notre bénédiction apostolique.

Donné à Sainte-Marie-Majeure, ſous l'Anneau du Pécheur, le 20 Novembre 1771, la troiſieme année de notre pontificat.

LETTRE CLXXXX.

A M. MOLINE, Avocat à Paris.

CHER FILS,

La notice pour la galerie univerſelle, & notre portrait gravé en couleur que vous nous avez envoyés, nont ont été remis. En témoignage de notre reconnoiſſance & de notre amour paternel, nous vous accordons notre bénédiction apoſtolique, ainſi qu'à tous ceux qui ont contribué par leurs talens à la perfection d'un ouvrage qui honore la nation Françoiſe.

A Rome, le 12 Décembre 1773, la Ve. année de notre pontificat.

LETTRE CLXXXXI.

A M. MIGNONNEAU, Commissaire des Gardes-du-Corps du Roi de France.

CHER FILS,

Salut & bénédiction apostolique :

Notre très-cher fils François-Joachim de Bernis, cardinal de la sainte Eglise Romaine, en nous présentant une lettre de votre part avec l'histoire métallique de la maison de Lorraine, & un manuscrit de Dom Calmet, relatif à cette collection, nous a assuré de votre sincere affection pour notre personne ; & le témoignage qu'il nous en a donné, & auquel nous avons la plus grande confiance, nous fait un véritable plaisir.

Vous nous aviez déja assuré vous-même de votre attachement pendant votre séjour dans cette capitale ; & vous ne pouviez nous en donner des preuves plus sensibles qu'en nous offrant les précieux & magnifiques monumens d'une auguste maison, qui, déposés au Vatican, augmenteront infiniment la gloire & la splendeur de notre *Musæum*.

Nous avons auſſi reçu avec la plus grande ſatisfaction l'exemplaire de votre traduction (1), qui nous prouve, d'une maniere évidente, votre goût pour la poéſie, & vos progrès dans la littérature italienne.

Nous en rapportant à ce que vous écrira le cardinal de Bernis, que nous avons engagé à vous témoigner plus amplement nos favorables diſpoſitions à votre égard, nous deſirons que vous ſoyez intimement convaincu que notre eſtime ſans bornes répond parfaitement à l'affection vraiment paternelle que nous vous avons vouée, & que nous portons au plus haut degré.

Et pour gage de cette affection, nous vous donnons de toute la plénitude de notre cœur notre bénédiction apoſtolique.

A Rome, le 12 Janvier 1774, la Ve. année de notre pontificat.

---

[1] De la Piece de l'Abbé *Métaſtaſio*, intitulée *la Clémence de Titus*.

Fin des Lettres.

On

ON ne peut que nous savoir gré de placer à la suite de ces Lettres, où il en est fait mention plusieurs fois, l'*Epître Dédicatoire* de la These des RR. PP. Cordeliers de Turin. Cette Piece, qui fait honneur à GANGANELLI, n'en fait pas moins à ceux qui la lui dédierent; qui, lorsqu'il n'étoit que Consulteur du Saint-Office, surent justement apprécier son mérite, & semblerent préſager déja sa gloire future.

EPISTOLA

DEDICATORIA

THESIUM THEOLOGICARUM,

Propugnatarum in Conventu S. Franciſci Taurinenſi, die 13â Septembris, Anno Domini 1749, per F Claudium-Antonium VELLET, ejuſdem Ordinis Profeſſum, ſub moderamine R. P. BAUDIER, de Camberio, Profeſſoris:

REVERENDO PATRI MAGISTRO

F. LAURENTIO GANGANELLI; Sacræ Theologiæ Doctori eximio, necnon Romanæ Congregationis Sancti Officii Conſultori ſapientiſſimo, ex Ordine Minorum Sancti Franciſci Conventualium.

PAlladem intùs ſapientem, & foris armatam finxerunt olim Poetæ: verùm quod in Pallade ingeniosè adumbraverat fabuloſa antiquitas, hoc in te, Reverende Pater, ingenuè exprimit ſinceritas. Uberrimos ſiquidem ſanctioris doctrinæ fontes, quibus præclara mens tua intus

EPITRE DÉDICATOIRE

D'UNE THESE DE THÉOLOGIE,

Soutenue dans le Couvent de S. François à Turin, le 13 Septembre 1749, par le F. Claude-Antoine VELLET, *Religieux du même Ordre, sous la direction du R. P.* BAUDIER, *de Chamberi, Professeur;*

AU TRÈS-RÉVÉREND PERE

F. LAURENT GANGANELLI, *Docteur en Théologie, Consulteur de la Congrégation du Saint-Office, de l'Ordre des Freres Mineurs Conventuels.*

CE que les poëtes nont ont représentés dans la déesse Pallas s'accomplit en vous, très-révérend pere : ils la peignoient portant la sagesse dans son sein, & se couvrant d'un bouclier pour la défendre. N'est-ce pas ainsi que vous paroissez à notre admiration ? Vous répandez si abondamment & avec tant de fruit la science dont votre belle ame s'est nourrie, enri-

irrigatur, ditatur atque exornatur, tam copiosè tamque salubriter foràs emittis, ut & celebratissimam sapientissimi viri famam tibimetipsi jure ac merito adsciveris, & validissimam fortium armaturam firmissimumque præsidium; iis omnibus qui ad te confugiunt, potentiori præstare patrocinio nunquam desiteris. Neque tutiùs profectò, Palladis Ægide protectus, posset quispiam decertare, gloriosiùsve triumphare, quàm sub beneficâ tui nominis umbrâ. Securus ergo lætabundusque in arenam descendo, ex quo faustissimis tuis sub auspiciis inire certamen, felici quodam omine, ac sorte prospero, mihi hodie, benignè adeòque perhumaniter est concessum.

Demirabuntur fortasse nonnulli, me tibi, licèt ignotum, Theologicas meas noncupasse Theses. Verùm demirari facilè desinet, quisquis adverterit, me in insigni ac perantiquo hocce Taurinensi nostri ordinis versari Cœnobio, cujus alumni, pluribus sanè titulis commendandi, te inter honorarios ejusdem filios, nec humano dicam, sed divino propè consilio, connumerare certatim gestierunt, ac pro summo habuerunt honore. Quantumvis ergo ignotus sim tibi, Reverendissime Pater, extraneus tamen haudquaquam sum reputandus, sed domesticus quodammodo ac familiaris, dum

chie & ornée, que vous vous êtes acquis avec justice la réputation d'un homme doué de la plus haute sagesse. Ceux qui ont recours à vous, sont assurés d'y trouver le plus puissant appui. Le bouclier de Pallas le protégeroit moins dans le combat, & ne rendroit pas leur triomphe si glorieux, que l'ombre bienfaisante de votre nom. Je me présente donc avec assurance & avec joie dans l'arene, puisque par un bonheur presque inespéré, on a bien voulu m'accorder l'avantage de combattre aujourd'hui sous vos auspices, ce qui m'est un préfage de la victoire.

On sera peut-être surpris que j'ose vous dédier mes theses sans avoir l'honneur d'être connu de vous; on ne le sera plus si l'on fait attention que je suis du célebre & ancien couvent de Turin, dont les membres les plus recommandables à toutes sortes de titres, se sont empressés comme à l'envi, non d'eux-mêmes, mais par une espece d'inspiration divine à vous affilier avec eux, & s'en sont fait le plus grand honneur. Ainsi, quoique je vous sois inconnu, Mon Révérend Pere; vous ne pouvez pas me regarder comme un étranger, puisque c'est dans une maison, dans une famille qui est de-

tuis veluti in laribus propriis, ſtudiorum meorum curriculum abſolvere pro viribus ſatago.

Cùm vero juxta juriſperitorum effatum, Quæcumquè in aliquo naſcuntur, aut ædificantur fundo, ad ipſum fundi dominum pertinere dignoſcantur, non alteri ſanè juri potiori quàm tibi afferendi erant, ac conſecrandi iſti qualeſcumque laborum meorum ac vigiliarum fructus quos in primario hocce ſubalpinæ noſtræ provinciæ lycæo, tanquam domeſtico tuo in ſclo, pro tenuitatis meæ modulo, excerpſi atque collegi. Accipe igitur quod tuum eſt; exiguum equidem munus, præſtantiſſimiſque tuis diſpar longè meritis, ſi ipſum duntaxat ſuſpexeris offerentem; nec tuis planè indignum obtutibus, ſi rem attenderis oblatam.

Tibi venerabundus, ſiſto diſceptationes de rebus Theologicis, in quibus (quemadmodum & in aliis liberalibus diſciplinis) tam impensè: tamque laudabiliter, vel ab ipsâ tnâ adoleſcentiâ operam collocaſti, ut alter veluti Saülus, ſupra coætaneos tuos mirificè in dies proficiens, neminem fermè ex diſcipulis ſuperiorem, imò vix parem habueris. Juvenem Danielem in te redivivum reverebantur ſtupentes ſeraphici Populi noſtri ſeniores, dùm te immaturâ adhuc ætate, graviſſima profundiſſimæ ſapientiæ, & conſum-

venue la votre, que je termine le cours de mes études.

D'après cet axiome de droit, tout ce qui naît où se bâtit dans quelque fonds, est reconnu appartenir au maître du fonds, je ne pouvois offrir qu'à vous les fruits de mes travaux & de mes veilles. Je les ai recueillis autant qu'il a été en mon pouvoir dans le premier college de notre province de Piémont, comme dans votre propre fonds. Recevez donc, je vous prie, ce qui vous appartient. C'est un petit présent, peu digne de votre mérite, si vous le considérez dans la personne qui vous l'offre; mais si vous le regardez en lui-même, il vaudra quelque chose à vos yeux.

Ce sont des theses sur la Théologie, dans laquelle, comme dans bien d'autres sciences, vous vous êtes tellement appliqué dès votre jeunesse, que semblable à Saül, vous distinguant parmi vos condisciples, vous n'en trouviez aucun qui vous surpassât, & qui pût même vous égaler. Les anciens de notre ordre vous respectoient comme un autre Daniel, quand dans un âge tendre vous rendiez les oracles de la sagesse la plus profonde & d'une prudence consommée. Ayant reconnu avec la plus grande satisfaction que le Seigneur vous avoit doué de bonne heure

matæ jam prudentiæ oracula promentem passim audiebant, & quem senectutis honore à Deo insignitum lœti aspiciebant, inter Magistros in Israël, sedere quamtociùs jusserunt, ut erudires plurimos.

Quàm perbellè, doctissime Mœcenas, quàm feliciter eorum responderis votis, imò & omnium superaveris expectationem : testantur Ascolum, Aximum, Mediolanum, Bononia. quæ te Salomonis ad instar sapientiam magnificè ex Cathedrâ tractantem, summâ cum voluptate exceperunt; testantur præclara illa atque feracissima omnigenæ doctrinæ tuæ semina, quæ in tuis quos mirè excoluisti discipulis, ad copiosissimam messem, quaquaversum fiunt quotidie maturiora; testantur denique, & posteris in ævum renunciabunt exquisitissimæ illæ tuæ de rebus, tum Philosophicis, tum Theologicis lucubrationes, in quibus sapientia, quæ austera priùs rigidaque apparebat, tyronibus præsertim, qui hanc in Scholis exquirebant, immutato jam vultu, ostendit se illis hilariter; ex quo potioris litteraturæ ac congenitæ tuæ eloquentiæ amœnis eam floribus adornâsti, pretiosioribusque multiplicis ac variæ eruditionis gemmis illam decorâsti.

Tua hæc est illa, Reverendissime Pater, gloria nunquam interitura, singulareque pecus, quod in Scoticis lycæis, & facundiam subtilem, & subtilitatem

de la maturité de la vieilleſſe, ils ſe hâterent de vous faire aſſeoir parmi les maîtres en Iſraël, pour répandre la ſcience dont vous étiez rempli.

Que vous avez bien répondu à leurs vœux! vous avez même ſurpaſſé leur attente: témoins Aſcoli, Fano, Milan, Bologne, qui reçurent avec tant de plaiſir les leçons de ſageſſe dont vous fîtes retentir leurs écoles, & qui vous regarderent comme un autre Salomon; témoins tant de diſciples que vous avez formés, qui donnent aujourd'hui des fruits ſi abondans; témoins ces admirables découvertes ſi utiles à la philoſophie & à la théologie, par leſquelles la ſageſſe qui paroiſſoit autrefois ſi pénible, ſi épineuſe, ſi rebutante aux jeunes gens qui viennent la chercher dans les écoles, ſe montre ſous un viſage agréable & riant; aujourd'hui que vous l'avez ornée des fleurs de la littérature, adoucie par l'aménité de l'éloquence qui vous eſt naturelle, & enrichie des plus précieux thréſors d'une érudition profonde & variée.

Une gloire qui vous eſt propre & qui ne s'effaeera jamais, c'eſt d'avoir trouvé l'art d'allier dans les ecoles de Scot la profondeur des penſées avec la facilité de les rendre, l'agrément du langage avec la métaphyſique du raiſonnement. Faut-

novâ feceris arte facundam: Quid mirum ergo, si fidum inclytumque ducem te sequi, ac absolutissimum veluti protypum imitari ambiant, contendant, atque glorientur uoiversi, tum præceptores, tum discipuli; elegantissimis atque doctissimis tuis ità delectentur litteris & scriptis, ut omnium jam terantur manibus, ac per orbem seraphicum absque præli adminiculo, sed solâ celeberrimi Autoris famâ, tanquam velocissimis deportata pennis, longè latèque circumferantur.

Fortunatissimæ meæ gratulor sorti, quòd ex eis nonnulla delibare, perlegere, atque meditari fuerit mihi datum. Enim verò quod in re litteraria profecerim, illis me debere quàm plurimùm grato, lubentique animo profiteor. Novo itaque jure, æquissimo nimirùm perennis gratitudinis titulo, consecrandò tibi erant, Mæcenas beneficentissime, Theologicæ meæ Theses. Ad locum si quidem unde exeunt flumina revertuntur, omnia intrant in mare, & mare non redundat: *hosce profectò qui ad te veluti ad centrum citò properam cursit, tenuissimos licèt rivulos non aspernabitur, utì confido, neque respuet inexhaustum illud ac propè immensum altissimæ tuæ sapientiæ pelagus, quod una potuit Roma vastissimo suo complecti sinu.*

Exultavit sanè isthæc Domina gen-

il s'étonner, après cela, que les maîtres & les disciples ambitionnent, s'efforcent, se glorifient de vous suivre comme leur guide assuré & leur plus excellent modele, qu'ils fassent leurs délices de vos savantes productions qui ont déja passé dans tant de mains, & qui se trouvent actuellement répandues dans tout notre ordre, sans le secours de la presse, uniquement portées sur les ailes de la renommée de leur célebre Auteur ?

Je me félicite de les avoir recueillies, lues & méditées ; j'avoue volontiers, & avec reconnoissance, que je leur dois les progrès que j'ai pu faire dans la littérature. C'est un motif de plus qui excite ma gratitude, & m'engage à vous dédier mes theses. *Les fleuves retournent dans l'endroit d'où ils sont sortis ; ils entrent tous dans la mer sans la faire déborder.* J'ai la confiance que vous ne rejetterez point les petits ruisseaux qui coulent avec rapidité comme à leur centre dans cet océan immense de sagesse, que Rome seule pouvoit contenir dans son sein.

Cette reine des nations vous vit avec étonnement & avec joie déployer dans les exercices publics les précieux thrésors de la plus douce éloquence & de la science la plus profonde. Elle vous admira sur-tout lorsqu'au milieu des applaudisse-

tium, ex quo varios ac ineſtimabiles ſuavioris eloquentiæ, doctrinæque ſolidiſſimæ theſauros publicis in diſceptationibus explicantem te ſtupens aſpexit, dùm in Sixtino noſtro divi Bonaventuræ Collegio moderatoris optimi partes omnes, plaudentibus univerſis ſodalibus tuis, ſollicitè laudabiliterque adimpleres. Igitur inter præclara, præſtantiſſimorum quibus abundat ſancta Civitas, ingeniorum lumina, ſic tu emicuiſti, ut ſummus Pontifex (Benedictus XIV) æquiſſimus, ſi quis unquam fuerit æſtimator, ſuis pluſquam lynceis teſtatim diſcreverit oculis, arduo ac perhonarifico te Conſultoris munere feſtinavit condecorare, ut nimirùm, præfulgida tanquam lucerna, in ſublimiori collocareris candelabro, ſicque ſplendidiùs, facilliùſque luceres omnibus qui in domo Dei ſunt.

Neque porro fefellit eventus; ex quo etenim in graviſſimo purpuratorum Patrum, virorumque doctiſſimorum conceſſu, copioſos cœpiſti ſapientiæ tuæ radios effundere, demirati ſunt illicò omnes, atque in dies magis magiſque commendant ſinguli perſpicuam iliam tuam dicendi methodum, conſtantem ſtyli & ſermonis elegantiam, firmam ratamque in ſelectiſſimis tuis ad difficillima quæque conſulta reſponſis ſententiam, adeò ut cum ſapientiſſimo Job jure poſſes optimo di-

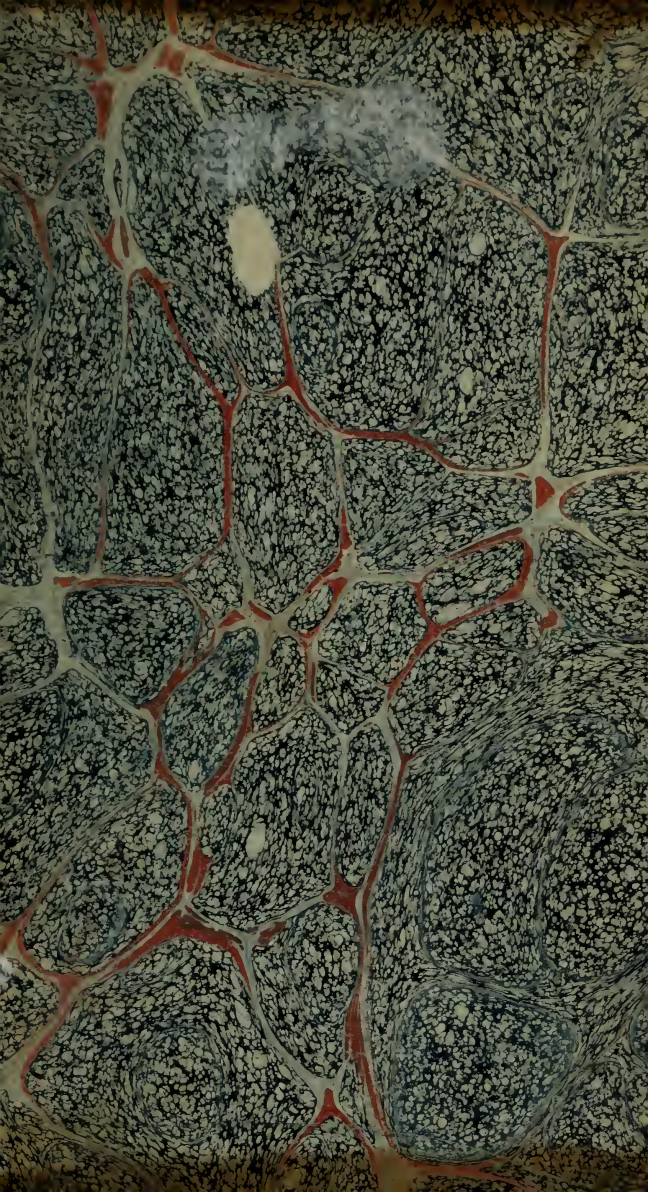
mens de vos éleves, vous rempliſſiez avec tant de ſoin & de diſtinction la premiere place dans notre college de S. Bonaventure. Vous avez paru avec tant d'éclat au milieu des grands génies dont cette ville abonde, que le Souverain Pontife Benoît XIV, ſi juſte appréciateur du mérite, vous ayant connu par lui-même, de ſes propres yeux, s'empreſſa à vous donner la charge pénible & honorable de conſulteur du ſaint-office, pour vous faire briller ſur le chandelier comme une lampe éclatante, & par ce moyen éclairer avec plus de facilité & d'avantage ceux qui ſont dans la maiſon de Dieu.

L'événement juſtifia ſes eſpérances; dès que vous fûtes entré dans cet auguſte aſſemblée, compoſée des hommes les plus célebres par leurs dignités & leur ſavoir; l'éclat de votre ſageſſe fixa leur admiration, & leur donna chaque jour de nouveaux motifs de vous eſtimer. On loue ſpécialement en vous la maniere de vous exprimer, l'élégance naturelle & ſoutenue du ſtyle, la juſteſſe, la fermeté de vos reponſes à toutes les difficultés qu'on vous propoſe, la ſolidité de vos avis dans les affaires les plus épineuſes; de ſorte que vous ourriez dire avec autant de vérité que le
P ge Job: *L'oreille qui m'écoute eſt ſatis-*
f[a]

cere : Auribus audiens beatificat me, & oculus videns teſtimonium reddit mihi.... Qui me audiunt expectant ſententiam, & intenti tacent ad conſilium meum. *Sic reverà lucet, Pater Reverendiſſime, ſic corruſcat omnium oculis lucerna, tuæ doctrinæ ſplendore.*

Aſt nec minus ardet caritatis in Deum & proximum fervor; verum juſſus manum ori impono. Ea eſt etenim zeli veri Apoſtolici indoles, ut promeritas dedignetur, rejiciatque laudes, neque in alio prorſus velit gloriari, quàm in cruce Domini noſtri Jeſu Chriſti. Venerabundo igitur ſilentio eximias prætereo virtutes tuas, indefeſſum nempe pietatis ac regularis diſciplinæ ſtudium, blandam morum comitatem, ſingularem in colloquiis affabilitatem, ſinceram de omnibus bene merendi voluntatem, cæteraſque omnes præclaras tuas animi tum corporis dotes, quas in te paſſim celebrant; imò nec condignè ſatis unquam ſe poſſe celebrare fatentur, quotquot eas propiùs intueri, amæniſſimoque tuo perfrui meruere contubernio. Inter ipſas ſiquidem eminet profunda tua humilitas, quâcum inconditâ hâcce meâ oratiunculâ diutiùs decertare, te invito, nequaquam volo, feliciùs utique, glorioſiùſque Theologico in iſto diſcrimine, te annuente ac protegente, decertaturus. Dixi.

faite de moi : l'œil qui me voit me rend un témoignage flatteur ; ceux qui me consultent attendent en silence mon sentiment. C'est ainsi, très-révérend pere, que tous les yeux sont dans l'admiration de votre science.

On ne rend pas moins de justice à l'ardeur de votre charité pour Dieu & pour les hommes : mais il est un ordre qui m'impose silence. Le véritable zele apostolique dédaigne & rejette les louanges les plus méritées, pour ne se glorifier que dans la croix de J. C. Je tairai donc par respect vos vertus ; cette étude infatigable de la piété & de la discipline réguliere, cette douceur dans les mœurs, cette affabilité dans les entretiens, ce desir sincere de plaire à tous, & tant d'autres excellentes qualités de l'esprit & du corps, que célebrent & que ne peuvent assez dignement célébrer ceux qui ont l'avantage de vous approcher & de jouir des délices de votre amitié. Votre humilité surpasse toutes ces vertus ; je ne veux point la blesser plus long-temps, ni vous louer malgré vous, ayant le bonheur & la gloire de combattre sous vos auspices.

Fin de la premiere Partie.